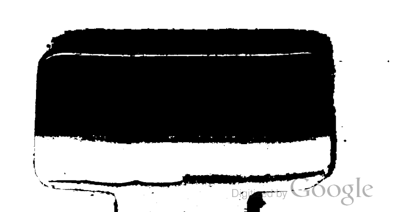


LETTRES

DU PAPE

CLEMENT XIV.

LETTRES

DU PAPE

CLEMENT XIV

(GANGANELLI),

Traduites de l'italien & du latin.

TROISIEME ÉDITION exactement revue corrigée, & augmentée de la traduction des passages latins, & de plusieurs lettres très-intéressantes.

TOME II.



A PARIS.

M. DCC. LXXVI.



LETTRES DU PAPE CLÉMENT XIV.



LETTRE PREMIERE.

*Au révérend pere ***, nommé confesseur du duc de ***.*

QUELLE charge! quel fardeau! mon très-cher ami. Est-ce pour votre perte, est-ce pour votre salut, que la Providence vous a pourvu d'un si redoutable emploi? Cette idée doit vous faire trembler.

Vous me demandez ce qu'il faut faire pour le remplir? Etre un ange.

Tout est écueil & tout est piege pour le confesseur d'un souverain; s'il n'a de

la patience pour attendre les momens de Dieu, de la douceur pour compatir aux imperfections, de la fermeté pour contenir les passions. Il doit être plus qu'aucun autre, rempli des dons de l'Esprit-saint, afin de répandre tantôt la crainte, tantôt l'espérance, & toujours la lumiere. Il lui faut un zele à toute épreuve & un esprit de justice qui lui fasse balancer les intérêts du peuple & du souverain dont il a la conduite.

Il doit d'abord s'appliquer à connoître si le prince qu'il dirige, est instruit des devoirs de la religion, & de ses obligations envers ses sujets; car, hélas! il n'est que trop ordinaire qu'un prince sorte des mains de ceux qui l'ont formé, sans avoir d'autre science que des connoissances tout-à-fait superficielles. Alors il doit obliger son pénitent à s'instruire, & à puiser dans les véritables sources, non en se chargeant la mémoire de plusieurs lectures, mais en étudiant par principes ce que la religion & la politi-

que exigent d'un homme qui gouverne.

Il y a des ouvrages excellens sur cette matiere, & vous ne devez pas l'ignorer. J'en connois un qui fut fait pour Victor-Amédée, & qui n'a d'autre défaut que d'être trop diffus, & trop exigeant.

Quand le duc sera solidement instruit, car il ne faut pas l'endormir avec des pratiques minutieuses, vous lui recommanderez de chercher continuellement la vérité, & de l'aimer sans réserve. *La vérité doit être la boussole des souverains.* C'est le moyen de faire tomber tous les délateurs & tous les courtisans, eux qui ne se soutiennent dans les cours que par la fourberie & par l'adulation, & qui, mille fois plus dangereux que tous les fléaux, perdent les princes pour ce monde & pour l'autre.

Vous insisterez sans relâche sur l'indispensable nécessité de faire rendre à la religion le respect qui lui est dû, non en inspirant un esprit de persécution, mais en recommandant un courage

évangélique, qui épargne les perſonnes & qui arrête les ſcandales. Vous répéterez ſouvent que la vie d'un ſouverain, comme ſa couronne, ne tient à rien, s'il permet des plaiſanteries ſur le culte qu'on rend à Dieu, & s'il n'arrête pas les progrès de l'irréligion.

Vous aurez ſoin par votre fermeté, par vos repréſentations, par vos prieres, & même par vos larmes, que le prince que vous avez à conduire, ſe diſtingue par de bonnes mœurs, & qu'il les faſſe fleurir dans ſes états, comme la tranquillité des citoyens, & le bonheur des familles, qui ſont le véritable germe de la population.

Vous lui repréſenterez ſouvent que ſes ſujets ſont ſes enfans; qu'il ſe doit à eux la nuit comme le jour, enfin à tout moment, pour les conſoler & pour les ſecourir; qu'il ne peut mettre des impôts qu'à proportion de leurs biens & de leur induſtrie, afin de ne pas les jeter dans l'indigence ou dans le déſeſ-

poir, & qu'il leur doit une prompte juſtice.

Si vous ne l'engagez pas à voir tout par lui-même, vous ne remplirez votre miniſtere qu'à demi. On ne rend le peuple heureux, qu'en entrant dans les détails; & il n'y a pas moyen de les connoître, ſi l'on ne deſcend juſqu'à lui.

Que ce peuple, ſi mépriſé des grands, qui ne penſent pas que dans un état tout eſt peuple, excepté le ſouverain, vous ſoit toujours préſent comme une portion ſacrée dont le prince doit ſans ceſſe s'occuper; portion qui fait l'appui du trône, & qu'il faut ménager comme la prunelle de l'œil.

Faites ſentir à votre illuſtre dirigé, que la vie d'un ſouverain eſt une vie de travail; que les récréations ne lui ſont permiſes, comme à tous les hommes, qu'à titre de délaſſement; & apprenez-lui qu'il doit interrompre ſes lectures chrétiennes, ſes prieres même, s'il s'agit de venir au ſecours de l'état.

Vous lui parlerez du compte terrible qu'il rendra à Dieu de ſon adminiſtration, & non du jugement que l'hiſtoire prononce ſur les mauvais princes, après leur mort. Ce n'eſt pas un motif aſſez chrétien pour fixer ſur cet objet les yeux d'un prince religieux; car l'hiſtoire n'eſt que le cri des hommes, & elle périra avec eux: au lieu que Dieu, toujours vivant, toujours vengeur des crimes, eſt ce qui doit régler la conduite d'un ſouverain. Il importe peu à la plupart des perſonnes, ſi l'on parle d'elles en bien ou en mal après leur mort; mais la vue d'un Juge inflexible, éternel, fait la plus terrible impreſſion ſur l'eſprit.

Vous ne donnerez point de ces pénitences vagues, qui ne conſiſtent que dans de ſimples prieres; mais vous appliquerez un remede propre à guérir les plaies qu'on vous montrera; & ſur-tout vous tâcherez de découvrir quel eſt le défaut dominant. Sans cela, on confeſſeroit tout un ſiecle, qu'on ne connoîtroit pas ſon

pénitent. C'eſt toujours à la ſource du mal qu'il faut aller, ſi l'on veut en arrêter le cours.

Vous aurez grand ſoin de vous renfermer dans les bornes de votre miniſtere, & de ne vous mêler, je ne dis pas d'aucune intrigue, mais d'aucune affaire de cour. C'eſt une choſe indigne, de voir un religieux qui ne doit paroître que pour repréſenter Jéſus-Chriſt, déshonorer cette auguſte fonction par un ſordide intérêt & par une horrible ambition.

Tout votre deſir, toutes vos vues ne doivent avoir pour objet que le ſalut du prince qui vous donne ſa confiance. Étonnez-le par une vertu à toute épreuve, & toujours également ſoutenue. Si un confeſſeur ne ſe rend pas reſpectable, & ſur-tout dans une cour, où l'on ne cherche que des prétextes pour n'être pas chrétien, il autoriſe les vices, & il ſe met dans le cas d'être mépriſé.

Inculquez bien dans l'eſprit du prince

qu'il répond devant Dieu de toutes les places qu'il donne, & de tout le mal qui s'y fait, s'il n'a pas bien choisi ceux qui doivent les remplir. Représentez-lui sur-tout le danger de nommer aux dignités ecclésiastiques des ignorans ou des vicieux, & de nourrir leur mollesse & leur cupidité, en leur donnant plusieurs bénéfices. Persuadez-lui de chercher le mérite, & de récompenser ceux qui écrivent pour l'utilité publique & pour la religion. Apprenez-lui à soutenir sa dignité, non par le faste, mais par une magnificence proportionnée à l'étendue de ses états, de ses forces, de ses revenus; & à descendre en même tems de son rang, pour s'humaniser avec son peuple, & pour s'appliquer à son bonheur.

Remettez-lui souvent ses devoirs devant les yeux, non d'un ton sévere, non avec importunité, mais avec cette charité qui étant l'effusion de l'Esprit-saint, ne parle jamais qu'avec prudence,

faisit à propos les momens, & en profite. Quand un prince est convaincu de la science & de la piété d'un confesseur, il l'écoute avec docilité, à moins qu'il n'ait le cœur corrompu.

Si l'on ne s'accuse pas des fautes essentielles qui se commettent dans l'administration, vous en parlerez en général, & vous viendrez insensiblement au point de faire avouer ce qu'il vous importe de connoître. Vous insisterez souvent sur la nécessité d'écouter tout le monde, & de faire rendre une prompte justice. Si vous ne vous sentez pas disposé à suivre ce plan, retirez-vous; car ce sont là des préceptes qu'on ne peut transgresser sans se rendre très-coupable devant les hommes & devant Dieu.

La fonction d'un directeur ordinaire n'attire pas l'attention du public; mais tout le monde a les yeux ouverts sur la conduite que tient le confesseur d'un souverain. Aussi ne peut-il être trop exact dans le tribunal de la pénitence,

pour qu'on ne voie pas approcher des ſacremens celui qui, par des actions ſcandaleuſes, s'en rendroit indigne au jugement du public. Il n'y a pas deux évangiles, l'un pour les peuples, & l'autre pour les ſouverains. Les uns & les autres ſeront également jugés ſur cette regle inaltérable, parce que la loi du Seigneur demeure éternellement.

Les princes ne ſont pas ſeulement les images de Dieu par leur pouvoir & leur autorité qu'ils ne tiennent que de lui ſeul; ils le ſont encore à raiſon des vertus qu'ils doivent avoir pour le repréſenter. Il faut qu'un peuple puiſſe dire de ſon ſouverain : Il nous gouverne comme la Divinité même, avec ſageſſe, avec clémence, avec équité. Car les ſouverains ſont comptables de leur conduite envers leurs ſujets, non pour leur dévoiler le ſecret de leur cabinet, mais pour ne rien faire qui puiſſe les méédifier.

Prenez garde ſur-tout, ou par foi-

Messe, ou par respect humain, d'altérer la vérité. On ne capitule point avec la loi de Dieu; elle a la même force dans tous les tems, & l'esprit de l'église est toujours le même. Elle loue aujourd'hui le zele du grand Ambroise à l'égard de l'empereur Théodose, comme elle le loua autrefois; car elle ne varie ni sur sa morale ni sur ses dogmes.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous soutienne, & qu'il vous éclaire dans une carriere aussi pénible, où vous ne devez pas être un homme ordinaire, mais un guide céleste. Alors vous vivrez en solitaire au milieu du grand monde; en religieux dans un séjour où il y a ordinairement peu de religion; en saint sur un terrein qui dévoreroit les hommes de Dieu, si le Seigneur n'avoit partout ses élus. Je vous embrasse, & je suis, &c.

A Rome, ce 26 avril 1755.

LETTRE II.

Au prélat Cérati.

MONSIGNOR. Enfin le chapitre des dominicains, auquel le S. Pere a solemnellement présidé, vient de finir; & le R. P. Boxadors, aussi distingué par son mérite que par sa naissance, a été élu supérieur général. Il gouvernera avec beaucoup de sagesse & d'honnêteté, en homme éclairé qui connoît les hommes, & qui sait qu'ils ne sont pas faits pour être impérieusement conduits.

Benoît XIV, qui a ouvert la séance par le discours le plus éloquent & le plus flatteur pour l'ordre de S. Dominique, où il y eut toujours de grandes vertus, desiroit pour général le R. P. Richini, le religieux le plus modeste & le plus savant; mais malgré sa présence & tous ses desirs, il n'a pu réussir.

Le pape a bien pris la chose; & comme il s'en alloit tout en riant, il a dit

que sainte Thérese ayant demandé à notre Seigneur, pourquoi un carme, qu'il lui avoit révélé devoir être général, ne l'étoit pas, il lui avoit répondu: *Je le voulois bien; mais les moines ne l'ont pas voulu.* Il n'est donc pas étonnant, a ajouté le saint Pere, que la volonté de son vicaire n'ait pas eu son effet.

Tout le monde sait qu'on ne résiste que trop souvent au saint-Esprit, & que l'homme empêche tous les jours l'opération de Dieu par sa mauvaise volonté.

Le P. Brémond est peu regretté, quoiqu'il fût très-affable & très-vertueux. On lui reproche dans son ordre, d'avoir eu une condescendance aveugle pour un frere qui le menoit, & dont je me défiai toujours, parce qu'il me paroissoit patelin. Il est rare que les hommes de ce caractere ne soient pas faux. Le langage doucereux est rarement celui de la sincérité.

Je plains le pauvre P. Brémond, sans oser le blâmer. Quel est l'homme en

place, qu'on n'ait pas trompé?

On est assez communément injuste à l'égard des grands, & sur-tout lorsqu'on n'est pas grand soi-même. On ne fait pas attention qu'ils ont des affaires & des embarras qui les excusent en partie, quand ils ne voient pas tout par eux-mêmes. Heureux celui qui n'apperçoit les grandeurs que dans le lointain; comme une montagne qu'on ne voudroit pas gravir!

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 12 avril 1756.

LETTRE III. (*)

Au prélat Génti.

MONSIGNOR. Le sujet pour lequel je m'intéresse est digne d'une protection comme la vôtre, & en cela je crois faire son plus grand éloge. Vous avez le tact trop fin, l'esprit trop pénétrant, pour ne pas appercevoir ses bonnes qualités.

(*) Ajoutée à cette nouvelle édition.

Plus on l'obſerve, plus on le trouve méritant.

D'ailleurs vous connoiſſez ma franchiſe. Je ne vous le recommanderois pas, s'il n'en valoit la peine. Toutes les ſollicitations du monde ne m'engageroient pas à altérer la vérité.

Si l'on ne fait point ſa fortune en diſant vrai, je reſterai toute ma vie le *frere François-Laurent Ganganelli*; & c'eſt le meilleur lot qui puiſſe m'écheoir, pour ma propre ſatisfaction, & pour mon repos.

Si je pouvois m'arracher à mes occupations, je parcourrois volontiers la Toſcane; & après avoir revu Florence qui flatte les yeux par ſes beautés, Sienne qui charme les oreilles par ſon langage, j'admirerois Piſe comme ayant l'avantage de vous poſſéder.

Perſonne ne pouvoit, mieux que votre ſeigneurie illuſtriſſime, donner du luſtre à ſes écoles. Outre le tréſor que vous aviez en vous-même, vous

êtes revenu dans votre patrie, chargé des richesses qu'on trouve en Allemagne, en Hollande & sur-tout à Paris.

J'ai fait à l'égard de cette ville comme notre patriarche saint François. J'ai eu le desir d'y aller sans pouvoir l'effectuer. J'aurois vu avec le plus grand plaisir cette université célebre, recommandable à tant d'égards, & sur-tout par l'avantage d'avoir eu pour associés saint Bonaventure & saint Thomas d'Aquin.

Il m'auroit fallu les yeux d'Argus pour tout voir, & j'en aurois fait un bon usage. Si je juge de la piece par les échantillons, Paris a des avantages que n'ont point les autres capitales. Le François est le premier homme du monde pour mêler l'agréable à l'utile ; & comme je l'ai dit plusieurs fois, il feroit presqu'aimer la douleur, tant il est ingénieux à rendre tout aimable.

Mes sociétés sont toujours très-nombreuses & très-excellentes. Je vois alternativement les prophetes & les peres de

l'églife, dont je me remplis autant que je peux; & vous conviendrez certainement qu'on a la meilleure compagnie, lorfqu'on jouit des entretiens de faint Athanafe, de faint Ambroife, de faint Auguftin. Ce dernier me paroît toujours plus beau. Il ne lui a manqué que la philofophie d'un fiecle plus éclairé, pour être parfait en tout genre. La grace, en changeant fon cœur, ne convertit pas un ingrat. Rien de plus admirable que la maniere dont il foutient fa force & fes droits contre l'arrogant Pélage.

Je relis actuellement les lettres de faint Jérôme. C'eft ma récréation; & je me crois le mortel le plus riche & le plus heureux, lorfqu'avec ce livre à la main, je m'égare dans quelque folitude. Il y a des jardins autour de Rome, faits tout exprès pour moi, en ce que je n'y trouve que moi-même, ou par hafard quelque jardinier avec qui, las d'avoir étudié, je converfe familiérement.

Si je vois nos grandeurs, ce n'eft

qu'en traverſant la ville, & encore je fais ce que je puis pour n'en être pas vu. Au reſte, je ſuis un atome, & conſéquemment incapable d'attirer l'attention d'une éminence.

Je crains que vous ne veniez point à Rome, ainſi que vous le promettez. Vous avez tant d'amis, qu'ils vous retiendront malgré vous ; mais penſez que vous en avez de relais dans tous les pays, & que pour dix perdus, vous en retrouverez cent.

On débite beaucoup de nouvelles, & encore plus d'abſurdités. Nos Romains ont un eſprit vorace, qui a toujours beſoin d'alimens.

M. le marquis de Stainville, aujourd'hui le duc de Choiſeul, ambaſſadeur de France, ſe ſignale tous les jours par ſa magnificence, & encore plus par ſa grandeur d'ame & par ſon génie. Perſonne n'étoit plus propre que lui à faire reſpecter ſon roi & ſa nation. Il trompe nos politiques, en leur diſant

la vérité. Le S. Pere le considere beaucoup ; & vous savez qu'en fait de mérite, il est un excellent connoisseur : il analyse les personnes & les juge sur-le-champ.

J'ai l'honneur d'être irrévocablement avec tous les sentimens d'estime qui vous sont dus, & en vous baisant les mains, &c.

Au couvent des SS. Apôtres,
ce 3 juillet 1756.

LETTRE IV. (*)

A un maître des novices, qui l'avoit consulté.

MON R. P. L'emploi que vous exercez, exige autant de douceur que de fermeté. Il faut penser que, si un religieux doit être circonspect dans sa conduite, un jeune homme ne peut avoir en partage la gravité des vieillards.

Le grand talent d'un maître des no-

(*) Ajoutée à cette nouvelle édition.

vices consiste à bien connoître la source d'où dérivent les fautes, afin d'humilier, si c'est orgueil; d'encourager, si c'est paresse; de mortifier, si c'est mollesse; de réprimer, si c'est pétulance. Vous aurez soin que vos jeunes gens soient toujours appliqués. Outre que l'application fixe l'esprit & captive l'imagination, elle fait éclorre les talens. Il y en a chez qui ils se développent lentement: mais pour peu qu'on ait de la patience & de la sagacité, on juge si le nuage sera percé par des rayons, ou s'il demeurera toujours opaque.

Si vous vous laissez emporter par un zele amer, il vous arrivera de renvoyer des sujets qui feroient la gloire de l'ordre. Ceux qui ont le plus de génie, ont souvent le caractere le plus impétueux; & si l'on n'est pas assez maître de soi-même pour ne pas s'en offenser, il arrive que des vivacités qui ne sont que des étourderies, perdent un jeune homme pour toujours, en lui faisant

perdre un état où il auroit rendu à l'église des services importans.

Donnez-vous bien de garde d'avoir une méthode unique dans votre maniere de diriger. Celui-ci doit essuyer une vive réprimande, celui-là n'a besoin que d'un simple coup-d'œil. *Alius sic, alius vero sic.*

Que votre silence soit éloquent ; c'est le moyen de ne reprendre que rarement. Les jeunes gens croient presque toujours que c'est humeur, ou envie de gronder, lorsqu'on ne cesse de leur donner des avis : & souvent ils ne se trompent pas.

Veillez avec soin, mais sans qu'ils s'en apperçoivent. On fait naître le desir de mentir & de tromper, lorsqu'on montre un air de méfiance. Le ton d'amitié flatte un novice, au lieu que l'air sévere le blesse & l'irrite.

Ne pardonnez presque jamais ce qui attaque directement la religion, & faites bien attention à tout ce qui blesse les mœurs. La pureté convient à tous les

chrétiens, mais sur-tout à des prêtres & à des religieux. Distinguez cependant une faute momentanée, d'un péché d'habitude.

Souvenez-vous que la vraie vertu n'est point farouche, & qu'un visage riant inspire la confiance. On se révolte presque toujours contre un extérieur froid & sérieux, parce qu'il ressemble à l'orgueil.

Ne poussez pas trop loin la perfection; les hommes ne sont pas des anges, & il faut être sage avec sobriété: autrement les jeunes gens vous prendront en aversion, & se lasseront de la piété même. Ce n'est pas la répétition des préceptes, qui les rend meilleurs. On prêcheroit tout le jour, qu'on n'opéreroit rien, si l'on ne donne pas des principes. Quand on est convaincu par le raisonnement qu'il y a nécessairement un Dieu, conséquemment une religion, & que la seule vraie est celle que nous professons, on ne se laisse plus éblouir par

des ſophiſmes ; & ſi l'on peche, on eſt aſſuré qu'on fait mal. Banniſſez l'eſpionnage comme une peſte publique. Sans cela, on accoutume les hommes à être hypocrites, & faux amis. Ayez également en horreur la prévention. Elle eſt cauſe que l'innocent eſt tous les jours opprimé, & que le coupable triomphe. Si vous apprenez quelque choſe par des rapports, allez aux éclairciſſemens ; & ne condamnez jamais perſonne, ſans l'avoir mis dans le cas de ſe juſtifier.

Ne puniſſez pas ſans avertir, à moins qu'il ne s'agiſſe d'un crime qui exige ſur-le-champ une peine proportionnée. Soyez plus indulgent pour les fautes ſecretes, parce qu'elles ne ſont pas accompagnées de ſcandale, qui eſt le plus grand des maux. Suivez le précepte de l'évangile, en avertiſſant charitablement celui qui s'égare.

Penſez qu'il faut des récréations à la jeuneſſe, & que l'eſprit eſt comme une terre qui, pour mieux produire, a be-

ſoin de ſe repoſer. D'ailleurs il eſt à propos que tout paroiſſe ſe faire avec liberté. L'obéiſſance devient un joug inſupportable, ſi un ſupérieur n'a pas ſoin de l'adoucir.

Ne mettez entre les mains des novices aucun de ces livres apocriphes que S. Paul appelle des contes de vieilles. *Ineptas autem & aniles fabulas devita.* La vérité ne ſe ſoutient point par le menſonge, & la religion eſt la vérité même. Variez les lectures de vos jeunes éleves; & dans la crainte d'échauffer leur imagination, ou de l'égarer, ne les appliquez pas à ce qui n'eſt que contemplatif. D'ailleurs, dans l'âge tendre, il faut à la mémoire des faits qu'elle puiſſe retenir. Sur-tout maintenez la paix au milieu de votre troupeau, en ayant ſoin d'élever les ames qui vous ſont confiées, au-deſſus de toutes les minuties du cloître, qui ne dégénerent que trop ſouvent en diſputes, en haines, en jalouſies. Apprenez-leur à être grands dans

dans les plus petites choses, & à donner du prix aux obligations les plus abjectes, par la maniere dont on s'en acquitte.

Etouffez l'ambition, excitez l'émulation. Sans cela, vous ferez des superbes, ou des idiots.

Inspirez l'esprit de corps, mais de maniere qu'il soit modéré. Si l'on n'est point attaché à la société dont on est membre, on se dégoûte insensiblement de son état : si on l'est outre mesure, on se croit nécessaire, on méprise toutes les autres communautés, & l'on va même jusqu'à canoniser des abus auxquels on est attaché par routine, ou par prévention.

Montrez-vous toujours égal. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme qui ne ressemble point à lui-même. Les jeunes gens ont l'œil fin, quand il s'agit d'analyser un supérieur. Rarement ils se méprennent sur le compte d'un capricieux, ou d'un original. On les déconcerte & l'on gagne leur estime, lorsq-

qu'on marche toujours sur la même ligne. Point d'humeur, mais de la fermeté.

Evitez la familiarité, mais soyez moins le supérieur que le bon ami de ceux qui vous sont confiés. Qu'ils trouvent en vous un pere, & qu'ils sachent que votre plus grande peine est de les réprimander.

Ne montrez de prédilection qu'envers ceux qui ont plus de sagesse & de piété, & que ce ne soit que dans les circonstances où cela peut servir de leçon aux volages & aux paresseux.

N'employez jamais l'astuce pour faire avouer des fautes que vous voulez connoître. La ruse ne peut s'allier avec la probité.

Proportionnez le châtiment selon les délits, & n'allez pas faire un crime de quelques légeres transgressions, qui ne supposent ni malice, ni déréglement.

Ce n'est pas en criant qu'on corrige les hommes. Saint François de Sales

disoit *qu'il touchoit plus les pécheurs en leur faisant amitié, qu'en les grondant.* Le langage de l'évangile est celui de la persuasion.

Ne conduisez personne par des voies extraordinaires, & arrêtez ceux qui voudroient les suivre, à moins qu'il n'y eût quelque chose de surnaturel; mais ce sont des cas si rares, que cela ne peut faire loi. Le tems des mystiques & des spéculatifs est passé, & il seroit dangereux de le rappeller.

Laissez à vos jeunes gens la liberté de parler en votre présence, sans les intimider. C'est le moyen de connoître leur intérieur.

En un mot, comportez-vous comme un bon pere de famille, qui ne veut faire de ses enfans, ni des esclaves, ni des hypocrites, ni des idiots, mais des sujets qui sachent rendre à Dieu ce qui lui est dû, à la religion ce qui lui appartient, à la société ce qui lui convient. La premiere de toutes les regles, est

d'apprendre à aimer le Seigneur, & à ne rien faire qui puiſſe lui déplaire. Toutes les inſtitutions religieuſes n'ont pas d'autre objet; car vous ſavez auſſi bien que moi, mon révérend pere, que nos réglemens ſeroient ſouvent puériles, s'ils n'étoient des moyens pour nous conduire à Dieu. Chaque inſtituteur a imaginé ceux qu'il a cru les plus propres à ce deſſein.

Garantiſſez-vous de cette pédanterie qui ſe donne pour impeccable, & pour tout ſavoir. Quand je régentois, & qu'on me demandoit une choſe que j'ignorois, je convenois tout bonnement de mon ignorance devant mes écoliers même, & ils ne m'en eſtimoient que davantage. Les jeunes gens aiment qu'on ſe rapproche d'eux.

Si je me ſuis étendu, c'eſt que la vie d'un maître des novices eſt une vie de détail. Vous pouviez vous adreſſer beaucoup mieux qu'à moi pour les obſervations en queſtion; mais il vous eût été

difficile de rencontrer mieux pour le zele avec lequel je vous ai fervi.

Si ma plume s'eſt égarée dans ce que je vous écris, mon cœur eſt tout entier dans ces derniers mots, qui vous aſſurent qu'on ne peut vous aimer & vous eſtimer plus que je fais. Soyez-en bien aſſuré.

Saluez tous nos amis, & ſur-tout mon diſciple qui m'eſt toujours préſent. Je lui ferai paſſer le livre qu'il deſire, auſſi-tôt que j'en trouverai l'occaſion. Adieu.

Au couvent des SS. Apôtres,
ce 9 août 1756.

LETTRE V.

A un milord.

Je ne conçois pas, milord, qu'inſtruit, comme vous l'êtes, des imperfections de l'humanité, de la variété des opinions, de la bizarrerie des goûts, de la force de la coutume, vous ſoyez auſſi

étonné de la forme de notre gouvernement. Je ne prétends pas le juftifier, d'autant plus qu'il ne favorife, ni le commerce, ni l'agriculture, ni la population ; c'eft-à-dire, ce qui fait précifément l'effence de la félicité publique : mais penfez-vous qu'il n'y a pas des inconvéniens dans les autres pays?

Nous fommes fous un gouvernement apathique, il eft vrai, qui n'excite ni l'émulation, ni l'induftrie ; mais je vous vois, vous M. l'Anglois, fous le joug d'un peuple qui vous entraîne comme il veut, & qui, par fon impétuofité qu'on ne peut contenir, eft exactement fouverain ; & je vois les autres peuples, tels que les Polonois, fous l'anarchie ; tels que les Ruffes, fous le defpotifme ; fans parler des Turcs, qui n'ofent rien dire, dans la crainte d'un fultan qui peut tout ce qu'il veut.

On s'imagine communément, & je ne fais pourquoi, que le gouvernement eccléfiaftique eft un fceptre de fer ; &

quiconque a lu l'histoire, ne peut ignorer que la religion chrétienne a précisément aboli l'esclavage ; que dans les pays où il regne malheureusement encore, comme dans la Pologne, dans la Hongrie, les paysans qui sont sous la domination des évêques, ne sont point serfs ; & qu'enfin il n'y a rien de plus doux que l'empire des papes. Outre qu'ils n'ont presque jamais la guerre, étant nécessairement princes de la paix, ils ne vexent personne, ni pour les impôts, ni pour la maniere de penser.

Ce sont certaines inquisitions qui ont fait donner aux prêtres le surnom de persécuteurs. Mais outre que les monarques qui les autoriserent furent aussi coupables que ceux qui en furent les instigateurs, on ne vit jamais Rome se livrer au barbare plaisir de faire brûler des citoyens, parce qu'ils n'avoient pas la foi, ou parce qu'ils s'échappoient en mauvais propos. Jésus-Christ expirant sur la croix, loin d'exterminer ceux qui

blasphêment contre lui, sollicite leur pardon auprès de son pere : *Pater, ignosce illis.* (*)

Ce qu'il y a de sûr, c'est que si certains ministres de Dieu ont quelquefois respiré le carnage & le sang, ils ne l'ont fait que par un abus énorme de la religion, qui n'étant que charité, ne prêche que la mansuétude & la paix.

J'ai beau parcourir tous les pays du monde, je vois qu'au milieu de notre indigence & de notre apathie, nous sommes encore ceux qui vivons le plus heureusement. Cela vient, il est vrai, de la bonté du sol & du climat, qui nous fournissent abondamment les choses nécessaires à la vie.

Si notre gouvernement avoit plus d'activité, il y auroit sûrement plus de ressort & de circulation dans l'état ecclésiastique. Mais qui nous a dit que le gouvernement pour lors ne deviendroit pas despotique ? La nonchalance des

(*) Mon pere, pardonnez-leur.

papes, ordinairement trop vieux pour entreprendre & pour exécuter, fait tout-à-la-fois & notre malheur & notre félicité.

Ils laissent les campagnes produire d'elles-mêmes, sans s'occuper ni de leur culture, ni de leur amélioration ; mais ils n'écrasent personne sous le poids des impôts ; & chacun est sûr de rester en paix chez soi, sans éprouver la moindre vexation.

Les pays riches sont taxés à proportion de leurs richesses ; & je ne sais, en vérité, lequel vaut mieux, d'habiter un pays florissant à raison de son industrie, & d'avoir des droits exorbitans à payer, qui laissent tout au plus le moyen de subsister ; ou de vivre dans un lieu sans circulation, mais dans une heureuse aisance. Il me semble que chaque individu séparément, aime mieux moins gagner & ne rien payer, que de gagner beaucoup & de donner presque tout. Je préfere de n'avoir que vingt-cinq

ſequins à moi, au bonheur d'en poſſéder cent, ſur leſquels il m'en faudra donner quatre-vingt-dix

On eſt ſouvent entraîné par un avantage ſpécieux, dans ce qu'on débite ſur les gouvernemens. La totalité du monde entier exige ſans doute qu'on travaille, qu'on ſe remue, & qu'on ſe donne la main d'une extrêmité de la terre à l'autre, pour entretenir des correſpondances, & pour maintenir un juſte équilibre, ou du moins une heureuſe harmonie; mais cela n'empêche pas qu'il ne puiſſe y avoir un petit coin de l'univers qui, ſans prendre part à toutes les entrepriſes & à toutes les révolutions, ne puiſſe être heureux; & nous ſommes ce petit retranchement, où la diſcorde ne vient point faire ſiffler ſes ſerpens, & où la tyrannie n'exerce pas ſes cruautés.

L'eſprit des hommes eſt remuant, par la raiſon qu'il s'agite ſans ceſſe: il aime à voir des pays toujours en mouvement.

Auſſi des conquérans qui ravagent les royaumes, qui ſaccagent, qui tuent, qui envahiſſent, lui plaiſent beaucoup plus que des êtres qui, fixés au même endroit, menent une vie toujours uniforme, & ne ſe donnent point en ſpectacle par des révolutions.

Cependant la vie célébrée par les philoſophes & par les poëtes, n'eſt point la vie tumultueuſe. Ils banniſſent du cœur de l'homme, pour le rendre heureux, la cupidité, ainſi que l'ambition; & en cela ils s'accordent avec les vrais chrétiens, qui ne prêchent que le déſintéreſſement & l'humilité.

Je vous aſſure que j'ai ſouvent apprécié tous les gouvernemens, & que je ſerois très-embarraſſé pour vous dire lequel eſt le meilleur. Il n'y en a point qui n'ait des inconvéniens; & cela doit d'autant moins ſurprendre, que l'univers lui-même, quoique gouverné par une Sageſſe infinie, eſt ſujet aux plus étranges révolutions. Tantôt on y eſt

écrasé par des tonnerres, tantôt affligé par des calamités, & presque toujours vexé, ou par le choc des élémens, ou par l'importunité des insectes. Il n'y a que la céleste patrie, où tout sera parfait, & où l'on ne trouvera ni maux, ni écueils.

Un peu moins d'enthousiasme pour votre pays, monsieur, vous feroit convenir qu'il y a des abus comme ailleurs. Mais comment exiger d'un Anglois qu'il ne soit pas enthousiaste de sa patrie ! Vous me direz qu'on respecte chez vous singuliérement la propriété des citoyens, & leur liberté ; & je vous répondrai que ces deux prérogatives qui constituent essentiellement le bonheur, & auxquelles on ne devroit jamais toucher, sont intactes sous la domination des papes. On y laisse chacun jouir en paix de tout son bien, aller & venir comme bon lui semble, sans jamais l'inquiéter. Les coups d'autorité sont inconnus dans l'état ecclésiastique, & l'on peut dire

que les supérieurs y ont beaucoup plus l'air de prier que de commander. Ne me croyez pas, d'après ces observations, l'apologiste d'un gouvernement qui a autant de défectuosités que le nôtre; je les connois aussi bien que vous : mais pensez qu'il n'y a point d'administration dans le monde entier, dont on ne puisse dire & du bien & du mal. Que le républicain aime les républiques, que le sujet d'un monarque aime les monarchies; & alors tout est à sa place. Pour moi, je me mets à la mienne, quand je vous assure du respect, &c.

A Rome, ce 7 septembre 1756.

LETTRE VI.

A un médecin.

Je suis désolé, mon cher ami, de ce que vos affaires domestiques sont toujours en mauvais état, & de ce que votre femme, par une dépense excessive, travaille continuellement à les détériorer. Il n'y

a que la patience & la douceur qui pourront la toucher. Gagnez ſa confiance, & vous obtiendrez enſuite tout ce qu'il vous plaira.

On ne doit jamais moleſter une épouſe, quelques torts qu'elle puiſſe avoir; mais on prend des moyens capables d'ouvrir ſes yeux. On lui parle raiſon; on paroît même entrer dans ſes vues, pour n'avoir pas l'air de la contredire; & inſenſiblement par d'honnêtes repréſentations, par de bons procédés, par des raiſonnemens ſenſibles, par des effuſions de cœur, on fait goûter la morale qu'on prêche : mais il ne faut prendre ni l'air pédanteſque, ni le ton moraliſeur.

Sur-tout ne vous plaignez jamais de votre femme devant vos enfans, & encore moins devant vos domeſtiques. Ils prendroient l'habitude de ne plus la reſpecter, & peut-être même de la mépriſer.

Les femmes méritent des égards, d'autant plus que c'eſt preſque toujours

l'humeur des maris, ou des chagrins domeſtiques, qui les rendent acariâtres. Leur complexion foible exige des ménagemens, ainſi que leur poſition, qui ne leur permet pas de ſe diſſiper auſſi facilement que nous, dont la vie ſe trouve partagée par les affaires, les études, & les emplois. Tandis que l'époux ſort pour ſes intérêts ou pour ſes plaiſirs, la femme reſte concentrée dans ſa maiſon, néceſſairement occupée de détails minutieux, & conſéquemment faſtidieux. Les femmes qui aiment à lire ont une reſſource; mais on ne peut pas toujours s'appliquer : d'ailleurs, toute femme qui lit beaucoup eſt ordinairement vaine.

Je vous conſeillerois de recommander aux créanciers de venir ſouvent perſécuter madame, quand elle leur doit. Elle ſe laſſera bientôt de ces viſites; & vous en prendrez occaſion de lui expoſer que le plus grand malheur eſt de devoir, quand on ne peut payer. Vous l'intéreſſerez en lui parlant de ſes enfans, qui

ont besoin que vous leur amassiez du bien. Elle les aime tendrement, & ce motif sera la meilleure leçon qu'on puisse lui donner.

J'ai autrefois connu à Pesaro un ancien officier qui avoit beaucoup à souffrir des emportemens de son épouse. Lorsqu'elle entroit en fureur, il restoit immobile, ne parloit point ; & cette silencieuse attitude calmoit bientôt sa colere. On désarme le courroux par la douceur.

Que je me fais bon gré, mon cher docteur, d'avoir épousé ma cellule ! C'est une bonne compagne qui ne me dit mot, qui ne met point ma patience à bout, & que je trouve toujours la même, à quelque heure que je rentre ; toujours tranquille, toujours prête à me recevoir. Les peines des religieux sont des riens, comparées à celles des gens du monde : mais il faut que chacun prenne son mal en patience, & fasse réflexion que cette vie n'est pas éternelle. Saint Jérôme

difoit qu'il ne confeilloit le mariage qu'à ceux qui avoient peur pendant la nuit, afin d'avoir une compagne qui pût les raffurer, & que, comme il n'étoit pas timide, il n'avoit jamais voulu fe marier. Je fuis charmé de ce que votre ainé a une fagacité peu commune. Il faut tourmenter l'efprit de votre cadet, puifqu'il eft plus enveloppé, afin qu'il fe produife. Le talent d'un pere eft de favoir fe multiplier, & de paroître à fes enfans fous diverfes formes; à l'un comme un maître, à l'autre comme un ami.

La confiance qu'ont en vous les premiers de la ville, leur fait honneur. Ils auront reconnu par de fréquentes guérifons, que les reproches faits aux médecins ne font pas toujours fondés: la mode eft de s'égayer à leurs dépens; & pour moi, je fuis très-convaincu qu'il y a plus de favoir parmi eux, que dans prefque tous les corps; & que leur fcience n'eft pas fi conjecturale qu'on le penfe communément: mais l'homme, ingé-

nieux à se faire illusion, dit que c'est toujours le médecin qui tue, & jamais la mort. D'ailleurs, quel est le savant qui ne se trompe pas? Nous ne voyons dans les livres, tant de sophismes & tant de paradoxes, que parce qu'on n'est pas infaillible, quoiqu'on sache beaucoup.

Ce que je vous dis, mon cher docteur, est d'autant plus généreux de ma part, que je jouis de la plus forte santé, & que je n'ai besoin d'aucun médecin. Je prends chaque matin mon chocolat; je mene une vie très-frugale: je fais beaucoup usage du tabac, je me promene fréquemment, & avec ce régime on vit un siecle: mais ce n'est pas une longue vie que j'ambitionne.

Aimez-moi toujours comme votre meilleur ami, comme celui de votre famille, & comme la personne qui desire le plus sincérement de vous savoir heureux.

Mes complimens à votre chere épouse, que je voudrois voir, pour les dé-

penses, aussi raisonnable que vous ; mais cela viendra. Le bonheur de cette vie consiste à toujours espérer.

A Rome, ce 30 septembre 1756.

LETTRE VII.

Au même.

Vous verrez, mon ami, par les mémoires ci-joints de vos collegues, qui se déchirent à belles dents, que l'étude ne nous exempte pas des foiblesses attachées à l'humanité.

Cependant les savans devroient donner l'exemple de la modération, & laisser les querelles & les jalousies au bas peuple, comme son élément. Chaque siecle a produit des combats littéraires bien humilians pour la raison & pour l'esprit. Le mérite de l'un n'est pas le mérite de l'autre ; & je ne vois pas pourquoi l'envie s'acharne à décrier ceux qui ont de la réputation. J'aimerois mieux n'avoir lu de ma vie, que de concevoir

la moindre haine contre un écrivain. S'il écrit bien, je l'admire; s'il écrit mal, je l'excuse, m'imaginant qu'il a fait de son mieux.

Plus il y a de petits esprits qui se mettent sur les rangs pour écrire, & plus ils se détestent & se déchirent. Les hommes de génie ressemblent aux dogues, qui méprisent les insultes des petits chiens. On ne répond pas aux critiques, lorsqu'on est vraiment grand. L'art de se taire est la meilleure maniere de répondre aux satyres.

La littérature est plus sujette aux escarmouches que les sciences, parce qu'elle n'applique pas de même. Les savans s'absorbent dans l'étude, & n'ont point d'oreilles pour entendre les rumeurs & les murmures de la jalousie; tandis que les littérateurs, comme les troupes légeres, se répandent de toutes parts, & sont toujours aux aguets pour tout savoir.

De là vient que les François s'escriment assez souvent dans leurs écrits, de

la maniere la plus odieuse : parce qu'ils ont ordinairement beaucoup plus de littérateurs que de savans. Leur esprit agréable & léger, les entraîne plutôt du côté des lettres, que du côté des sciences. Ils craignent d'engager leur liberté, & de contraindre trop leur gaîté, en se livrant à des recherches & à des calculs. Un savant est presque toujours l'homme de la postérité, & le littérateur est celui de son siecle ; & comme on se dépêche d'avoir de la réputation, parce que l'amour-propre veut jouir sur-le-champ, on préfere à une gloire durable un éclat éphémere.

Je suis ravi de ce que votre épouse a été sensible à vos remontrances. Elle finira peut-être par devenir avare ; mais prenez-y garde, car elle vous feroit mourir de faim ; & un médecin ne doit connoître la diete que pour ceux qu'il traite.

Je n'ai guere le tems de lire l'ouvrage que vous m'indiquez : cependant vous

me parlez si magnifiquement de sa latinité, que je tâcherai de le parcourir. Il y a des livres que j'effleure dans un clin d'œil; d'autres, que j'approfondis de maniere à ne rien perdre: cela dépend des sujets qu'ils traitent, & de la façon dont ils les exposent.

J'aime un ouvrage, dont les chapitres, comme autant d'avenues, me conduisent agréablement à quelque perspective intéressante. Quand je vois des routes mal alignées, un terrein embarrassé, je me rebute dès le commencement; & je ne vais pas plus loin, à moins que l'importance des choses ne me fasse oublier la maniere dont elles sont présentées.

Je vous quitte pour aller voir un milord qui pense fortement & qui s'exprime de même: il ne peut comprendre que Rome puisse canoniser des hommes qui ont saintement vécu; comme si l'on ne jugeoit pas des personnes par leur vie, & comme si Dieu n'avoit pas pro-

mis le royaume des cieux à ceux qui accompliront fidélement sa loi.

Je crois cependant que l'excellent ouvrage du saint Pere, *de la canonisation des saints*, lui dessillera les yeux. Il goûte infiniment ce pontife, & il a une haute idée de ses écrits. Adieu.

Au couvent des SS. Apôtres, ce 5 novembre 1756.

LETTRE VIII.

A M. l'abbé Lami.

Je souhaite, mon cher abbé, pour l'honneur de votre pays & pour l'Italie, que l'histoire de la Toscane qu'on se dispose à nous donner, réponde parfaitement à son titre.

Quelle belle matiere à traiter, si l'écrivain, aussi judicieux que délicat, fait sortir les arts de ce pays, où ils avoient été enfouis pendant plusieurs siecles, & s'il peint vigoureusement les

Médicis, à qui nous devons cet inestimable avantage !

L'histoire rapproche tous les siecles & tous les hommes dans un point de vue, pour en faire une perspective qui fixe agréablement les yeux. Elle donne de la couleur aux pensées, de l'ame aux actions, de la vie aux mots ; & elle les fait reparoître sur la scene du monde, comme s'ils étoient encore vivans : avec cette différence, que ce n'est plus pour les flatter, mais pour les juger.

On écrivoit mal l'histoire autrefois, & nos auteurs Italiens ne l'écrivent pas encore trop bien aujourd'hui. On n'entasse ques des époques & des dates, sans faire connoître le génie de chaque nation & de chaque héros.

La plupart des hommes ne considerent l'histoire que comme une belle tapisserie de Flandres, à laquelle ils donnent un coup-d'œil. Ils se contentent de voir des personnages éclatans par la vivacité des couleurs ; sans penser à la tête qui

qui en ébaucha le dessin, non plus qu'à la main qui l'exécuta. Et voilà comme on croit tout voir, & qu'on ne voit rien.

Je défie qu'on puisse profiter de l'histoire, quand on ne s'attache qu'à voir passer en revue des princes, des batailles, des exploits ; mais je ne connois pas un meilleur livre pour instruire, quand on considere la marche des événemens, & qu'on observe comment ils furent amenés ; quand on analyse les talens & les intentions de ceux qui faisoient tout mouvoir ; quand on se transporte dans les siecles & dans les régions où les choses mémorables se sont passées.

La lecture de l'histoire est un sujet inépuisable de réflexions. Il faut peser sur chaque fait, non en homme minutieux qui doute de tout, mais en critique qui ne veut pas être trompé. Il est rare que les jeunes gens profitent de l'histoire, parce qu'on ne leur en parle jamais que comme d'une lecture uni-

quement-faite pour la mémoire ; au lieu qu'il faudroit leur dire que c'eſt l'ame, & non les yeux, qui doit lire tous les ouvrages hiſtoriques.

Alors on découvre des hommes qu'on encenſoit, & qui déshonoroient l'humanité ; des hommes qu'on perſécuta, & qui furent la gloire de leur nation & de leur ſiecle. Alors on connoît les reſſources de l'émulation, les dangers de l'ambition ; alors on voit l'intérêt comme le mobile univerſel des villes, des cours, des familles.

Ces hiſtoriens ne font que rarement des réflexions, pour laiſſer à leurs lecteurs le loiſir d'analyſer ceux dont on parle, & le ſoin de les juger.

Il y a dans toutes les hiſtoires du monde, des êtres qu'on apperçoit à peine, & qui, quoique ſous la toile, mettent tout en jeu. Celui qui lit bien, les ſaiſit & leur fait honneur de ce que la flatterie n'attribue que trop ſouvent à un homme en place. Preſque tous les

princes, presque tous leurs ministres ont un génie caché qui les fait agir, & qu'on ne découvre qu'en les décomposant pour les évaluer.

Aussi peut-on dire que les plus grands événemens qui étonnent le monde, eurent souvent pour auteurs des hommes subalternes, & même très-obscurs du côté du rang & de l'extraction. Bien des femmes, qui ne paroissent à l'extérieur que parce qu'elles sont les épouses d'un tel prince, ou de tel ambassadeur, & qu'on ne cite même pas dans les histoires, furent souvent la cause des plus beaux exploits. Leur conseil prévalut: on les suivit; & les maris eurent tout l'honneur d'une entreprise qu'ils ne devoient qu'à la sagacité de leurs épouses.

La Toscane fournit mille traits éclatans qu'une main habile peut nuancer de la maniere la plus vive & la plus tranchante. L'endroit où l'on fera voir des princes aussi resserrés & aussi peu puissans que les Médicis, ressusciter les

arts, les ranimer dans toute l'Europe, ne sera pas celui qui fera le moins plaisir. Quand je me représente cette époque, il me semble voir un nouveau monde sortir du néant, un nouveau soleil venir éclairer les nations. Que cet ouvrage, mon cher abbé, n'est-il entre vos mains! Vous lui donneriez toute la vie dont il est susceptible. Adieu. On vient m'assiéger, & je ne veux pas me laisser bloquer, d'autant mieux que ce sont des visites de bienséance, & qu'il faut savoir être décent. *A Rome, ce 8 novembre 1756.*

LETTRE IX. (*)

Au même.

MONSIEUR. Je lis & relis toujours vos feuilles avec le plus grand plaisir, & surtout depuis qu'elles nous donnent une idée de la littérature françoise. Il me paroît que les François ne sont pas si riches en expressions que les Italiens,

(*) Ajoutée à cette nouvelle édition.

mais qu'ils le ſont davantage en penſées.

Je connois une multitude d'ouvrages composés parmi nous, où l'on eſt enchanté des fleurs, des caſcades, des points de vue qui en font l'agrément, mais où l'on ne trouve pas un ſeul fruit à cueillir.

Le mal vient de ce que nous avons une langue qui nous rend pareſſeux à penſer. Comme elle eſt extrêmement belle & riche, nous croyons avoir aſſez fait, lorſque nous l'employons avec art : & comme elle eſt ſéduiſante, elle nous entraîne malgré nous ; & au lieu d'être précis, nous devenons diffus.

La langue françoiſe garantit les François de ces défauts. Elle eſt faite pour faire éclorre des penſées ; & les idées dont on ne manque pas de la revêtir, la dédommagent de ſa ſtérilité.

La véritable éloquence veut plus d'images dans les choſes, que dans les phraſes.

C'eſt ce que je tâche de perſuader aux

littérateurs & aux prédicateurs qui me font la grace de me consulter.

Il faudroit dix de nos sermons pour en rendre un seul de Bourdaloue, tant nous sommes verbeux & amateurs des digressions. Dans le moindre discours, nous voulons appeller à nous toutes les vérités, au lieu d'appuyer sur celle que nous nous proposons de faire connoître. C'est comme nos poëtes qui veulent toujours faire ramager les oiseaux, murmurer les ruisseaux & gémir les échos.

Je vous parle d'autant plus volontiers sur ce ton, que vous aimez la précision, & que vous ne tombez point dans le défaut que je reproche à mes compatriotes.

On est toujours foible, quand on est lâche. Si l'éloquence n'a du ressort, elle ne fait qu'une impression momentanée. C'est un bouquet qui plaît, & qui dès le soir même est fané.

Il faut de l'ame dans l'éloquence, & trop souvent on n'y met que de l'esprit.

On croit être poëte, & l'on n'eſt que verſificateur. On croit être orateur, & l'on n'eſt que rhéteur. La bouffiſſure n'eſt pas moins oppoſée à l'éloquence, que la ſtérilité.

Nos poéſies modernes reſſemblent à ces jardins factices, où l'art a tout opéré & où la nature n'eſt pour rien. Eh! pourquoi faire des efforts pour aller chercher ce qui germeroit ſouvent ſous la plume, ſi l'on n'avoit pas la manie de contraindre ſes penſées? Alors elles avortent plutôt qu'elles ne naiſſent, & c'eſt un fruit précoce qui ſe corrompt au lieu de mûrir.

Si je radotte, mon cher abbé, c'eſt que je ſuis abſorbé par un travail qui ne me laiſſe ſouvent qu'un quart de moi-même. Les trois quarts s'en vont dans des diſſertations, des examens, & une laſſitude qui ſouvent m'accable, & ne me laiſſe qu'une exiſtence indéciſe. Quelquefois je me leve, & je retombe ſur ma chaiſe, ne ſachant ce que je vas devenir.

Alors je reprends mes sens & je sors pour me délasser, m'abandonnant au premier chemin qui se présente à ma vue, & conversant avec la premiere personne que je rencontre. Je fais comme les hirondelles, qui rasent la terre après avoir volé sur les toits.

Vous me seriez souvent d'un grand secours, si j'avois votre conversation. Il y a certainement beaucoup d'esprit & d'érudition parmi mes confreres. Je leur dois tout ce que je sais : mais chacun a son emploi ; & le tems dont ils peuvent disposer, dans une ville comme Rome, où tout est occupation, ne leur est donné que goutte à goutte.

Faites mes complimens les plus affectueux au prieur des dominicains du grand couvent : outre qu'il est d'un ordre florissant qu'on estime, & qu'on chérit à proportion de ce qu'on aime l'église, je lui suis sincérement attaché pour lui-même. Il a toute la candeur des anciens, & tout l'esprit des mo-

dernes. Il a dû recevoir le chocolat que je lui ai fait paſſer, & que j'aurois bien voulu prendre avec lui.

Vous jugerez d'après mes réflexions, que l'amour de ma patrie ne m'aveugle point ſur les défauts de nos écrivains. Quoique fortement attaché à mon pays, je ſais diſcerner ce qu'il y a de bon de ce qu'il y a de mauvais. Je penſe de même à l'égard des ordres religieux ; j'y loue ce qui eſt louable, & n'approuve point ce qui eſt défectueux, perſuadé qu'il n'y a ni famille ni ſociété où tout ſoit parfait, & que la communauté des eſprits céleſtes eſt la ſeule où la vertu ſoit ſans tache.

Je voudrois bien jouir de votre tems. Je converſerois plus ſouvent avec nos poëtes & avec nos orateurs. J'aime ce qui promene l'imagination ſans l'égarer, & ce qui diverſifie les idées.

L'érudition a ſans doute ſes agrémens ; mais c'eſt un champ où il faut continuellement défricher ; au lieu que les

belles-lettres sont un parterre où l'on n'a que des fleurs à cueillir, ou à semer. Je voudrois qu'on fondît la littérature de tous les pays, pour en faire des ouvrages analogues à l'esprit de toutes les nations. Chaque peuple y trouveroit des nuances assorties à sa vue, & prendroit insensiblement le goût du bon & du beau : mais il faudroit une main habile, qui sût bien assortir les couleurs.

Le style françois modéreroit le style oriental : le style italien échaufferoit le style allemand, & ainsi du reste.

J'applaudis de tout mon cœur à l'éloge que vous faites de nos deux savans minimes, les peres le Seur & Jacquier. Il y a long-tems que je les estime, & que je les connois comme deux hommes rares, qui font époque dans notre siecle & qui l'illustrent : ils ajoutent infiniment à la gloire d'un ordre qui a produit les Mercenne, les Maignan, les Feuillette, les Plumier, les Niceron, les Mancini, &c. & qui n'est jamais sorti

des bornes de l'humilité religieuse.

Vous aurez lu la derniere production de François Zanotti. S'il eût vécu du tems que la fable étoit à la mode, on l'eût fait secretaire des dieux, tant il écrit bien, & nous lirions son nom dans la mythologie. J'aurois voulu l'entendre discourir avec le fameux Fontenelle. Tous deux secrétaires de deux célebres académies, tous deux pleins d'anecdotes, pleins de saillies, pleins d'amabilité, ils feroient briller avec le plus grand avantage l'esprit italien & françois.

Quels charmes pour un souverain puissant qui rassembleroit tous les grands hommes de l'Europe, & qui se trouveroit au milieu d'eux, avec un génie propre (bien entendu) à les comprendre & à les goûter! C'est là que, si j'étois riche, je paierois bien volontiers pour être aux premieres loges.

Prenez-vous-en à vous-même, si je donne l'essor à mon imagination. Comme

vous en avez une des plus brillantes, j'ai osé faire un effort, non pour vous égaler, mais au moins pour vous suivre.

Je vous quitte pour m'entretenir avec deux braves militaires qui ont tout le mérite & tout l'honneur de leur profession. Nous parlons guerre; & cela ne vous étonnera pas, pour peu que vous vouliez vous rappeller que c'est un franciscain qui inventa la poudre à canon. En discourant avec des hommes de tous états, on vient à bout de savoir un peu de tout: mais quand je vous lis, je reconnois que je ne sais rien.

Le pere capucin que vous avez vu, ne voyage pas comme un homme ordinaire. Ses yeux sont des télescopes, & sa tête un laboratoire où se filtrent les plus excellentes choses. Le pape lui-même le recommande à la cour de Turin.

Je suis sans interruption votre serviteur, & encore plus votre admirateur, &c.

Au couvent des SS. Apôtres, ce 16 novembre 1756.

LETTRE X.

*Au comte de ***.*

Je ne puis vous rendre toute ma joie, mon cher comte, quand je penſe que vous marchez maintenant d'un pas ferme dans le chemin de la vertu, & que vous êtes aſſez maître de vous-même pour tenir dans l'ordre vos ſens, vos paſſions & votre cœur.

Oui, nous ferons enſemble le petit voyage que nous avons projeté. Votre ſociété fait mes délices, depuis que vous êtes un homme nouveau.

Je vous préſenterai volontiers au ſaint Pere, quand vous viendrez ici; & je vous proteſte qu'il ſera charmé de vous voir, ſur-tout lorſqu'il apprendra que vous aimez ſinguliérement les bons livres. Vous le trouverez auſſi gai que s'il n'avoit que vingt-cinq ans.

La gaîté eſt le baume de la vie; & ce qui me fait croire que votre piété ſe

ſoutiendra, c'eſt que vous êtes toujours d'une humeur enjouée. On ſe laſſe inſenſiblement de la vertu, lorſqu'on ſe laſſe de ſoi-même. Alors tout devient à charge ; & l'on finit par donner dans la plus triſte miſanthropie, ou dans la plus grande diſſipation. J'approuve beaucoup les exercices du corps, auxquels vous vous livrez. Ils allegent l'eſprit, & le rendent propre à tout : j'en fais uſage, autant que l'état lugubre d'un religieux me le permet.

Quand vous viendrez me voir, je vous dirai tout ce que l'irréconciliable marquiſe allegue pour ſe juſtifier de ce qu'elle ne vous voit pas. Je penſai toujours que ſa ſinguliere dévotion ne lui permettoit pas de faire une ſi bonne action. Elle veut ſoutenir ſa démarche par vanité. Vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'il en coûte à certaines dévotes, pour avouer qu'elles ont tort.

Quant à vous, reſtez-en là. Vous lui avez écrit, vous lui avez parlé ; & cer-

tainement c'eſt bien aſſez, d'autant plus que S. Paul nous dit qu'il faut avoir la paix avec tout le monde, ſi faire ſe peut, *ſi fieri poteſt.* Il ſavoit qu'il y a des perſonnes inſociables, avec qui il eſt impoſſible de vivre cordialement. Je vous embraſſe de toute mon ame, &c.

LETTRE XI.

Au R. P. Luciardi, barnabite.

MON R. P. Votre déciſion eſt conforme à celle des conciles ; & je ſerois bien étonné que cela fût autrement, d'autant plus que depuis long-tems je connois l'étendue de vos lumieres, & la juſteſſe de vos réponſes.

Outre les excellens livres dont vous faites réguliérement votre compagnie, vous avez toujours celle du révérend pere Gerdil, dont le ſavoir, autant que la modeſtie, méritent les plus grands éloges.

Ménagez votre ſanté pour le bien de la

religion, & pour nos propres intérêts.

La ville (de Turin) que vous habitez, connoît ſûrement tout le prix de vous poſſéder ; car c'eſt un lieu où le mérite eſt eſtimé & chéri.

Je me ferois ſcrupule de vous arracher plus long-tems à vos lectures & à vos exercices de piété. Ainſi je finis ſans cérémonie, en vous aſſurant qu'on ne peut être plus cordialement, &c.

A Rome, ce 3 décembre 1756.

LETTRE XII. (*)

Au comte Algarotti.

MONSIEUR LE COMTE. L'ouvrage que vos m'avez fait paſſer, a rajeuni mon eſprit, qui vieillit depuis nombre d'années ſous le poids des compilations, des diſcuſſions, des diſſertations, &c. Car cela ne finit point. Mais il faut vouloir ce que Dieu veut.

Vous aurez réjoui les ombres de nos

(*) Ajoutée à cette nouvelle édition.

anciens écrivains en renouvellant leur maniere d'écrire, & contristé ceux qui vivent actuellement, par le chagrin qu'ils ont de ne pouvoir vous imiter. En cela vous prouvez que vous êtes courageux, puisque vous ne craignez pas de vous brouiller avec les vivans.

Les froids du nord n'ont point rallenti la chaleur de votre génie : il est vrai que vous étiez en Prusse auprès d'un monarque qui vivifie ceux qui l'approchent. L'Allemagne a le précieux avantage d'avoir des souverains qui se connoissent en mérite, & qui savent le faire éclorre. Combien la reine d'Hongrie n'a-t-elle pas répandu de lumiere & de vertus dans ses états ! Je n'oublierai jamais que j'eus le bonheur de la voir, lorsqu'elle vint à Milan. Je régentois alors dans cette ville ; & pendant tout le tems qu'elle y fut, mon ame tressaillit d'allégresse. La présence des grands personnages fait la même impression sur moi, que le soleil sur les plantes. Je rajeunis & je renais.

Si les ſouverains qui nous gouvernent avoient le tems de connoître le mérite & de le récompenſer, il naîtroit parmi nous une foule d'excellens écrivains & d'excellens artiſtes.

Rome a des eſprits pétillans, profonds, ſublimes, qui ne cherchent qu'à ſe produire, mais qui s'abſorbent, ou qui s'évaporent, faute de moyens. Un pape n'eſt qu'un rayon qui paſſe & qui ſouvent n'a pas aſſez de chaleur pour faire germer l'eſprit répandu dans ſes climats.

On diroit que les Michel-Ange, les Taſſe n'oſent renaître, dans la crainte de n'être pas récompenſés. D'ailleurs le ſiecle préeédent nous a rendu pareſſeux. Nous avons cru qu'il n'y avoit rien de mieux à faire, qu'à cueillir tout ſimplement les fleurs & les fruits que le dix-ſeptieme ſiecle fit éclorre. Auſſi voyons-nous qu'entre les âges célebres, il y eut toujours des intervalles, & que le ſiecle d'Auguſte n'eut point de ſucceſſeur. Ce-

lui de Séneque ne fut qu'un bâtard, & encore ne parut-il que long-tems après.

Mais je vous dérobe à vous-même, en vous occupant de mes idées, qui valent mille fois moins que les vôtres. Je me dédommage du silence que j'ai gardé tout le jour. Personne ne cause plus volontiers que les gens d'étude, quand ils sont en train. On veut dire en une heure ce qu'on a étouffé pendant dix : mais quelque chose qui arrive, je ne me tairai jamais quand il s'agira de vous assurer de l'affection sincere, & de la haute estime avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, monsieur le comte, &c.

Mes civilités, je vous prie, aux personnes qui se souviennent encore de moi. Je n'oublierai jamais que je dois à Bologne une partie de mes connoissances sur la physique. Cette ville est un foyer où tous les rayons du soleil viennent se réunir.

A Rome, ce 7 décembre 1756.

LETTRE XIII.

A un directeur de religieuses.

Je ne vous féliciterai point sur votre emploi; mais je vous engagerai à vous en acquitter avec toute la prudence & toute la charité possibles.

Si vous m'en croyez, premiérement vous n'irez que très-rarement au parloir: c'est le lieu des paroles inutiles, des petites médisances, des rapports, & une occasion sûre d'exciter des jalousies; car si vous voyez plus souvent l'une que l'autre, on viendra secrétement vous écouter, par un esprit de curiosité; & vous ferez naître des cabales, des partis; & le moindre mot que vous aurez dit, aura mille commentaires.

Secondement, vous ne guérirez les vains scrupules dont on vous entretiendra fréquemment, qu'en sachant les mépriser, & qu'en les écoutant tout au plus deux fois.

Troisiémement, vous accoûtumerez les religieuses à ne jamais vous parler au confessionnal que de ce qui les regarde. Sans cela, elles vous feront la confession de leurs voisines ; & en n'en confessant qu'une seule, vous apprendriez insensiblement toutes les fautes de la communauté.

Quatriémement, vous travaillerez sans relâche à maintenir la paix dans tous les cœurs, répétant sans cesse que Jésus-Christ ne se trouve qu'au sein de la paix.

Vous ferez souvent réflexion que, s'il y a une concupiscence des yeux chez tous les hommes, comme nous l'apprend S. Jean, il y en a une de langue & d'oreille pour bien des religieuses : aurez-vous l'art de la guérir? S'il n'est pas à propos de prescrire un silence qui étoufferoit, est-il au moins nécessaire d'interdire ces entretiens malins, où l'on s'amuse aux dépens du prochain.

Ayez égard à la foiblesse d'un sexe

qui exige de la condeſcendance dans la maniere de le gouverner. Il faut de l'indulgence pour de pauvres recluſes, chez qui l'imagination travaille, afin de ne pas aggraver leur joug déjà aſſez peſant par le poids d'une éternelle ſolitude.

Notre ſaint Pere a connu leurs beſoins, en leur permettant de ſortir une fois dans l'année pour ſe viſiter mutuellement. Tout ce qui ſe fait par un principe de charité, mérite d'être loué.

Il y aura des occaſions où il faudra vous armer de fermeté : ſans cela, vous ne ſerez pas directeur, mais dirigé. C'eſt une friandiſe pour bien des religieuſes de conduire celui qui a ſoin de leur conſcience. Elles font cela tout pieuſement, ſans paroître s'en occuper.

Si vous négligez ces avis, vous vous en repentirez ; & ſi vous faites encore mieux, vous ne paroîtrez qu'au confeſſionnal, en chaire & à l'autel. Vous en ſerez bien plus reſpecté. Il y a peu de directeurs qui ne perdent beaucoup,

en ſe faiſant trop connoître. C'eſt une grande ſcience que celle de ne ſe communiquer qu'à propos. Ne me demandez rien de plus ; car ſur cet article, voilà tout ce que je ſais. Adieu.

Au couvent des SS. Apôtres,
ce 19 Décembre 1756.

LETTRE XIV.

A M. le comte Genori.

MONSIEUR LE COMTE. Mes livres, mes exercices clauſtraux, mon emploi, tout s'oppoſe au plaiſir que j'aurois de vous aller voir. D'ailleurs, que feriez-vous d'un religieux dont le tems continuellement coupé par la lecture & par la priere, interromproit nos promenades & nos entretiens ?

Je ſuis tellement accoutumé à mes heures de ſolitude & de travail, que je croirois ne plus exiſter, ſi cela m'étoit enlevé.

Tout le bonheur d'un religieux con-

fifte à favoir être feul, favoir prier, favoir étudier. Il ne me refte que ce bien-être, & je le préfere à tous les plaifirs du monde. La converfation de quelques favans ou de quelques amis m'eft infiniment précieufe, pourvu toutefois qu'elle ne prenne rien fur la diftribution de mon tems. Je n'ai jamais prétendu me rendre efclave de la minute aux heures dont je puis difpofer, parce que je détefte tout ce qui eft minutieux : mais j'aime l'ordre; & je ne vois que cet amour qui puiffe entretenir l'harmonie de l'ame & des fens.

Où il n'y a point d'ordre, il n'y a point de paix. La tranquillité eft fille de la regle; & c'eft par la regle que l'homme fe renferme dans la fphere de fes devoirs. Toutes les créatures inanimées nous prêchent l'exactitude : les aftres font périodiquement leur cours, & les plantes ne fe raniment qu'au moment qui leur eft marqué. On fait l'inftant où le jour doit paroître, & il n'y manque pas;

pas; on connoît le moment de la nuit; & alors les ténebres couvrent la terre.

Le vrai philosophe ne renverse point l'ordre des tems, à moins qu'il n'y soit forcé par des occupations ou par des usages qui l'exigent.

Pour revenir à l'histoire naturelle, dont vous me parlez, monsieur le comte, il est certain que nous l'avons moins étudiée que l'antiquité, quoique l'une soit beaucoup plus utile que l'autre. Cependant l'Italie offre à chaque pas de quoi exercer toute la curiosité des naturalistes, & de quoi la contenter. On y remarque des phénomenes qu'on ne voit point ailleurs, & que des peuples qu'on dit moins superstitieux que les Italiens, prendroient à coup sûr pour des miracles.

Un abbé François qui est depuis quelque tems ici, & que j'ai connu chez M. le cardinal Passionei, étoit dans le plus grand étonnement, à l'occasion des merveilles que la nature offroit ici à ses

regards. Je me ſouviendrai toujours d'avoir fait un trajet avec lui du côté de la ville *Mattei*, & qui, quoique très-court, dura près de cinq heures, parce qu'il s'arrêtoit à chaque pas. Il a des connoiſſances, & un tel goût pour l'hiſtoire naturelle, qu'il ſe colle ſur un inſecte, ou ſur un caillou, ſans pouvoir s'en arracher. J'avois peur qu'il ne ſe pétrifiât lui-même, à force de regarder des pierres; & il faut avouer que j'y aurois beaucoup perdu, car il a une converſation auſſi intéreſſante qu'enjouée. C'eſt le même qui a écrit contre les ſyſtêmes de M. de Buffon. Combien ne ſe feroit-il pas arrêté davantage, s'il eût eu le bonheur de ſe trouver avec vous!

J'ai l'honneur d'être, monſieur le comte, avec la plus vive reconnoiſſance & le plus reſpectueux attachement, votre très-humble, &c.

LETTRE XV.

*A M. C***, avocat.*

OH ! des complimens. Si vous ſaviez comme je les aime, vous ne m'en feriez jamais.

Ce qu'on débite ſur le compte du perſonnage en queſtion, n'eſt fondé que ſur l'envie & ſur la malignité. Quel eſt l'homme en place, quel eſt l'homme qui écrit, qui n'ait des ennemis ? Les libelles comme les ſatyres ne font impreſſion que ſur des têtes foibles, ou mal organiſées ; & ce que vous obſerverez, c'eſt que les perſonnes les plus tarées & les plus vicieuſes ſont toujours celles qui croient le plus facilement les calomnies, & qui paroiſſent avoir le plus de répugnance à voir ceux qu'on a outragés.

Mais la prévention eſt tellement en uſage, que, ſelon la remarque du ſaint Pere, il faut mille recommandations pour déterminer un homme en place en

D ij

faveur de quelqu'un ; & qu'il ne faut qu'un feul mot pour le faire changer, & pour l'irriter. C'eſt la plus grande preuve de la dépravation du cœur humain.

On feroit obligé de ne voir perfonne, fi l'on fermoit fa porte à tous ceux dont on dit du mal. Les jugemens téméraires font la chofe dont on doit plus fe garder. Il eft honteux de juger fon frere, dans le tems qu'on n'a même pas de preuves pour l'accufer.

La prévention perdra la plupart des grands, & fur-tout des dévots, qui croient devoir pieufement ajouter foi à tout le mal qu'on leur dit du prochain. Ils affectent d'ignorer que Dieu nous commande expreffément de ne point juger, pour n'être pas jugés ; & qu'on eft moins criminel à fes yeux, lorfqu'on a commis des fautes dont on s'humilie, que lorfqu'on accufe fes freres témérairement.

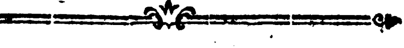
La premiere regle de la charité chrétienne, eft qu'on ne peut croire le mal

ſi l'on n'a rien vu, & qu'on doit ſe taire ſi l'on a vu.

D'ailleurs, ſi celui qu'on voudroit vous engager à ne point voir, recherche la ſociété des gens de bien, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas ſi libertin qu'on le préſume, ou qu'il veut changer. Peut-être ſon ſalut eſt-il attaché au bon exemple que vous lui donnerez; ainſi ne le rebutez pas.

La charité ne juge pas comme le monde, parce que le monde n'a preſque jamais manqué de mal juger. Je ſuis, &c.

Au couvent des SS. Apôtres.



LETTRE XVI.

*A M. l'abbé L***.*

PUISQUE vous me conſultez, monſieur, ſur le diſcours que j'entendis dernièrement, je vous dirai avec ma franchiſe ordinaire, que j'y ai trouvé d'excellentes choſes, mais que je n'y aime point cette afféterie qui l'énerve. Il ſem-

bleroit que c'eſt un ouvrage travaillé à une toilette & qu'on l'a fardé. Laiſſez dorénavant parler votre ame, quand vous monterez en chaire, & vous parlerez bien. L'eſprit ne devoit être que la bordure du tableau, & vous en avez fait le fonds de votre diſcours.

Pour qu'un orateur ſoit bon, il faut qu'il tienne le milieu entre les Italiens & les François, c'eſt-à-dire, entre ce qui eſt giganteſque & ginguet.

Ne vous laiſſez pas gâter par l'eſprit du ſiecle. Vous ne pourrez plus vous débarraſſer de cette éloquence guindée qui met à la torture les penſées & les mots. Il eſt important pour un jeune homme qui a du talent, de recevoir de pareils avis, & ſur-tout qu'il y défere; c'eſt ce dont votre modeſtie me répond. Je ſuis, monſieur, avec tout le deſir poſſible de vous voir un parfait orateur, votre très-humble, &c.

A Rome, ce 10 *du courant.*

LETTRE XVII.

Au prince San Severo.

EXCELLENCE. Je ſuis toujours dans l'admiration de vos nouvelles découvertes. Vous faites ſortir un ſecond univers du premier, par tout ce que vous créez. Cela déſeſpere nos antiquaires, qui ſe perſuadent qu'il n'y a rien d'intéreſſant & de beau, que ce qui eſt très-vieux.

Il eſt bon ſans doute d'eſtimer l'antiquité; mais je penſe qu'il ne faut pas s'en rendre eſclave, de maniere à exalter outre meſure une choſe vile en ſoi-même, uniquement parce qu'elle a été tirée des jardins d'Adrien.

Les anciens avoient, comme nous, pour leur uſage, des choſes extrêmement communes; & ſi on les exalte à raiſon de leur vétuſté, la terre en cette qualité mérite nos premiers hommages: car ſû-

rement on ne lui contestera pas son ancienneté.

Je ne puis souffrir les enthousiastes, non plus que les personnes entiérement froides. Il n'appartient qu'à ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrêmes, de bien voir & de bien juger. L'indifférence des gens froids leur ôte le goût & la curiosité ; & il faut l'un & l'autre pour examiner & pour prononcer.

L'imagination est encore plus dangereuse que l'indifférence, quand elle n'est point réglée. Elle cause des éblouissemens qui couvrent la vue, & qui obscurcissent la raison. La philosophie même, sur laquelle cette folâtre ne devoit jamais avoir d'empire, se ressent tous les jours de sa trop funeste impression. Les sophismes, les paradoxes, les raisonnemens captieux qui sont à la suite de tous nos philosophes modernes, n'ont d'autre origine que l'imagination. Elle se monte selon les caprices, & elle n'a plus d'égards ni pour l'expérience ni pour la vérité.

Votre excellence doit connoître ces écrits, ayant des occasions fréquentes de lire les productions du tems. L'Angleterre qui, à raison de son phlegme, sembleroit devoir moins imaginer que les autres nations, a souvent mis au jour les idées les plus extravagantes. Leurs philosophes ont déliré encore plus que les nôtres, parce qu'il leur aura fallu faire plus d'efforts pour sortir de leur caractere naturellement sombre & taciturne. Leur imagination est comme le charbon qui s'allume, & dont la vapeur trouble le cerveau.

On a raison de dire que l'imagination est *la* mere des songes: elle en produit plus que la nuit même; & ils sont d'autant plus dangereux, qu'en s'y livrant, on ne croit pas rêver; au lieu que le matin nous détrompe sur les illusions du sommeil.

Je crains toujours que vos expériences chymiques ne nuisent à votre santé. Il en résulte quelquefois de terribles

accidens. Mais lorſqu'en phyſique on fait quelque nouvel eſſai, on s'y livre ſans en redouter les ſuites; comme un officier entraîné par ſa valeur, ſe jette à tort & à travers au milieu du feu.

J'ai l'honneur d'être, avec autant de reſpect que d'attachement, &c.

A Rome, ce 13 janvier 1757.

LETTRE XVIII.

A un prélat.

MONSIGNOR. Uniſſez-vous à moi pour venger la mémoire de Sixte-Quint. On me força hier de me fâcher en quelque ſorte, en me ſoutenant que c'étoit un pape cruel, un pontife indigne de régner. Il eſt étonnant combien cette réputation qu'on lui a faite gratuitement, ſe ſoutient, & combien elle a gagné de terrein.

Eſt-il donc permis de juger un ſi grand homme, ſans ſe repréſenter les tems où il a vécu, & ſans faire attention

que l'Italie fourmilloit alors de brigands, que Rome étoit moins ſûre qu'une forêt, & qu'on y inſultoit les plus honnêtes femmes, même en plein jour?

La ſévérité de Sixte-Quint, qu'on nomme improprement *cruauté*, aura pour le moins autant plu à Dieu, que la piété de Pie V.

On a vu ſous le regne de certains papes des milliers d'hommes aſſaſſinés, ſans qu'on punît les meurtriers ; & c'eſt alors qu'on pouvoit dire que de tels pontifes étoient cruels. Mais que Sixte-Quint ait fait mettre à mort une cinquantaine de brigands, pour ſauver la vie de la plupart de ſes ſujets, pour rétablir les mœurs au milieu des villes, & la ſûreté au ſein des campagnes, dans un tems où il n'y avoit plus ni loi, ni bon ordre, ni frein ; c'eſt un acte de juſtice & d'un zele autant utile au public qu'agréable à Dieu.

Je gémis, je vous l'avoue, quand je vois de grands hommes devenir la fable

de quelques écrivains ignorans ou prévenus. Plus d'une fois la postérité elle-même, qu'on dit être un juge impartial, a été entraînée par les réflexions d'un historien séduisant, qui se mettoit sur les rangs sans en avoir mission, & qui prononçoit d'après ses préjugés.

On a beau crier à la calomnie; l'impression est faite, le livre a été lu; & la multitude ne juge plus que sur ce premier écrit. Ainsi *Gregorio Leti* a rendu Sixte-Quint odieux dans toutes les régions de l'univers; au lieu de le peindre comme un souverain forcé d'intimider son peuple, & de le contenir par les plus grands exemples de sévérité.

Rien n'est plus terrible pour les états qu'un gouvernement trop mou. Les crimes font mille fois plus de victimes, que des supplices ordonnés à propos. L'ancien testament est rempli d'exemples de justice & de terreur; & c'étoit Dieu lui-même, qu'on n'accusera pas sans doute d'être cruel, qui les ordonnoit.

J'irai ſûrement vous voir au premier moment : vous y pouvez compter, comme ſur l'affection avec laquelle je ſerai toute ma vie, &c.

Au couvent des SS. Apôtres,
ce 8 avril 1757.

LETTRE XIX.

A un jeune religieux.

Les conſeils que vous me demandez, mon cher ami, ſur votre maniere d'étudier, doivent être analogues à vos diſpoſitions & à vos talens. Si c'eſt la vivacité d'eſprit qui vous domine, il faut la tempérer par la lecture des ouvrages où il y a peu d'imagination ; ſi au contraire vous avez de-la lenteur dans vos penſées, il faut les vivifier, en vous familiariſant avec des livres pleins de feu.

Ne ſurchargez pas votre mémoire de dates & de faits, avant d'avoir mis de l'ordre dans vos idées, & de la juſteſſe dans vos raiſonnemens. Il faut vous ac-

coutumer à penser méthodiquement, & à dissiper, quoique sans effort, toutes les chimeres qui passent par votre esprit. Celui qui ne pense que vaguement, n'est propre à rien, en ce qu'il ne trouve rien qui puisse le fixer.

La base de vos études doit être la connoissance de Dieu & de vous-même. En vous approfondissant, vous trouverez en vous l'action de celui qui vous a créé; & en réfléchissant sur les écarts de l'imagination, & sur les égaremens du cœur, vous sentirez la nécessité d'une révélation qui a fait revivre la loi d'une maniere plus efficace & plus vive.

Alors vous vous livrerez sans réserve à la science qui, par l'usage du raisonnement & de l'autorité, nous introduit dans le sanctuaire de la religion; & c'est là que vous puiserez la doctrine céleste énoncée dans les livres saints, & interprétée par les conciles & par les peres de l'église.

Leur lecture vous familiarisera avec la vraie éloquence ; & vous les prendrez de bonne heure pour modeles, afin de réussir par la suite dans la maniere d'écrire ou de prêcher.

Vous profiterez des intervalles qui se trouveront entre vos exercices, pour jeter de tems en tems un coup-d'œil sur les plus beaux fragmens des orateurs & des poëtes, à l'exemple de S. Jérôme ; c'est-à-dire, non en homme qui s'en nourrit avidement, mais comme une personne qui en extrait ce qu'il y a de meilleur, pour en orner son style, & pour les faire servir à la gloire de la religion.

Les historiens vous conduiront ensuite d'âge en âge & comme par la main, pour vous montrer les événemens & les révolutions qui ne cesserent d'agiter le monde, & de l'occuper. Ce sera pour vous un moyen continuel de reconnoître & d'adorer une Providence qui dirige tout selon ses desseins.

Vous verrez dans l'hiſtoire, preſque à chaque page, comment les empires & les empereurs furent dans la main de Dieu des inſtrumens de juſtice ou de miſéricorde; comment il les éleve, & comment il les abaiſſe; comment il les crée, & comment il les détruit, étant toujours le même, & ne changeant jamais.

Vous relirez le matin ce que vous aurez lu le ſoir, afin que vos lectures ſe caſent dans votre mémoire, & avec ordre; & vous ne manquerez jamais, afin de ne pas devenir un homme de parti, de faire ſuccéder la lecture d'un ouvrage flegmatique & ſolide à celle d'un livre plein d'imagination.

Cela tempere les penſées que les productions d'un eſprit exalté font fermenter, & raſſied le génie qui ne ſe laiſſe que trop ſouvent emporter hors de la ſphere où il doit reſter.

Vous vous procurerez, le plus qu'il ſera poſſible, la converſation des hommes

inſtruits. Heureuſement que la Providence y a pourvu, & que dans preſque toutes nos maiſons il ſe trouve des religieux qui ont fait de bonnes études.

Ne négligez pas la ſociété des vieillards. Ils ont dans leur mémoire, meublée de pluſieurs faits dont ils furent témoins, un répertoire qu'il eſt bon de feuilleter. Ils reſſemblent à ces bouquins qui contiennent d'excellentes choſes, quoique ſouvent vermoulus, poudreux & mal reliés.

Vous ne vous paſſionnerez pour aucun ouvrage, pour aucun auteur, pour aucun ſentiment, dans la crainte de devenir homme de parti ; mais vous donnerez la préférence à un écrivain, plutôt qu'à un autre, lorſque vous le jugerez plus ſolide, & plus excellent. La prévention & les préjugés ſont les choſes dont on doit ſe garantir avec plus de précaution ; & malheureuſement, plus on étudie, & plus on s'y laiſſe prendre.

On s'identifie avec un auteur qui aura dit de bonnes choſes ; & l'on ſe rend inſenſiblement le panégyriſte & l'adorateur de toutes ſes opinions, quoique ſouvent il en ait de bizarres. Garantiſſez-vous de ce malheur ; & ſoyez toujours plus ami de la vérité, que de Platon, ou de Scot.

Reſpectez les ſentimens de l'ordre, pour ne pas vous élever contre des idées reçues ; mais ne vous en rendez pas l'eſclave. On ne doit tenir imperturbablement qu'à ce qui eſt de foi, & conſacré par l'égliſe univerſelle. J'ai vu des profeſſeurs qui ſe feroient laiſſé égorger, plutôt que d'abandonner des opinions d'école : ma conduite à leur égard étoit de les plaindre, & de les éviter. Ne vous attachez à la ſcholaſtique qu'autant qu'on en a beſoin pour ſavoir le jargon des écoles, & pour réfuter les ſophiſtes : car loin de faire l'eſſence de la théologie, elle n'en eſt que l'écorce.

Evitez les diſputes : on n'éclaircit rien

en disputant; mais sachez dans l'occasion soutenir la vérité, & combattre l'erreur avec les armes que Jésus-Christ & les apôtres nous ont mises en main, & qui consistent dans la douceur, dans la persuasion, & dans la charité. On ne prend pas les esprits d'assaut; mais on vient à bout de les gagner, quand on connoît l'art de s'insinuer.

Craignez de fatiguer les facultés de votre ame, en vous livrant à des études désordonnées: à chaque jour suffit sa peine; & à moins qu'il n'y ait nécessité, il ne faut pas, par un travail prolongé dans la nuit, anticiper sur le lendemain.

L'homme qui regle son tems, & qui ne donne réguliérement que quelques heures au travail, avance beaucoup plus que celui qui entasse momens sur momens, & qui ne sait pas s'arrêter. Quand on n'a point d'ordre, on finit ordinairement par n'être qu'un frontispice de livres, ou qu'une bibliotheque renversée.

Aimez donc l'ordre, mais sans être

minutieux, afin de ſavoir renvoyer votre travail à un autre inſtant, quand vous ne vous ſentirez pas diſpoſé à étudier. L'homme d'étude ne doit pas travailler comme le bœuf qu'on aſtreint à tracer un ſillon, ni comme le mercenaire qu'on paie à la journée.

C'eſt une mauvaiſe coutume que de ſe roidir continuellement contre le repos & contre le ſommeil. Ce qu'on fait à contre-cœur, n'eſt jamais bien fait; & ce qu'on écrit avec contention, altere la ſanté.

Il y a des jours & des heures où l'on n'a nulle diſpoſition au travail; & alors c'eſt une folie de ſe faire violence, à moins qu'on ne ſoit extrêmement preſſé.

Il n'y a guere de livres qui ne ſe reſſentent d'une compoſition pénible, parce que trop ſouvent on écrit lorſqu'on devroit ſe repoſer.

C'eſt un grand art, pour réuſſir dans ſes études, que celui de prendre le travail, & de le quitter à propos : ſans

cela, la tête s'échauffe, l'esprit s'absorbe ou s'exalte, & l'on ne fait plus rien que de languissant ou d'extraordinaire. Apprenez à bien choisir les ouvrages qu'il faut lire, pour ne savoir que de bonnes choses, & pour en bien user. La vie est trop courte, pour la perdre dans des études superflues : si l'on ne se dépêche d'apprendre, on se trouve vieux sans avoir rien su.

Sur-tout priez Dieu qu'il vous éclaire : car il n'y a de science que par lui ; & l'on est dans les ténebres, lorsqu'on ne suit pas sa lumiere.

Craignez d'être savant, pour vous faire une réputation : car outre que la science enfle, & que la charité édifie, on révolte une communauté lorsqu'on affiche le savoir.

Laissez agir le cours des événemens, & parler votre mérite pour vous avancer : si les places ne viennent pas vous chercher, contentez-vous de la derniere, & croyez sur ma parole, que c'est la meilleure.

Je n'ai jamais été plus ſatisfait que lorſqu'après, les chapitres, je me ſuis trouvé ſans autre dignité que l'honneur d'exiſter : alors je m'applaudiſſois d'avoir refuſé tout ce qu'on avoit voulu m'offrir, & de n'avoir que moi-même à gouverner.

L'avantage d'aimer l'étude, & de converſer avec les morts, vaut mille fois mieux que la gloire frivole de commander à des vivans. Le plus beau commandement eſt celui de tenir ſes ſens & ſes paſſions en reſpect, & de conſerver à l'ame la ſouveraineté qui lui eſt due.

Ajoutez que l'homme qui s'applique, ne connoît point l'ennui ; qu'il ſe croit encore jeune, lorſqu'il eſt déjà vieux. Les tracaſſeries du cloître, comme les embarras du monde, ſont toujours loin de lui.

Je vous exhorte donc, mon cher ami, non-ſeulement pour l'avantage de la religion, non-ſeulement pour le bien de notre ordre, mais encore pour votre

propre satisfaction, à vous livrer à une vie appliquée. Avec un livre, une plume, vos pensées, vous vous trouverez bien par-tout où vous serez : l'esprit comme le cœur offrent à l'homme des asyles, quand il sait s'y retirer.

Je suis sensible à toute la confiance que vous me témoignez, d'autant plus que vous auriez dû vous adresser aux P. P. Colombini, Marzoni, Martinelli, préférablement à moi. Ce sont là des hommes qui par leur science & par leurs talens, sont capables de donner d'excellens conseils. Adieu ; & croyez-moi votre serviteur & votre bon ami.

A Rome, ce 7 juin 1757.

LETTRE XX. (*)

Au prélat Cérati.

MONSIGNOR. J'ai toute la peine du monde à raffermir ma main, pour vous apprendre que Lambertini n'est plus que

(*) Ajoutée à cette nouvelle édition.

dans ses écrits & dans nos cœurs. Sa mort me cause un tremblement qui m'agite & m'accable. Outre la douleur que je ressens d'avoir perdu un protecteur, & j'ose dire un ami, je prévois que, malgré tout le mérite du sacré college, il ne sera pas remplacé ; & je sais qu'on avoit encore besoin de sa sagesse & de sa modération.

Le peuple Romain, qui s'éleve & s'abaisse comme les flots de la Méditerranée, & qui voudroit changer de pape tous les ans, s'applaudit de ce que celui-ci qui en a régné dix-neuf, vient enfin de finir : mais laissons-le se livrer à une joie insensée : avant six mois il sentira son malheur, & il s'unira au monde entier pour pleurer Benoît XIV.

Il seroit bien singulier que le peuple de Rome laissât aux communions protestantes le soin de regretter Lambertini : car sûrement Londres & Berlin seront vivement affligés de sa mort.

Un peu plus de courage l'auroit rendu

parfait :

parfait : il y a mille choſes qu'il vouloit conclure, & qu'il n'oſoit entamer. Il faut être intrépide lorſqu'on veut faire le bien, & ſur-tout lorſqu'on eſt chef de l'égliſe : car combien d'obſtacles n'a-t-on pas à vaincre !

Laiſſons mûrir cette mort, & nous connoîtrons encore plus qu'actuellement tout le mérite de Benoît XIV : chaque année ne fera qu'ajouter à ſa réputation. Sa gaîté le ſoutenoit au milieu de ſes plus vives douleurs ; il ſembloit que ſon corps n'étoit point à lui, tant il en paroiſſoit peu affecté. S'il avoit quelque chagrin, un accès de colere qui ne duroit que quelques minutes, venoit promptement le diſſiper.

Il me diſoit un jour « que l'homme » ſe faiſoit des fantômes pour en avoir » peur, & que l'imagination beaucoup » plus que le cœur, étoit le magaſin » des inquiétudes & des peines ; mais » qu'il s'en étoit rendu maître, de ma- » niere qu'elle ne lui préſentoit jamais

» que des choſes agréables. »

Je n'en ſuis pas encore là, mais je crois que j'y viendrai. J'ai beſoin de tout mon eſprit, & n'en ai point aſſez pour en abandonner une partie à la diſcrétion des événemens. Un homme n'eſt pas un arbre, pour ſe laiſſer agiter par la tempête, & pour perdre au premier coup de vent ſa conſiſtance & ſa fraîcheur.

J'apprends avec plaiſir, que votre ſanté ſe remet d'un jour à l'autre. Celle des gens d'étude s'épuiſe inſenſiblement: mais elle n'éprouve pas ces ſecouſſes qui tuent les gens du monde, ou qui dans un court eſpace les rendent décrépits.

Je ſens que la ſolitude vous eſt à charge dès que vous ne pouvez étudier: mais chez vous l'eſprit de priere vous tient lieu de tout. Eh! comment pourroit-on s'ennuyer, quand on s'entretient avec l'Être ſuprême? La converſation avec Dieu remet l'âme à ſa place, tandis qu'elle eſt dans un état violent

lorſqu'elle ſe deſtrait de ſon Créateur.

J'ai eu depuis ſix ſemaines un travail accablant. Toujours aux autres & jamais à ſoi, c'eſt ce que je trouve de plus cruel dans toutes les tâches qu'on eſt obligé de remplir. Mais je ſuis religieux, & conſéquemment obligé de me dépouiller au moins ſoixante fois dans une heure de ma propre volonté.

La cloche qui m'appelle fréquemment à mes devoirs me paroît par fois incommode, & cependant elle eſt une bonne amie qui vient me rendre un bon office. Elle m'empêche de faire des excès d'étude, qui ne manqueroient pas de m'épuiſer, & qui me rendroient par la ſuite incapable d'être avec moi-même & avec la ſociété.

On accuſe aſſez communément les religieux d'avoir un ſtyle peſant & diffus, & ils devroient plutôt avoir un ſtyle coupé. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſi leurs phraſes ne ſont pas morcelées, leurs penſées le ſont ſouvent par la ſuc-

ceſſion des exercices qui les tirent d'un moment à l'autre, & de leur cellule & de leur travail.

Voici Rome ouverte aux calculs, aux projets, & même aux prédictions. Il y aura ſous peu de jours autant de papes que de cardinaux, par la peine que chacun va prendre d'élire celui dont il eſt ou protégé, ou connu.

Ce ſont là des choſes ſi relevées pour moi, que je laiſſe agir la Providence & courir l'événement, ſans m'occuper à déſigner celui que Dieu fera ſortir de ſon ſecret, quand il lui plaira.

Le conclave eſt un ſecond firmament, ſur-tout pour des mortels qui n'y ſont pas. On prend des téleſcopes pour le conſidérer, & l'on y découvre des aſtres qui s'éclipſent après avoir paru avec le plus grand éclat, & des cometes qui diſparoiſſent ſucceſſivement. Comme je me mêle très-peu d'aſtronomie, & que la terre eſt plus que ſuffiſante pour exercer mon eſprit borné, je laiſſe ce magni-

ſique objet à qui veut le contempler.

Pour vous, monſignor, qui fûtes autrefois confeſſeur d'un conclave, vous vous rappellerez à ce ſujet ce qui s'y paſſe, & ce qu'on y voit. On met déjà ſur les rangs le cardinal Cavalchini. Il eſt eccléſiaſtique juſqu'au bout des ongles; nous vivons dans un ſiecle où l'on a beſoin plus que jamais de bons exemples.

Mais il a des alentours qui lui feront tort : car vous ſavez que dans l'élection d'un pape, on fait ſouvent plus attention à l'acceſſoire qu'au principal.

Je touche au moment où j'aurai le loiſir de m'occuper de ce qui vous concerne. Je n'y mettrai pas autant de ſcience que de zele ; mais ce qui me conſole, c'eſt qu'à vos yeux, le bon cœur de vos amis ſupplée à l'érudition. Vous ne vous pardonnez rien, & chez les autres vous ſavez tout excuſer, juſqu'à la maniere ſimple & commune avec laquelle je vous dis tout bonnement qu'on

ne peut être plus que je suis votre serviteur, &c.

Au couvent des SS. Apôtres, ce 6 mai 1758.

LETTRE XXI.

*Au R. P. ***, religieux de la congrégation des Somasques.*

La perte que l'église vient de faire, mon révérend pere, dans la personne de Benoît XIV, m'est d'autant plus sensible, que j'avois en lui un excellent protecteur. Je revins à Rome en 1740, la premiere année de son pontificat; & depuis ce moment il n'a cessé de m'honorer de ses bontés. Si vous voulez faire son oraison funebre, vous aurez la plus belle matiere à traiter: vous n'oublierez sûrement pas qu'il fit ses études chez vous, au college clémentin, & que vous ébauchâtes en lui ces sublimes & vastes connoissances qui le rendent un docteur de l'église, & qui l'associeront

un jour aux Bernard & aux Bonaventure.

Ayez ſoin, dans cette oraiſon funebre, que votre eſprit s'éleve autant que votre héros, & que la magnanimité qui le caractériſa ſoit dignement exprimée.

Tâchez d'être hiſtorien autant qu'orateur, mais de maniere cependant qu'il n'y ait dans vos récits, ni langueur, ni ſéchereſſe : l'attention du public doit être continuellement réveillée par de grands traits dignes de la majeſté de la chaire & de la ſublimité de Lambertini.

En vain vous appelleriez à votre ſecours toutes les figures de rhétorique, ſi elles ne venoient vous chercher. L'éloquence n'eſt belle qu'autant qu'elle coule de ſource, & qu'elle naît de la grandeur du ſujet : des éloges forcés ſont des amplifications, & non des éloges.

Faites ſortir des cendres de Benoît XIV une vertu qui ſaiſiſſe vos auditeurs, & qui le transforme en lui-même, pour qu'ils ne ſoient remplis que de lui.

Point de détails minutieux, point de choses extraordinaires, point de phrases boursoufflées. Fondez, autant qu'il est possible, le genre sublime avec le genre tempéré, pour former ces nuances agréables qui donnent de la grace aux discours. Attachez-vous à choisir un texte heureux, qui annonce tout le plan de votre oraison, & qui caractérise parfaitement votre héros. La division est la pierre de touche d'un panégyriste : le discours ne peut être beau, si elle n'est pas heureusement choisie.

Semez la morale avec discrétion, de sorte qu'elle paroisse venir se placer d'elle-même, & qu'on puisse dire, elle ne pouvoit être mieux que là, c'étoit là sa place.

Redoutez les lieux communs, & faites ensorte que chacun voie Lambertini, & n'apperçoive point l'orateur. Louez avec autant de finesse que de sobriété, & donnez à vos louanges un ressort qui les fasse remonter vers Dieu;

Si vous ne remuez l'ame par d'heureuses surprises & par de grandes images, votre ouvrage ne sera qu'une piece d'esprit; & vous n'aurez fait qu'une simple épitaphe, au lieu d'ériger un mausolée.

Parlez sur-tout au cœur, en le remplissant de vérités terribles, qui le détachent de la vie, & qui fassent descendre tous vos auditeurs dans le tombeau du S. Pere.

Passez légérement sur l'enfance de votre héros: tous les hommes se ressemblent jusqu'au moment où leur raison commence à rayonner. Que vos phrases ne soient ni trop longues, ni trop coupées: il n'y a point de nerf dans un discours quand il est morcelé.

Que votre exorde soit pompeux, sans être enflé; & que votre premiere période sur-tout annonce quelque chose de grand. Je compare le début d'une oraison funebre au portique d'un temple; je juge de la beauté de l'édifice, si j'y trouve de la majesté. E v

Faites voir, de la maniere la plus forte, la mort renversant les trônes, brisant les sceptres, foulant à ses pieds les thiares, flétrissant les couronnes; & placez sur ces débris le génie de Benoît, comme n'ayant rien à craindre des ruines du tems, comme défiant la mort de ternir sa gloire & d'effacer son nom.

Détaillez ses vertus, analysez ses écrits, & par-tout faites voir une ame sublime, qui auroit étonné Rome païenne, qui édifia Rome chrétienne, & qui s'attira l'admiration de l'univers.

En un mot, éclairez, tonnez, mais en ménageant des nuages qui fassent plus vivement sortir la lumiere, & qui forment des contrastes frappans.

Mon imagination s'allume, quand il s'agit d'un aussi grand pape que Benoît, ce pontife regretté des protestans même, & qui ne pouvoit être peint que par un Michel-Ange.

Si je me suis étendu sur cet article, c'est que je sais que vous pouvez facile-

ment saisir ce que je vous recommande ; une oraison funebre n'est belle, qu'autant qu'elle est pittoresque, & que la force & la vérité tiennent le pinceau. La plupart des éloges descendent dans le tombeau de ceux qu'on loue, parce que ce n'est qu'une éloquence éphémere, produite par le bel esprit, & dont l'éclat n'est qu'un faux-brillant.

Je serois au désespoir de voir Lambertini célébré par un orateur qui ne seroit qu'élégant : il faut servir chacun selon son goût ; & le sien fut toujours sûr & toujours bon.

Travaillez, mon très-cher ; je verrai volontiers ce que vous jeterez sur le papier, convaincu que ce feront des traits de feu qui consumeront tout ce qui ne sera pas digne d'un tel éloge ; j'en juge par les productions dont vous m'avez déjà fait part, & où j'ai remarqué de grandes beautés. Il est tems que notre Italie perde ses *concetti*, & qu'elle

prenne un ton mâle & sublime, analogue à la vraie éloquence.

Je tâche de former par mes avis quelques jeunes orateurs, qui prennent la peine de me consulter; & je m'efforce, autant qu'il est possible, de les dégoûter de ces disparates, qui mettent continuellement dans nos discours le burlesque à côté du sublime. Les étrangers se révoltent, avec raison, contre un alliage aussi monstrueux: les François surtout ne connoissent point cette étrange bizarrerie: leurs discours sont souvent superficiels, ayant beaucoup moins de substance que de surface; mais du moins on y trouve ordinairement un style soutenu. Rien de plus choquant que de s'élever au-delà des nues, pour tomber ensuite lourdement.

Mes civilités à notre petit pere, qui auroit fait merveille, sans sa déplorable santé.

A Rome, ce 19 mai 1758.

LETTRE XXII.

A M. l'abbé Lami.

Vous allez ſans doute, mon cher abbé, annoncer dans vos feuilles la mort du ſaint Pere. C'eſt un ſavant qui a des droits ſur tous les ouvrages périodiques, & à qui tous les écrivains doivent des éloges.

Il a conſervé ſa gaîté juſqu'à la fin; de ſorte que, quelques jours avant ſa mort, parlant d'un théatin, dont on inſtruit la cauſe pour le mettre au rang des bienheureux, il diſoit: *grand ſerviteur de Dieu, guériſſez-moi; comme vous me ferez, je vous ferai: car ſi vous obtenez le recouvrement de ma ſanté, je vous béatifierai.*

L'analyſe de ſes ouvrages auroit beſoin d'un rédacteur tel que vous: il ſera bon qu'on en donne des extraits, & qu'ils paſſent entre les mains de ceux qui n'ont pas le tems de beaucoup lire,

ou qui ne peuvent pas se procurer des *in-folio*.

Son livre sur-tout, qui traite *de la canonisation des saints* (*), a besoin d'être répandu. Outre qu'il y parle en médecin, en physicien, en jurisconsulte, en canoniste, en théologien, il y traite une matiere sur laquelle on n'est pas communément instruit.

Le public s'imagine qu'il suffit d'envoyer de l'argent à Rome pour obtenir une canonisation; tandis qu'il est notoire que le pape n'en tire absolument rien, & qu'on prend tous les moyens imaginables pour ne pas se tromper sur un objet aussi important.

Cela est si vrai, que Benoît XIV, dont nous pleurons la mort, étant pro-

(*) M. l'abbé *Baudeau*, connu par différens ouvrages utiles, nous a donné un excellent abrégé de ce savant traité. Cette *analyse de l'ouvrage du pape Benoît XIV sur les béatifications & canonisations*, &c. volume in-12, se trouve à Paris, chez *Lottin le jeune*, libraire, rue S. Jacques.

moteur de la foi, pria deux Anglois, hommes très-instruits, qui s'égayoient sur l'article des canonisations, de vouloir bien se dépouiller de tout préjugé, & de lire avec la plus grande attention les procès-verbaux qui concernoient la cause d'un serviteur de Dieu, mis sur les rangs pour être béatifié.

Ils y consentirent; & après avoir lu pendant plusieurs jours avec l'esprit le plus critique les preuves & les témoignages qui constatoient la sainteté, & tous les moyens qu'on avoit pris pour constater la vérité, ils dirent à monsignor Lambertini : Si l'on use des mêmes précautions, des mêmes examens, & de la même sévérité à l'égard de ceux qu'on canonise, il n'y a pas de doute que cela ne soit poussé *jusqu'à la démonstration, jusqu'à l'évidence même.*

Monsignor Lambertini leur repliqua : *Eh bien, messieurs, malgré ce que vous en pensez, la congrégation rejette ces preuves, comme n'étant point encore suf-*

fiſantes ; & la cauſe du bienheureux en queſtion en reſtera là.

Rien ne peut exprimer quel fut leur étonnement ; & ils partirent de Rome très-convaincus qu'on ne canoniſe pas légérement, & qu'il n'y a point de moyens, faciles ou difficiles, qu'on n'emploie pour connoître la vérité. La béatification d'un ſaint eſt une cauſe qui ſe plaide ſouvent pendant plus d'un ſiecle entier ; & celui qu'on appelle vulgairement l'*avocat du diable*, ne manque jamais de ramaſſer tous les témoignages qui ſont au déſavantage du ſerviteur de Dieu, & de faire valoir les preuves les plus fortes, les objections les plus puiſſantes, pour infirmer ſa ſainteté & pour diminuer le prix de ſes actions.

Il y a une multitude de perſonnages réputés pour ſaints, & qui ne ſeront jamais béatifiés, parce qu'ils n'ont pas aſſez de témoignages en leur faveur. Il ne faut pas ſeulement, comme vous le ſavez, de ſimples vertus, des vertus

même éclatantes ; mais il en faut d'héroïques, & persévéramment pratiquées jusqu'à la mort, *in gradu heroïco.* (*)

On exige, outre cela, le témoignage des miracles, quoi qu'en disent les incrédules, qui nomment tout prodige, l'effet d'une imagination exaltée., ou le fruit de la superstition : comme si Dieu pouvoit être enchaîné par ses propres loix, & n'avoit pas la liberté d'en suspendre l'exécution : c'est alors qu'il seroit moins puissant que le plus petit monarque. Mais quelles vérités ne nie-t-on pas, lorsqu'on est aveuglé par la corruption de l'esprit & du cœur ?

Dieu manifeste souvent la sainteté de ses serviteurs, par des guérisons ; & si ces prodiges qui s'operent après leur mort, n'ont qu'un tems & ne durent pas toujours, c'est que la Divinité ne sort de son secret que par intervalles, & seulement pour faire connoître que sa puissance est toujours la même, & qu'il sait

(*) Dans le plus haut degré.

glorifiet les ſaints quand il lui plaît.

Notre conclave eſt dans l'enfantement ; l'on ne ſaura, ſuivant l'uſage, qu'au dernier moment, quel ſera le nouveau pontife. Les conjectures, les paris, les paſquinades occupent maintenant toute la ville ; c'eſt une vieille coutume qui ne paſſera pas ſi-tôt.

Pour moi, pendant tout ce fracas, je ſuis à Rome comme n'y étant pas, deſirant ſeulement, s'il étoit poſſible, que Lambertini ſoit remplacé, & ne quittant ma cellule que pour affaire, ou pour me délaſſer. C'eſt là que je jouis de mes livres, de moi-même, & que je ſavoure les réflexions du cher abbé Lami, dont je ſuis immuablement le très-humble, &c. *A Rome, ce 9 mai 1758.*

LETTRE XXIII. (*)

*Au pere ***, théatin.*

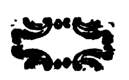
MON R. P. N'allez pas me demander

(*) Ajoutée à cette nouvelle édition.

ce que je vous écris. Je ſais tout ſimplement que je vous aime, que je charge ma plume de vous l'exprimer, qu'elle s'en acquitte tant bien que mal, & que j'ai la tête ſi épuiſée par un long & pénible travail, que je ne puis plus mettre aucune ſuite dans mes penſées. A peine me reſte-t-il aſſez de force pour me rappeller que j'exiſte. Je ne reviens à moi-même qu'en penſant à l'attachement avec lequel je ſerai toute ma vie votre ſerviteur & votre ami, &c.

Faites mes complimes al *ſignor avocato.* Je lui répondrai au premier jour, mais d'un ſtyle bien inférieur au ſien. La magiſtrature depuis Cicéron eſt en poſſeſſion d'avoir les hommes les plus énergiques & les plus éloquens.

A Rome, ce 8 mars 1758.



LETTRE XXIV.

A M. l'abbé Lami.

Nous avons enfin pour chef de l'églife le cardinal Rezzonico, évêque de Padoue, qui s'eft impofé le nom de Clément, & qui par fa piété édifiera les Romains. Ce n'eft que malgré lui, & après avoir beaucoup pleuré, qu'il a accepté. Quelle place, quand on veut en remplir les devoirs! Il faut être à Dieu, à tout le monde, à foi-même, uniquement occupé de ces grandes obligations, & n'ayant en vue que le ciel au milieu des chofes de la terre. La dignité eft d'autant plus redoutable, qu'on fuccede à Benoît XIV, & qu'il eft bien difficile de paroître grand après lui.

Clément XIII conferve le cardinal Archinto, fecretaire d'état. Il n'a pas un meilleur moyen de fe rendre cher aux couronnes, & d'illuftrer fon pontificat. Il faut, lorfqu'on regne, fe choifir

un excellent miniſtre, ou faire tout par ſoi-même. Benoît XIII fut le plus malheureux des hommes, d'avoir donné ſa confiance au cardinal Coſcia ; & Benoît XIV le plus heureux, d'avoir eu le cardinal Valenti pour miniſtre.

Il eſt eſſentiel pour un ſouverain, & ſur-tout pour un pape, d'être bien environné. On abuſe des lumieres du prince le plus clair-voyant, quand il ſe laiſſe éblouir. Alors le cuivre eſt or à ſes yeux, & il ſoutient, quoi qu'il lui en coûte, les hommes qu'il a une fois protégés.

Le diſcernement des eſprits eſt une autre qualité qui n'eſt guere moins néceſſaire à un prince. On n'oſe pas en impoſer à un monarque qu'on ſait être pénétrant, & l'on ſe joue de celui qui ſe laiſſe mener. Il y a des ſouverains qui ont fait plus de mal par inertie & par foibleſſe, que par méchanceté. On ſe laſſe de faire des injuſtices criantes, mais on ne ſe laſſe pas de ne rien ſentir & de ne rien voir.

Plus un prince ſera foible, plus il ſera deſpote, parce que l'autorité ne ſe perdant jamais, des miniſtres s'en emparent, & deviennent tyranniques.

Une autre qualité que je regarde comme eſſentielle pour bien gouverner, c'eſt de mettre chacun à ſa place. Le monde moral ſe gouverne comme un jeu d'échecs, où tout va par ordre & ſelon ſon rang. Si l'on vient à mettre un pion l'un pour l'autre, il n'y a plus que de la confuſion.

Un ſouverain n'eſt pas ſeulement l'image de Dieu par l'éminence de ſon rang, il doit l'être encore par ſon intelligence. David, tout berger qu'il étoit, avoit une lumiere ſupérieure qui le dirigeoit, & il le fit connoître ſi-tôt qu'il régna.

Un prince qui n'eſt que bon, n'eſt exactement que ce que chacun doit être; comme un prince qui n'eſt que ſévere, n'a point pour ſes ſujets l'amour qu'il leur doit.

Hélas! nous autres atomes, nous parlons très-bien des devoirs de la royauté; & si nous en étions revêtus, nous ne saurions comment nous y prendre. Il y a une grande différence entre parler & régner. Rien ne nous résiste, quand nous donnons l'essor à notre esprit, & que nous laissons courir notre plume; mais lorsqu'on se voit accablé d'affaires, environné d'écueils, entouré de faux amis, enfin chargé de dettes & des plus grandes obligations, on est effrayé, on n'ose rien entreprendre; & par une paresse naturelle à tous les hommes, on se repose du soin de gouverner sur un subalterne, & l'on ne s'occupe que du plaisir de jouir & de dominer.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'art de régner est très-difficile. Si l'on porte une couronne héréditaire, on connoît la grandeur, sans connoître les détails d'un royaume, & l'on est facilement trompé. Si au contraire on parvient à une couronne élective, on prend une

ſouveraineté dont on n'a point fait l'apprentiſſage, & l'on paroît emprunté au milieu des honneurs, comme au centre des affaires.

Celui qu'on place caduc ſur un trône, n'eſt plus bon que pour la repréſentation. Il n'oſe rien entreprendre, tout lui fait peur, & tout lui inſpire la nonchalance, ſur-tout s'il ignore quel ſera ſon ſucceſſeur. C'eſt la ſituation des papes, s'ils ſont trop vieux : alors ils ne peuvent vaquer aux affaires de l'égliſe & de l'état.

Mais le monde ne ſera jamais ſans abus : s'ils ne ſont ici, ils ſont là, parce qu'il eſt de l'apanage de l'humanité d'avoir des imperfections. Il n'y a que la cité ſainte, dit le grand Auguſtin, *où tout ſera dans l'ordre, dans la paix, dans la charité; car ce ſera le regne de Dieu.*

J'irai ſaluer le nouveau pontife, non comme un religieux qui aime à ſe produire, mais en qualité de conſulteur du ſaint-office. Il ne me connoît point, &

& je ne me mettrai point en frais pour en être connu. J'aime à rester couvert de la poussiere de mon cloître, & je ne m'en crois nullement déshonoré.

Adieu. Conservez-nous toujours le bon goût des Médicis ; & l'on conservera long-tems votre souvenir, quoique vous vous en embarrassiez fort peu. Je suis, &c.

A Rome, ce 15 juillet 1758.



LETTRE XXV. (*)

Au cardinal Passionei, qui étoit alors à Frescati.

EMINENTISSIME. Je ne puis envoyer à votre éminence que lundi prochain la solution qu'elle me demande, & encore faudra-t-il m'armer de courage pour oser l'entreprendre. Le moindre coup-d'œil que vous jeterez sur mon travail, brûlera le papier & réduira l'ouvrage à rien.

(*) Ajoutée à cette nouvelle édition.

Les regards d'un ſavant qui, comme votre éminence, approfondit tout, a tout lu & n'a rien oublié, conſument dans un inſtant de petits êtres tels que moi. Quoi qu'il en ſoit, monſeigneur, je ſuivrai vos ordres, aimant beaucoup mieux paſſer à vos yeux pour ignorant, que pour déſobéiſſant.

Votre éminence me fait trop d'honneur en m'invitant à aller voir ſon délicieux hermitage, d'autant mieux que n'y va pas qui veut, & que chacun deſire cette félicité : les affaires m'enchaînent. Je baiſe les mains de votre éminence, & ſuis, &c. *A Rome, ce 10 octobre 1758.*

LETTRE XXVI.

A un prélat.

JE m'humilie, monſignor, comme les autres ſe glorifient, de l'éminentiſſime dignité à laquelle le ſouverain pontife vient de m'élever. J'ai cru que j'allois quitter Rome, par la maniere dont on

m'annonça cet événement tout-à-fait extraordinaire, & je ne ſuis pas revenu de mon étonnement.

C'eſt l'ordre de S. François, dont j'ai l'honneur d'être membre, qu'on a voulu récompenſer dans ma perſonne, & je n'en prends rien pour moi. Je ſuis ſeulement le prête-nom ; car plus je me conſidere, & plus je vois que je n'avois ni du côté de la naiſſance, ni du côté du mérite, aucuns rapports directs ni indirects avec le cardinalat.

Si quelque choſe peut me conſoler au milieu du trouble qui m'agite, c'eſt de me voir aſſocié aux illuſtres perſonnages qui compoſent le ſacré college, & dont je ne ſuis pas ne de délier le cordon des ſoulier m'imagine qu'en participant à leur en acquerrai ; & qu'en conv nt avec eux, je les imiterai : on ſe modele imperceptiblement ſur ceux qu'on fréquente. J'ai déclaré à mes chers confreres, que je ne ſerois jamais cardinal pour eux, &

qu'ils trouveroient toujours en moi le frere *Laurent Ganganelli*, d'autant mieux que je leur dois tout ce que je suis, & que c'est l'habit de S. François qui me vaut les honneurs de la pourpre.

Vous me connoissez assez pour vous convaincre que je n'en suis pas ébloui. L'ame ne prend aucune couleur, & c'est par elle seule que nous valons quelque chose devant Dieu. Le Seigneur, en nous faisant à son image & à sa ressemblance, nous a plus donné que toutes les dignités du monde ne sauroient nous conférer. Ce n'est que sous cet aspect que je m'envisage, pour me trouver grand. La pourpre, toute éblouissante qu'elle est, n'est point faite pour mes yeux, heureusement accoutumés à ne voir que l'éternité. Ce point de vue fait étonnamment décroître les grandeurs; il n'y a ni d'éminence ni d'altesse qui tiennent contre une vie immortelle, où l'on n'apperçoit rien de grand que Dieu seul.

Je regarde les dignités comme quelques syllabes de plus pour une épitaphe; & dont on ne peut tirer vanité, puisque celui qu'on enterre est au-dessous même des inscriptions qu'on lit sur sa tombe.

Ma cendre en sera-t-elle plus sensible, quand on la qualifiera d'éminente? & en serai-je mieux dans l'éternité, quand quelque foible voix dira sur la terre, le *cardinal Ganganelli*, ou qu'une plume périssable l'écrira?

C'est toujours un nouveau fardeau qu'une nouvelle dignité, & sur-tout le cardinalat, qui impose une multitude d'obligations. Il y a autant de devoirs à remplir, que de circonstances où il faut parler sans aucun respect humain.

Je m'arrange de maniere à m'appercevoir le moins qu'il sera possible de mon étrange métamorphose. Je demeurerai comme à l'ordinaire, au couvent des saints Apôtres, au milieu de mes chers confreres, que j'ai toujours ten-

drement aimés, & dont la ſociété m'eſt infiniment précieuſe.

Si je quitte ma chere cellule, où j'étois plus content que tous les rois de la terre, c'eſt qu'il me faut plus d'eſpace pour recevoir ceux qui me feront la grace de venir me viſiter; mais je lui dirai ſouvent, *que ma langue s'attache à mon palais, ſi jamais je t'oublie!* J'irai ſouvent la revoir, & m'y rappeller tant & tant de jours qui ont diſparu comme un ſonge.

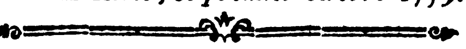
Ainſi je ne changerai rien à mon genre de vie; & le cher frere François me tiendra lieu de toute une maiſon: il eſt fort, il eſt vigilant, il eſt zélé; il ſuppléera à tout. Mon individu n'a ni plus d'étendue, ni plus d'accroiſſement depuis mon cardinalat; & je ne vois pas qu'il faille plus de mains pour me ſervir.

Je marchois ſi bien à pied; mais ce qui me conſole, c'eſt que j'y marcherai encore. Je me laiſſerai ſeulement traîner, quand le cérémonial l'exigera; &

je redeviendrai le frere Ganganelli le plus souvent que je pourrai. On n'aime point à se quitter, sur-tout quand il y a cinquante-quatre ans qu'on vit avec soi-même, & qu'on y vit sans façon & en pleine liberté.

Je me flatte que vous viendrez voir, non le cardinal, mais le frere Ganganelli. Le premier n'y sera jamais pour vous; & le second s'y trouvera toujours, pour vous répéter que, quelque place que j'occupe, je serai, sans jamais cesser, votre serviteur & votre ami.

A Rome, ce premier octobre 1759.



LETTRE XXVII.

A un religieux conventuel.

Je n'ai point encore reçu, mon ancien confrere & ami, le paquet que vous m'envoyez; mais je sais être patient, quoique naturellement très-vif. Notre vie n'est qu'une succession de contradictions & de contre-tems, qu'il faut

ſavoir ſupporter, ſi l'on ne veut troubler ni ſon repos, ni ſa ſanté.

Le P. Georgi, toujours l'honneur des auguſtins, toujours chéri de ceux qui le connoiſſent, n'a point vu la perſonne dont vous me parlez : elle a paſſé ici trop précipitamment pour ſe procurer cette ſatisfaction. Elle vit M. Tiſſot, procureur général de la congrégation des prêtres de la miſſion, que j'eſtime infiniment, parce qu'il mérite beaucoup par lui-même, parce qu'il eſt membre d'un corps qui évangéliſe les pauvres avec le plus grand ſuccès, & enfin parce qu'il eſt françois.

Je vous dirai que depuis ma promotion, j'éprouve en moi-même un combat ſingulier. Le cardinal Ganganelli reproche au frere Ganganelli ſa trop grande ſimplicité ; & malgré toute la décence qu'on doit à la pourpre, le frere l'emporte ſur le cardinal. J'aime à vivre retiré, & beaucoup plus avec mes confreres qu'avec les grands. C'eſt une af-

faire de goût; car je suis bien éloigné d'attribuer à la vertu cette maniere de penser.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne pourrai jamais prendre ce ton froid ou fier, comme vous voudrez l'appeller, avec lequel un homme en place reçoit ordinairement ceux qui sont d'une basse extraction, qui ont affaire à lui. Il suffit qu'on m'aborde, qu'on me parle, pour que je devienne l'égal de celui qui me visite. Est-il possible qu'un homme ait de la morgue envers un autre homme, & qu'un chrétien étudie ses expressions, ses gestes, ses démarches, ses lettres, dans la crainte de paroître trop modeste à l'égard de ses freres! Est-il possible qu'on refuse une réponse à une personne qui n'a pas des titres à produire! Si le dernier des malheureux me fait la grace de m'écrire, je lui réponds sur-le-champ; & je me croirois très-coupable devant les hommes & devant Dieu, si j'omettois ce devoir. Il

n'y a point d'ame méprisable aux yeux de la religion & de l'humanité. Rien de plus petit à mon avis qu'un grand dominé par l'orgueil.

Je m'étends sur cet article, pour vous faire connoître que l'homme pour qui vous vous intéressez, peut venir au moment qu'il voudra, & que je serai tout à lui. Il ne sera pas moins bien reçu de M. le cardinal Corsini, dont l'honnêteté répond à la noblesse de son extraction. Si c'est un défaut d'être trop affable, c'est celui des cardinaux. Il est rare qu'on trouve parmi eux de la fierté. Heureusement il n'y a point d'étranger qui ne nous rende cette justice.

Vous m'obligerez sensiblement de dire au signor Antonio, lorsque vous le verrez, que le cardinal dataire n'oubliera point son affaire.

Ménagez votre petite santé, en veillant moins, en vous promenant plus souvent, en prenant moins de café. C'est la boisson des gens de lettres,

mais elle brûle le ſang ; & alors les maux de tête, de gorge, de poitrine, ſe font ſentir avec violence. Je ne ſuis cependant point l'ennemi du café, à la maniere de M. Thierry, médecin du Prétendant, qui a demeuré ici, & qui opinoit que cette liqueur eſt vraiment un poiſon.

Votre petit-neveu vint me voir jeudi. Il a l'eſprit auſſi vif que les yeux. Il me déchira un livre tout en s'amuſant : il faut eſpérer que par la ſuite il les reſpectera davantage. Il me dit avec la plus grande ingénuité, qu'il vouloit être cardinal. J'aime ſinguliérement à voir chez les enfans l'ame ſe développer : c'eſt le bouton d'un fruit qui commence à s'entr'ouvrir, & qui donne d'heureuſes eſpérances. Il vouloit dire ſon bréviaire avec moi. Hélas ! ſon innocence eût été plus agréable à Dieu que toutes mes prieres. Je le fis conduire par mon camérier, & je ne pus abſolument le renvoyer, qu'en lui donnant un

chapelet. Il me dit qu'il reviendroit dès le lendemain pour en avoir encore un autre. C'eſt joli chez un enfant qui n'a que cinq ans. Dieu veuille qu'il reſſemble quelque jour à ſon pere! Adieu. Je vous embraſſe de toute la plénitude de mon cœur.

A Rome, ce 8 de l'an 1760.

LETTRE XXVIII.

A un miniſtre proteſtant.

Je vous ſuis très-obligé, mon cher monſieur, de l'intérêt que vous prenez à ma ſanté. Elle eſt très-bonne, graces au ciel; & elle me paroîtroit encore bien meilleure, ſi je pouvois l'employer à quelque choſe qui vous fût agréable. Le plaiſir d'obliger doit être de toutes les communions.

Je voudrois de toute mon ame pouvoir vous convaincre que je porte tous les hommes dans mon cœur; qu'ils me ſont tous infiniment précieux, & que je

respecte le mérite par-tout où il est. Si votre neveu vient à Rome, comme vous me le faites espérer, il trouvera en moi la personne la plus zélée & la plus empressée à lui témoigner toute l'affection que j'ai pour vous.

L'église romaine, mon très-cher monsieur, connoît si parfaitement le mérite de la plupart des ministres des communions protestantes, qu'elle se féliciteroit à jamais de les voir dans son sein. Il ne s'agiroit plus de rappeller les querelles passées; de reproduire ces tems orageux, où chacun, emporté par la vivacité, sortit des regles de la modération chrétienne: mais il seroit question de se réunir dans une même croyance, fondée sur l'écriture & sur la tradition, telle qu'on la trouve dans les apôtres, les conciles & les peres. Personne ne gémit plus que moi du mal qu'on vous fit dans le siecle dernier: l'esprit de persécution m'est tout-à-fait odieux.

Combien les peuples ne gagneroient-

ils pas à une heureuſe réunion! C'eſt alors que, s'il le falloit, je dirois à mon ſang de couler juſqu'à la derniere goutte, fâché de n'avoir pas mille vies à donner, pour mourir témoin d'un ſi merveilleux événement. Ce moment arrivera, mon cher monſieur, parce qu'il viendra néceſſairement un tems où il n'y aura plus qu'une ſeule & même foi. Les juifs eux-mêmes entreront dans le ſein de la vraie égliſe; & c'eſt dans cette ferme eſpérance, fondée ſur les ſaintes écritures, qu'on les tolere dans le cœur de Rome, avec le plein exercice de leur religion.

Mon ame, Dieu le ſait, eſt toute entiere à vous; & il n'y a rien dans le monde que je n'entrepriſſe pour vous prouver, ainſi qu'à tous les vôtres, combien vous m'êtes chers. Nous avons le même Dieu pour père, nous croyons au même Médiateur, nous reconnoiſſons pour inconteſtables les dogmes de la trinité, de l'incarnation, de la rédemption; & nous voulons ſincérement les

uns & les autres aller au ciel. En fait de doctrine, il n'y a pas deux voies pour y parvenir. Il faut sur la terre un centre d'unité, ainsi qu'un chef qui représente Jésus-Christ. L'église seroit réellement informe, indigne de nos hommages & de notre fidélité, si elle n'étoit qu'un corps acéphale.

L'ouvrage du Messie n'est pas comme celui des hommes. Ce qu'il a établi doit toujours durer. Il n'a pu cesser un instant d'assister son église ; & vous êtes trop éclairé, monsieur, pour regarder les Albigeois comme des colonnes de la vérité, à laquelle vous devez tenir. Faites-moi le plaisir de dire à tous vos freres, à toutes vos ouailles, à tous vos amis, que le cardinal Ganganelli n'a rien tant à cœur que leur félicité dans ce monde & dans l'autre, & qu'il voudroit tous les connoître, pour les en assurer. On ne peut rien ajouter, &c.

A Rome, ce 30 de l'an 1759.

LETTRE XXIX.

*Au comte ***.*

Je vous apprends, mon cher ami, dans la solitude où vous êtes pour quelques semaines, que ce frere Ganganelli, qui vous aima toujours tendrement, est devenu cardinal, & qu'il ne sait lui-même ni comment, ni pourquoi.

Il y a des événemens dans le cours de la vie, dont on ne peut rendre compte; ils sont amenés par des circonstances, & ordonnés par la Providence qui est le principe de tout.

Quoi qu'il en soit, pourpré ou non pourpré, je n'en serai pas moins tout entier à vous, & je serai toujours charmé de vous voir & de vous obliger.

Quelquefois je me tâte le pouls, pour savoir si c'est bien moi; vraiment étonné de ce que le sort, qui m'éleve à une des plus grandes dignités, n'est pas tombé de préférence sur quelqu'un de mes

confreres : il y en a nombre à qui cela eût parfaitement convenu.

Tout le monde dit, en parlant du nouveau cardinal Ganganelli : Il n'eſt pas croyable que ſans intrigue, ſans cabale, il ſoit parvenu juſques là. Et cependant cela eſt bien vrai.

O mes livres ! ô ma cellule ! je ſais ce que je quitte, & j'ignore ce que je vais trouver. Hélas ! bien des importuns viendront me faire perdre mon tems, bien des ames intéreſſées me rendront des hommages ſimulés !

Pour vous, mon cher ami, perſévérez dans la vertu. On eſt au-deſſus de toutes les dignités, quand on eſt ſincérement vertueux : la perſévérance n'eſt promiſe qu'à la défiance de ſoi-même, & qu'à la fuite des occaſions : quiconque a de la préſomption, doit s'attendre à des rechûtes.

Quand je penſe que les papiers publics daigneront s'occuper de moi, faire paſſer mon nom au-delà des Alpes, pour

apprendre aux diverſes nations quand j'aurai la migraine & quand je me ferai ſaigner, j'en ris de pitié. Les dignités ſont des pieges qu'on a brillantés pour qu'on s'y laiſſât prendre. Peu de perſonnes connoiſſent bien les déſagrémens de la grandeur : on n'eſt plus à ſoi ; & de quelque maniere qu'on agiſſe, on a des ennemis.

Je penſe comme S. Grégoire de Nazianze : il s'imaginoit, lorſque le peuple ſe rangeoit pour le voir paſſer, qu'on le prenoit pour un animal extraordinaire. Je ne m'accoutume point, je l'avoue, à cet uſage ; & ſi c'eſt là ce qu'on appelle grandeur, je lui dirois volontiers adieu. Je regarde tous les hommes comme mes freres ; & je ſuis enchanté quand les plus malheureux me parlent & m'approchent.

On dira que j'ai les façons roturieres : & je ne crains point ce reproche ; car je n'appréhende que l'orgueil. Il eſt ſi ſubtil, qu'il fera ſon poſſible à deſſein de me pénétrer & de me ſaiſir ; mais je verrai le néant qui eſt en moi, & qui

m'environne : c'est le meilleur moyen de repousser l'amour-propre.

N'allez pas vous aviser de me faire un compliment quand vous viendrez me voir ; c'est une marchandise que je n'aime pas, & sur-tout de la part d'un ami. Mais voilà des visites, c'est-à-dire tout ce qui me contrarie, & ce qui me rend depuis quelques jours insupportable à moi-même. La grandeur a exactement ses nuages, ses éclairs & ses tourbillons, comme les tempêtes : j'attends le calme & le moment de la sérénité. Je suis sans réserve, & au-delà de toute expression, ainsi que par le passé ; votre bon & vrai serviteur, &c.

A Rome, ce 3 octobre 1759.

LETTRE XXX.

Au cardinal Cavalchini.

EMINENTISSIME. Vos recommandations sont des ordres ; & je ne dormirai point tranquillement que je n'aie satis-

fait à ce que vous desirez. Votre éminence ne sauroit trop me fournir d'occasions de lui témoigner toute l'étendue de mon estime & de mon attachement : en devenant votre confrere, je deviens encore plus que jamais votre serviteur.

Il seroit à propos que nous eussions une conférence particuliere sur ce qui concerne les affaires de l'église ; car vous êtes infiniment zélé pour le bien de la religion ; & c'est le seul objet dont je dois m'occuper. Nous ne sommes pas cardinaux pour en imposer par le faste, mais pour être les colonnes du saint-siege. Notre rang, notre habit, nos fonctions, tout nous rappelle que, jusqu'à l'effusion de notre sang, nous devons tout employer selon les desseins de Dieu & les besoins de l'église, pour venir au secours de la religion.

Quand je vois le cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération, ce magnifique exemple m'en-

flamme, & je me ſens diſpoſé à tout entreprendre.

Le ſacré collége eut toujours des hommes éminens par leur ſcience & par leur zele, & nous devons nous efforcer de les renouveller. Ce n'eſt point une politique humaine qui doit régler nos démarches, mais l'eſprit de Dieu, cet eſprit ſans lequel on ne fait que des actions ſtériles, & avec lequel on fait tout bien.

Je connois votre piété, je connois vos lumieres, & je ſuis convaincu qu'en tems & lieu vous ſaurez parler ſans rien craindre.

On veut faire prendre au ſaint Pere des engagemens dont il pourroit ſe repentir; car ce ne ſont plus les mêmes hommes qui l'approchent, depuis la mort [illegible] Archinto; & cela peut avoir les ſuites les plus fâcheuſes. On ne tient plus au ſaint-ſiege comme autrefois, & la prudence exige qu'on ait égard aux tems & aux circonſtances.

Jéſus-Chriſt, en recommandant à ſes apôtres d'être ſimples comme des colombes, ajoute, & *prudens comme des ſerpens*. Une démarche inconſidérée de la part de Rome en des tems auſſi critiques, pourroit devenir l'occaſion de bien des troubles. Benoît XIV lui-même, quoiqu'habile à concilier les eſprits; eût été embarraſſé; mais il ſe ſeroit bien donné de garde de bleſſer le droit des couronnes.

Ce que nous avons à traiter eſt délicat. Il ne faut heurter ni le ſaint Pere ni ſon conſeil, & prendre néanmoins des meſures pour qu'il n'écoute pas tout ce qu'on lui dit. Comme il n'a que des intentions pures, il ne ſoupçonne pas qu'on peut lui en impoſer. Il devroit au moins balancer les avantages & les inconvéniens ſur ce qu'on veut lui faire entreprendre. On réuſſit toujours mal, quand on n'a pas ſoin de calculer.

On affecte de ne faire des ouvertures de cœur qu'à certains cardinaux, & de

laisser les autres sans leur rien communiquer. Le Portugal ne se désistera jamais de sa maniere de penser, & je vois les autres royaumes qui lui serviront d'appui, & qui le confirmeront dans son opinion.

Les monarques ne vivent plus isolés les uns des autres, comme par le passé; ils sont tous amis, & ils agissent réellement entre eux avec une telle fraternité, que si l'on est assez malheureux d'en offenser un seul, on les offense tous; & au lieu de n'avoir qu'un ennemi, on a toute l'Europe contre soi.

Le saint Pere, par un zele indiscret, luttera-t-il contre toutes les puissances, tonnera-t-il contre le fils ainé de l'église, & contre sa majesté très-fidelle? Il doit penser que ce ne sont pas des empereurs païens auxquels il veut résister, mais à des princes catholiques comme lui.

L'Angleterre doit corriger pour jamais tous les papes d'un zele indiscret. Que diroit Clément VII, s'il revenoit sur la

terre ? S'applaudiroit-il de ſon ouvrage, en voyant ce royaume, jadis la pépiniere des ſaints, aujourd'hui l'aſſemblage de toutes les ſectes & de toutes les erreurs ? Il eſt des choſes qu'il faut ſavoir ſacrifier, pour conſerver la totalité.

Le ſaint-ſiege ne ſera jamais plus brillant, jamais plus inattaquable & jamais plus en paix, que lorſqu'il aura les ſouverains catholiques pour défenſeurs & pour appui. C'eſt une harmonie abſolument néceſſaire pour la gloire & pour le bien de la religion. Les fideles ſeroient expoſés à tout vent de doctrine, ſi malheureuſement les princes n'avoient pas pour Rome la déférence qu'ils doivent avoir ; & le ſouverain pontife lui-même verroit ſon troupeau dépérir inſenſiblement, & choiſir de mauvais pâturages, au lieu de ceux qu'il lui offre.

Le bon paſteur ne doit pas ſeulement rappeller les brebis égarées, mais travailler, autant qu'il eſt en lui, pour qu'elles ne s'égarent pas. L'incrédulité, dont

dont le souffle fatal se communique de toutes parts, ne demande pas mieux que de voir Rome en opposition avec les rois. Mais la religion ne s'accommode pas de ces divisions : il ne faut pas donner lieu aux ennemis de l'église de répéter ce qu'ils n'ont que trop souvent dit, que Rome étoit intraitable, & qu'elle avoit un esprit de domination, dangereux pour les différens états.

La vérité est, que chaque souverain est maître chez soi, & que nulle puissance étrangere n'a droit de lui commander. On a pensé diversement dans des tems de troubles & d'horreur, qu'il seroit dangereux de rappeller. La charité, la paix, la modération, voilà les armes des chrétiens ; & sur-tout celles de Rome, qui doit donner à toutes les cours des exemples de patience & d'humilité.

Il faut se rappeller que, lorsque Pierre coupa l'oreille de Malchus, qui étoit cependant un des ennemis de Jésus-Christ, il fut repris par ce divin Sauveur, &

qu'il lui ordonna de remettre l'épée dans le fourreau.

Ce feroit bien pire, fi l'on ofoit employer un pareil glaive contre ceux même qui défendirent toujours le faint-fiege, & qui fe font gloire d'en être les appuis.

Il n'y a rien de plus dangereux que le zele indifcret qui rompt le rofeau déjà brifé, qui éteint la meche qui fume encore, & qui veut faire defcendre le feu du ciel.

Je fais qu'un pape eft obligé de conferver les immunités du faint-fiege; mais il ne faut pas fe brouiller avec tous les rois catholiques, pour quelques droits feigneuriaux : c'eft attifer le feu de l'incrédulité, que de lui donner des prétextes de crier plus que jamais contre l'églife romaine.

On voit mal, quand on ne voit qu'une partie des chofes; il faut en confidérer l'enfemble, & pefer fur l'avenir les démarches préfentes. *Une étincelle*, dit

faint Jacques, *embrafe toute une forêt.*

Les petits efprits s'imaginent qu'on en veut à certains religieux, parce qu'on ne veut pas les foutenir en dépit des rois. Mais outre qu'on leur attireroit encore plus d'orages, en réfiftant aux puiffances, on ne fe brouillera pas, par préférence pour eux, avec tous les princes catholiques.

Il ne me feroit pas poffible de dormir, fi j'en voulois à quelqu'un. J'aime fincérement tous les ordres religieux; je voudrois de toute mon ame qu'on pût tous les conferver: mais je réfléchis fur ce qui eft le plus convenable, quand il faut prendre un parti. Je ne prétends même pas que le faint Pere doive en détruire aucun, mais qu'il écrive du moins aux couronnes qu'il examinera les griefs contre cet ordre religieux, & que réellement il les examine.

Je fuppofe Rome en bute à toutes les couronnes: comment fe foutiendra-t-elle au milieu des orages? Nous ne fommes

pas encore dans le ciel ; & si Dieu conserve son église jusqu'à la fin des siecles, c'est qu'il inspire à ceux qui la régissent, une prudence relative aux tems & aux lieux, ainsi que l'amour de la paix.

Il ne faut pas croire que Dieu fera un miracle pour soutenir un zele indiscret. Il laisse agir les causes secondes ; & quand elles prennent un mauvais parti, les choses n'en vont pas mieux.

Il n'y a que des illuminés qui ne veulent pas se plier aux circonstances, quand il n'est question ni de la morale ni de la foi. Dans les affaires importantes, il faut toujours envisager quelle en sera la fin, pour éviter les plus grands maux.

Comme je connois votre zele, monseigneur, ainsi que vos lumieres, je présume que vous trouverez quelque moyen capable de sauver, non le saint-siege qui ne peut périr, mais la cour de Rome qui se voit exposée aux plus grands périls.

Voilà mes réflexions. Je me persuade que vous les trouverez justes. J'ose vous assurer que je les ai pesées devant Dieu qui sonde les reins & les cœurs, & qui sait qu'il n'y a dans mon ame ni antipathie ni animosité contre personne.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens dus à vos grandes lumieres & à vos rares vertus, votre très-humble, &c.

Au couvent des SS. Apôtres, le 16 du courant.

LETTRE XXXI. (*)

Au comte Algarotti.

Je vous remercie bien sincérement, monsieur, du gracieux présent que vous m'avez fait en m'envoyant *l'éloge historique de Benoît XIV.* Il est éloquent & vrai comme Lambertini, digne de vous & de lui, & très-propre, quoique trop abrégé, à inspirer la plus haute

(*) Ajoutée à cette nouvelle édition.

estime pour la mémoire d'un aussi grand pontife. Je me félicite de vous avoir engagé à nous donner cet ouvrage.

On m'a procuré vos *Caracteres de l'amitié*, traduits par l'abbé Merlini. Plus je vous lis, plus je trouve dans vos pensées un génie italien, qui indique votre origine. Je vous exhorte à ne point interrompre vos travaux littéraires. Par-là vous donnez un nouveau lustre à votre nom, quoique déjà si recommandable & si connu, & vous vous attirez l'estime de tous ceux qui honorent la vertu.

Si vous revenez en Italie, je serai bien charmé de vous y revoir. Au cas que vous n'eussiez pas la commodité de me faire parvenir l'ouvrage dont vous me parlez, je prierai le cardinal Caraccioli, puisqu'il l'a déjà, de vouloir bien me le prêter.

Si l'abbé Grégory vous écrit, il vous dira que je le vois quelquefois, & que nous parlons de vos ouvrages avec plaisir.

On ne peut rien ajouter aux sentimens avec lesquels je desire vous prouver combien je suis sincérement, monsieur, votre affectionné serviteur, &c.

Rome, ce 12 juillet 1764.

LETTRE XXXII.

*A M. le cardinal S***.*

Eminence. Je n'eus pas le tems de vous parler hier à mon aise, sur les grandes affaires qui agitent maintenant l'Europe, & dont Rome recevra le contrecoup, si elle ne se comporte avec la modération qu'exigent les souverains. Les papes sont des pilotes voguans presque toujours sur des mers orageuses, & conséquemment obligés d'aller tantôt à pleines voiles, & tantôt de se replier à propos.

Voici le moment où il faut faire usage de cette prudence du serpent, que Jésus-Christ recommande à ses apôtres. Il est sans doute fâcheux de ce que des

religieux destinés aux colleges, aux séminaires, aux missions, & qui ont beaucoup écrit en tout genre sur les vérités de la religion, soient abandonnés dans un tems où l'incrédulité se déchaîne avec fureur contre les ordres religieux; mais il s'agit d'examiner sous les yeux de Dieu, s'il vaut mieux heurter les souverains, que de ne pas soutenir une compagnie religieuse.

Pour moi, je pense, à la vue de l'orage qui gronde de toutes parts, & qu'on apperçoit déjà sur nos têtes, qu'il est à propos de s'exécuter soi-même, & de sacrifier ce qui est le plus agréable, plutôt que d'encourir l'indignation des souverains, qu'on ne peut trop redouter.

Que notre saint Pere & son secretaire d'état aiment sincérement les jésuites, je souscris de tout mon cœur à l'attachement qu'ils ont pour eux, n'ayant jamais eu ni la moindre animosité ni la moindre antipathie contre aucun ordre religieux; mais je dirai toujours, mal-

gré la vénération que j'ai pour S. Ignace, & l'estime qu'on a pour les siens, qu'il est très-dangereux, & même très-téméraire, de soutenir les jésuites dans les circonstances présentes.

Il convient sans doute que Rome sollicite en leur faveur, & qu'en qualité de mere & de protectrice de tous les ordres qui sont dans l'église, elle emploie tous les moyens de conserver la société; pourvu toutefois qu'elle subisse une réforme, selon le décret de Benoît XIV, & selon les desirs de tous ceux qui veulent sincérement le bien de la religion: mais mon avis est, lorsqu'elle aura tout épuisé, qu'elle remette cette affaire entre les mains de Dieu, & celles des souverains.

Rome aura toujours besoin de la protection & du secours des puissances catholiques. Ce sont des forteresses qui la mettent à l'abri des incursions & des hostilités; de sorte qu'elle n'a jamais plus de gloire & d'autorité, que lorf-

qu'elle paroît céder aux souverains. C'est alors qu'ils la soutiennent avec éclat, & qu'ils se font un devoir de publier de toutes parts, & de prouver par des actes de déférence & de soumission, qu'ils sont réellement les fils dociles du pere commun des fideles, & qu'ils le respectent comme le premier homme du monde aux yeux de la foi.

Plus je me rappelle ces tems malheureux, où les papes errans, sans secours, sans asyle, avoient pour ennemis les rois & les empereurs; & plus je sens la nécessité de vivre en paix avec tous les monarques. L'église ne connoît que deux ordres indispensablement nécessaires, & fondés par Jésus-Christ même, pour perpétuer sa doctrine & pour engendrer des chrétiens : les évêques & les prêtres.

Les premiers âges du monde chrétien, que nous nommons les beaux siecles de l'église, n'eurent ni moines, ni religieux; ce qui nous fait évidemment

sentir que, si la religion n'a besoin que de ses ministres ordinaires pour se conserver, les réguliers, ses troupes auxiliaires, quoiqu'extrêmement utiles, ne sont cependant pas d'une nécessité absolue.

Si les jésuites ont l'esprit de leur état, comme je le présume, ils diront les premiers : Nous nous sacrifierons, plutôt que d'exciter des troubles & des tempêtes.

Comme ce n'est point sur des richesses périssables, sur des honneurs temporels, qu'un corps religieux doit s'appuyer, mais sur un amour solide envers Jésus-Christ & son épouse ; il doit se retirer avec la même joie qu'il a été appellé, si son vicaire, le ministre & l'interprete de ses volontés sur terre, ne veut plus de ses services. Les corps religieux ne sont respectables, & ne doivent être conservés, qu'autant qu'ils ont l'esprit de l'église ; & comme cet esprit est toujours le même, indépendamment de toutes les

institutions régulieres, chaque ordre doit se consoler, si l'on vient à le supprimer; mais souvent l'amour-propre nous persuade que nous sommes nécessaires, dans le tems même que les puissances en jugent autrement.

Si l'on avoit moins d'enthousiasme & plus de principes, chacun conviendroit de ces vérités; & loin de soutenir témérairement un corps dont les souverains se plaignent, on engageroit ce même corps à se retirer de lui-même, sans murmure & sans bruit. Malheureusement on se fait illusion, & on s'imagine qu'on ne peut toucher à un institut, sans attaquer l'essence même de la religion.

Si en abandonnant un ordre religieux, il falloit altérer un dogme, corrompre un point de morale; ah, sans doute, c'est alors qu'il faudroit plutôt périr! Mais après les jésuites comme avant, l'église enseignera les mêmes vérités, l'église subsistera; & Jésus-Christ feroit plutôt naître des pierres même des enfans

d'Abraham, pour ſoutenir ſon ouvrage ; que de laiſſer ſon corps myſtique ſans ſecours & ſans appui.

Le chef de l'égliſe eſt comme le maître d'un magnifique jardin, qui retranche à ſa volonté les arbres qui s'étendent trop au loin, & qui pourroient offuſquer la vue.

Parlez au ſaint Pere, vous, monſeigneur, qui avez de la ſcience & du zele. Cela conviendra beaucoup mieux de votre part que de la mienne : me regardant avec raiſon, à tous égards, comme le dernier du ſacré college. Faites voir à ſa ſainteté l'abyme qu'on ſe creuſe, en réſiſtant opiniâtrément aux ſouverains. La droiture de ſon cœur fera qu'il vous écoutera ; car on peut dire qu'il n'a pris le parti de réſiſter aux puiſſances, que parce qu'il le croit le meilleur. J'attends de votre amour pour l'égliſe cette généreuſe démarche, & ſuis de votre éminence, &c.

Au couvent des SS. Apôtres, ce 9 octobre 1764.

LETTRE XXXIII.

A un frere convers.

EH ! pourquoi, mon cher frere, hésitiez-vous de vous adresser à moi ? Suis-je donc un autre homme, parce que j'ai l'honneur d'être cardinal ? Toujours mon cœur & mes bras seront ouverts pour recevoir mes chers confreres. Je leur dois trop pour jamais les oublier, puisque je leur dois tout.

L'aveu que vous me faites de votre faute, me persuade que réellement vous vous en repentez. Pour peu qu'on décline le cloître, on donne insensiblement dans des excès. Vous n'avez pas péché par ignorance, & vous en êtes plus coupable ; & ce qu'il y a de pire encore, c'est que votre faute a éclaté.

Humiliez-vous devant les hommes, & gémissez devant Dieu, pour obtenir votre pardon. Je vais écrire à votre gardien, pour qu'il vous reçoive avec bonté.

Vous vous êtes imaginé, mon cher frere, qu'en quittant votre retraite, vous trouveriez dans le monde des satisfactions infinies. Hélas ! le monde n'est qu'un trompeur. Il promet ce qu'il ne donne jamais : il paroît un faisceau de fleurs, lorsqu'on ne le voit que dans le lointain ; & si-tôt qu'on l'apperçoit de près, ce n'est plus qu'un buisson d'épines.

Je prie le Seigneur qu'il vous touche vivement ; car tous les bons mouvemens viennent de lui. Il faudra reprendre vos exercices avec la plus vive ferveur, & forcer ceux qui pourroient vous reprocher vos écarts, à vous admirer. Soyez persuadé que vous me serez toujours cher, & que je pleure sincérement avec vous sur la faute que vous venez de commettre. Votre affectionné, *le cardinal Ganganelli.*

Au couvent des SS. Apôtres,
ce 18 *novembre* 1764.

LETTRE XXXIV.

*Au R. P. gardien de ***.*

Si vous avez quelque attachement pour moi, M. R. P. je vous prie de recevoir avec effusion de cœur le frere ***, qui s'est scandaleusement écarté de son devoir; mais il revient, mais il pleure, mais il promet; & ce qui est encore plus touchant que tout cela, Jésus-Christ notre modele nous apprend comment on doit pardonner. Je vous prie de l'envisager sur la croix pour le salut même de ceux qui le crucifient; & je ne doute plus d'obtenir ce que je demande.

La nature humaine est si dépravée, que je suis bien moins étonné qu'alarmé des excès auxquels l'homme se porte. Il ne faut qu'un mouvement d'orgueil, qu'un retour complaisant sur nous-mêmes, pour nous faire perdre la grace; & dès-lors nous voilà capables de tous les crimes.

Plus le Seigneur nous a préſervés des excès qui font gémir, & plus nous devons être compatiſſans à l'égard de ceux qui s'y livrent ; car c'eſt un pur effet de ſa miſéricorde, dont nous ne pouvons rien nous attribuer.

Vos religieux béniront leur gardien, en voyant la tendreſſe avec laquelle vous recevrez la brebis égarée.

Je ne vous écris point pour que vous le diſpenſiez de la pénitence preſcrite par les conſtitutions, mais pour que vous l'allégiez autant qu'il eſt poſſible, en vous abſtenant de faire des reproches amers, plus capables d'irriter que de toucher.

Que vos réprimandes ſoient amicales ; que votre correction ſoit paternelle ; que votre abord, au lieu d'être auſtere, n'ait rien que de gracieux, afin de ne point effrayer le coupable.

Souvenez-vous que c'eſt toujours la charité qui doit agir, & que c'eſt elle qui doit punir, comme c'eſt elle qui doit pardonner.

Je vous embrasse sincérement comme mon ancien confrere ; & j'espere apprendre par celui même que je vous recommande, qu'il a trouvé en vous un pere, plutôt qu'un maître. Personne ne vous aime & ne vous honore plus que *le cardinal Ganganelli.*

Au couvent des SS. Apôtres,
ce 18 novembre 1764.

LETTRE XXXV.

Au R. P. Colloz, prieur de Graffenthal, & supérieur général de l'ordre des guillelmites.

MON R. P. Votre lettre m'a fait voir combien vous avez été sensible, & à ma promotion au cardinalat, & au choix que le saint Pere a fait de ma personne, parmi tous les membres du sacré college, pour me confier la protection de votre ordre. Je ne doutois point que tels fussent en effet vos sentimens ; néan-

moins ç'a été une vraie ſatisfaction pour moi, d'y voir l'empreinte de l'allégreſſe qui eſt dans vos cœurs, & d'y trouver des marques certaines de la confiance dont vous m'honorez. Aſſurément votre ordre a perdu, dans le cardinal Guadagni, un grand & un puiſſant appui. Puiſſent les eſpérances que vous avez conçues de moi, faire renaître le calme & la paix dans vos ames! Au moins ferai-je tous mes efforts, mon révérend pere, pour que vous trouviez en moi, ainſi que tous les vôtres, un ami tendre, un protecteur vigilant, un défenſeur zélé de vos privileges. J'entends ſouvent avec plaiſir, le procureur général des capucins, me faire l'éloge de votre révérence & de votre ordre.

Il ne me reſte, M. R. P. qu'une choſe à deſirer; c'eſt que vous m'excuſiez, ſi cette réponſe vous eſt parvenue trop tard; ayant été accablé d'une multitude d'affaires, qui ne m'ont preſque pas laiſſé le tems de reſpirer, dans un chan-

gement d'état si nouveau, & si peu attendu de ma part. Je demande aussi que vous vouliez bien me mettre à l'épreuve, & voir si je puis vous être bon à quelque chose. Je me suis entretenu de vous avec notre saint Pere. Je lui parlerai de vos affaires toutes les fois que vous m'en donnerez commission. Je me recommande fort aux prieres de votre ordre. J'espere remplir les intentions de votre révérence, de maniere à vous convaincre que vous avez tous en moi un protecteur vraiment affectionné.

Je suis de tout mon cœur, mon révérend pere, &c.

Au couvent des SS. Apôtres, ce 20 mai 1760.

LETTRE XXXVI.

*A M. l'abbé F***.*

Vous ne lisez point assez les peres de l'église, mon cher abbé; & il est facile de le remarquer dans vos discours com-

me dans vos écrits. Savez-vous qu'ils font l'ame de l'éloquence chrétienne, & que, semblables à ces arbres féconds qui ornent les jardins en même tems qu'ils les enrichissent, ils donnent abondamment des fleurs & des fruits?

L'église se glorifie de produire leurs ouvrages, comme autant de monumens des victoires qu'elle a remportées sur ses ennemis; & tout chrétien éclairé doit faire ses délices de leur lecture. Plus on les approfondit, & plus on les trouve lumineux: chaque pere de l'église a un esprit qui le caractérise. Le génie de Tertullien ressemble au fer, qui brise ce qu'il y a de plus dur, & qui ne plie point; celui de S. Athanase, au diamant, qu'on ne peut ni obscurcir, ni amollir; celui de S. Cyprien, à l'acier, qui coupe jusqu'au vif; celui de S. Chrysostome, à l'or, dont le prix répond à la beauté; celui de S. Léon, à ces décorations qui marquent la grandeur; celui de S. Jérôme, au bronze, qui ne craint ni les

fleches, ni les épées ; celui de S. Ambroise, à l'argent, qui est solide & luisant; celui de S. Grégoire, à un miroir où chacun se reconnoît; celui de S. Augustin, à lui-même, comme unique dans son genre, quoiqu'universel.

Quant à S. Bernard, le dernier des peres dans l'ordre de la chronologie, je le compare à ces fleurs que la nature a veloutées, & qui répandent un parfum exquis.

Si les François comptent parmi les peres M. Bossuet, évêque de Meaux ; c'est un jugement précoce, auquel on ne peut se soumettre jusqu'à ce que l'église universelle ait prononcé, d'autant plus qu'elle seule a droit d'assigner à ses écrivains le rang qui leur est dû. S. Thomas d'Aquin lui-même n'a pas obtenu le titre de pere de l'église; & il n'est pas présumable que les docteurs qui lui ont succédé, jouissent de cette prérogative : mais chaque nation s'enthousiasme pour ses auteurs, quoiqu'on soit forcé de con-

venir que le célebre évêque de Meaux fut une lampe ardente & luisante, dont la lumiere ne s'obscurcira jamais.

Je vous avoue que, si je sais quelque chose, mon cher abbé, je le dois à la lecture des peres, & sur-tout à celle des ouvrages de S. Augustin : rien n'échappe à sa sagacité ; rien n'est au-dessous de sa profondeur ; rien n'est au-dessus de sa sublimité : il se resserre, il s'étend, il s'isole, il se multiplie selon les sujets qu'il traite, & toujours avec le même intérêt, toujours en élevant l'ame jusques dans le sein de Dieu : sanctuaire dont il paroît avoir la clef, & où il introduit insensiblement ceux qui se nourrissent de ses magnifiques idées. Je l'admire sur-tout dans les matieres de la grace. Eh ! plût au ciel que sa doctrine sur ce point eût fixé toutes les écoles & tous les esprits ! Des écrivains audacieux n'auroient pas voulu sonder des abymes impénétrables : la grace de Jésus-Christ eût conservé tous ses droits, & l'homme sa liberté.

Ce qui m'afflige, c'eſt qu'on ne lit preſque plus les peres de l'égliſe, & que ceux même qui ont beſoin de les conſulter, s'en rapportent à des extraits ſouvent infideles, & toujours trop abrégés. Un prêtre, un évêque ſe faiſoient autrefois un devoir de lire les peres de l'égliſe, comme de dire le bréviaire; & aujourd'hui on ne les connoît, pour ainſi dire, que de nom, excepté néanmoins dans les cloîtres, où l'on n'a pas tout-à-fait perdu cette excellente coutume. De là, dans bien des pays, des théologies décharnées, ſans ame & ſans vie, des étudians qui ne ſavent que ſyllogiſtiquer, des inſtructions qui ne contiennent que des mots, où l'on ne trouve aucune ſubſtance.

Je dois cependant dire, à la louange du ſacré college, ſans vouloir le louer, qu'il a toujours eu des membres qui ont perſévéramment étudié les peres, & qu'actuellement même on en peut citer qui préferent cette lecture à toute autre occupation:

occupation : aussi nos écoles se ressentent-elles de cette influence : on n'y enseigne que la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas ; moyen assuré d'éviter tout ce qui respire la nouveauté.

Je vous conjure donc de vous faire une obligation de lire chaque jour les ouvrages des peres : il ne s'agit que de commencer, car vous ne pourrez plus les quitter : ils sont toujours avec Dieu, & ils vous placeront avec eux, si vous vous nourrissez journellement de leurs écrits : c'est lire l'Ecriture sainte que de les lire ; car ils l'expliquent en maîtres, & ils la citent à tout propos.

On me raviroit les trois quarts de mon existence, si l'on m'ôtoit la consolation de m'entretenir avec les saints peres. Plus ils me sont présens, plus je me console, plus je me réjouis, & plus je me crois immense.

Profitez de mes leçons, si vous m'aimez & si vous vous aimez vous-même ; car en lisant les peres, vous ferez des

acquisitions mille fois plus précieuses que celle de toutes les terres & de tous les titres. Un ecclésiastique n'a plus rien à faire avec le monde, que pour l'instruire & pour l'édifier. Je suis de tout mon cœur, & avec le plus ferme desir de voir votre esprit fructifier utilement, votre affectionné, *le cardinal Ganganelli. A Rome, ce 13 décembre* 1768.

LETTRE XXXVII.

Au R. P. ***, *son ami.*

VOUS m'avez fait plaisir de ne point dire que je vous avois écrit. Sans être mystérieux, j'aime beaucoup qu'on soit discret; & quoiqu'au couvent des SS. Apôtres depuis environ vingt-huit ans, je n'ai jamais fait part à mes confreres des relations que je pouvois avoir: on devine si l'on veut, ou si l'on peut; mais on ne sait rien: *secretum meum mihi.* (*)

J'ai vu derniérement les cardinaux

(*) Mon secret est pour moi.

d'York, Corsini, & Jean-François Albani, dont j'estime infiniment les rares qualités, & ils ne m'ont rien appris de ce que je voulois savoir.

Je souscris avec le plus grand plaisir à tout ce que vous dites d'obligeant du prélat Durini : il joint à l'aménité des François la sagacité des Italiens, & il mérite de parvenir aux plus grandes dignités.

Je n'ai rien appris des dernieres résolutions du grand personnage dont vous me parlez : je ne le vois que très-rarement, & d'une maniere très-réservée : il ne me croit pas de ses amis. A-t-il tort ? a-t-il raison ? C'est ce qu'il ne pourroit sûrement pas lui-même décider, malgré toute la finesse qu'on lui suppose : mais très-certainement, Dieu le sait, je ne lui en veux point, par la raison que je n'en ai jamais voulu à personne.

Je recommanderai la bonne œuvre dont vous me parlez aux éminentissimes cardinaux Fantuzzi & Borromeo, qui

ne reſpirent que la charité. Vous remèttrez vous-même l'incluſe que je vous fais paſſer, à M***, & vous vous chargerez de m'envoyer ſa réponſe par la voie du poſtillon ailé : ce qui ſera prompt & ſûr. Depuis quelque tems mes correſpondances me tuent : & cependant je ne puis m'en débarraſſer. Ne perdez plus dorénavant une demi-page à me marquer plus de reſpect : j'aime que vous m'écriviez comme au frere Ganganelli. Je ſuis toujours le même individu, quelques efforts qu'on faſſe pour que je n'en croie rien : car, hélas ! ſi je voulois écouter & les étiquettes & les flatteurs, l'on m'enivreroit d'un ridicule encens.

J'aime à être tout ſimplement moi-même, & à ne point m'environner de tous les accompagnemens de la grandeur : ce ſont pour l'ordinaire de très-grandes petiteſſes qui m'impatientent, & dont on n'eſt jaloux que lorſqu'on penſe très-petitement. Il n'y a pas d'apparence que notre ami commun puiſſe en revenir :

il a une complication de maux dont chacun en particulier pourroit tuer l'homme le plus robuſte.

Je mitonne pour votre neveu une place qui lui conviendra, pourvu qu'il veuille ſe captiver, & qu'il ſache entendre gronder; car le ſeigneur dont je veux le faire ſecretaire, a la malheureuſe manie de s'emporter pour un rien; mais ſon cœur n'en eſt pas moins excellent: c'eſt un tic qu'il faut lui paſſer en faveur de ſa belle ame. Il reſſemble à Benoît XIV, qui finiſſoit toujours par accorder quelque grâce à ceux qu'il avoit grondés. Vous voyez que je ſuis en train de jaſer, & que je n'ai point l'air d'un perſonnage affairé. Quand j'ai dit mon bréviaire, & fini mes occupations, je cauſe plus qu'on ne veut, parce qu'alors j'en ai beſoin.

Je vous laiſſe avec vous-même; c'eſt-à-dire, avec la meilleure ſociété que je connoiſſe; & je ſuis comme à l'ordinaire,

& pour toute la vie, votre affectionné serviteur, *le cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 6 décembre 1768.

LETTRE XXXVIII.

*A M. D***.*

Il ne suffit pas de faire l'aumône pour plaire à Dieu, car la charité s'étend à tout ; il faut encore ne point vexer vos fermiers, & ne point molester vos vassaux : on n'a point l'esprit de la religion, quand on exige avec la derniere sévérité des minuties qu'on doit mépriser. Le christianisme ne connoît point ce sordide intérêt qui s'étend aux plus petites choses ; & l'on n'en a que l'écorce, lorsqu'on est toujours sur le qui-vive avec ses fermiers, dans la crainte d'être trompé. Le cœur ne peut être que terrestre, quand on s'applique avec trop de contention à des détails terrestres.

Eh! pourquoi vous tourmenter, monsieur, aussi vivement pour des biens

périssables ? Le royaume de Jésus-Christ veut des adorateurs en esprit & en vérité, dont le cœur ne soit pas rétréci par une conduite intéressée, & par des vues purement charnelles.

Je suis désolé quand je vois des gens de bien qui craignent que la terre n'aille leur manquer, & qui souvent, quoique très-riches, sont attachés à une vile piece d'argent plus qu'un malheureux ouvrier.

J'ose ajouter, monsieur, que toutes vos œuvres de dévotion vous seront absolument inutiles, si vous n'êtes pas entiérement détaché des biens de ce monde, & si vous continuez à être le fléau de vos débiteurs, par une trop grande avidité pour les richesses. Il faut savoir perdre plutôt que de vexer. L'esprit de justice que vous m'alléguez, ne s'allie point avec de continuelles méfiances, des inquiétudes sur l'avenir, & des tracasseries éternelles.

S'il y a quelques contestations entre

vous & vos fermiers, arrangez les choses plus à leur avantage qu'au vôtre ; cela est conforme aux conseils de Jésus-Christ, qui nous ordonne de donner notre robe si l'on nous demande notre manteau. Tout votre superflu, & même une partie de votre nécessaire, dans des besoins urgens, appartiennent aux pauvres ; ainsi vous serez coupable si vous amassez. Voilà des vérités dures ; mais ce n'est pas moi qui ai fait la loi.

L'affaire dont vous me parlez ne peut être mieux qu'entre les mains de monsignor Braschi : sa droiture répond à ses lumieres ; & il n'y a point à craindre qu'il se laisse prévenir. Cependant, si vous voulez, je lui en dirai deux mots. Je suis, monsieur, avec les sentimens qui vous sont dûs, &c. *Le cardinal Ganganelli.* *A Rome, ce 21 du courant.*

LETTRE XXXIX.

*A milord ****

Je ne m'accoutume point à voir un génie comme le vôtre, dupe de la philosophie moderne. Vos lumieres devroient vous mettre à l'abri des sophismes qu'elle enfante, & qui nous réduisent à la triste condition des bêtes.

S'il y a un Dieu, comme la nature le crie de toutes parts, il y a une religion. S'il y a une religion, elle ne peut être qu'incompréhensible, sublime, & aussi ancienne que le monde, comme émanant d'un Être infini & éternel; si elle a ces caracteres, c'est sans contredit le christianisme; & si c'est le christianisme, il faut nécessairement le reconnoître pour divin, & y acquiescer de cœur & d'esprit.

Est-il donc croyable que Dieu n'ait déployé l'univers d'une maniere aussi éclatante, que pour repaître les yeux

d'un troupeau d'hommes & d'animaux qu'on doit confondre enſemble, comme n'ayant tous qu'une même deſtinée ; & que cette intelligence qui réſide en nous, qui combine, qui calcule, qui s'étend plus que la terre, qui s'éleve plus que le firmament, qui ſe rappelle tous les âges paſſés, qui pénetre dans les ſiecles à venir, qui a enfin une idée de ce qui doit toujours durer, ne rayonne un moment que pour ſe diſſiper enſuite comme une foible vapeur?

Quelle eſt cette voix qui crie en vous-même & à tout inſtant, que vous êtes né pour de grandes choſes? Quels ſont ces deſirs qui ſe renouvellent continuellement, & qui vous font ſentir qu'il n'y a rien dans ce monde qui puiſſe remplir votre cœur?

L'homme eſt un malade qui ſe roule dans ſes propres douleurs, tant qu'il s'éloigne de Dieu ; & la lumiere de ſa raiſon qu'il étouffe, le laiſſe au milieu d'une nuit qui fait horreur.

La même vérité qui vous assure de votre existence, je veux dire ce témoignage intime de vous-même, nous assure de celle de Dieu ; & elle ne peut vous en donner une vive idée, sans vous imprimer celle de la religion. Le culte que nous rendons à l'Etre suprême, est tellement lié avec lui, que notre cœur n'est satisfait que lorsqu'il lui rend hommage, que lorsque nous nous conformons à l'ordre qu'il a établi.

S'il y a un Dieu, il doit être nécessairement bienfaisant ; & s'il est bienfaisant, vous devez, par la plus juste conséquence, le remercier de ses bienfaits. Celui de l'existence, comme celui de la santé, ne vient absolument point de vous : vous n'étiez rien, il y a vingt-sept ans ; & tout-à-coup vous êtes devenu un corps organisé, enrichi d'un esprit qui lui commande en maître, & qui le mene au gré de sa volonté.

Cette réflexion vous engage à chercher l'auteur de la vie ; & vous le trou-

verez en vous-même ; quand vous voudrez vous sonder, & dans tout ce qui vous entoure, sans qu'aucun de ces objets puisse se vanter d'être une parcelle de sa substance ; car Dieu est simple, indivisible, ne pouvant absolument s'identifier avec les élémens.

Si la religion qu'il a établie a pris diverses formes, si elle s'est perfectionnée depuis la venue du Messie, c'est que Dieu l'a traitée comme notre raison, qui d'abord n'est qu'une foible lumiere, & qui se développant ensuite peu à peu, paroît dans le plus beau jour.

D'ailleurs est-ce à l'homme à interroger Dieu sur sa conduite ? est-ce à lui à régler ses voies, à lui prescrire sa maniere d'opérer ? Dieu se communique à nous, mais en se réservant toujours le droit d'agir en maître, parce qu'il n'y a rien qui ne lui soit réellement soumis. S'il nous manifestoit clairement ici-bas ses desseins, si les mysteres qui nous étonnent & qui nous atterrent, nous

étoient développés, ce feroit la vifion intuitive qu'il nous réferve après cette vie, & il feroit inutile de mourir. L'évidence n'eft que pour le ciel : *cognofcam, ficut & cognitus fum* (*). Et nous voulons anticiper ce moment, fans penfer que tout eft réglé par une fageffe infinie, & que nous n'avons autre chofe à faire qu'à nous foumettre & à adorer. L'incrédule ne change rien aux deffeins de Dieu, quand il ofe s'élever contre lui; il entre même dans fon plan, ce plan vafte, où le mal concourt avec le bien, pour l'harmonie de ce monde & pour le bonheur de l'autre.

La nature & la religion dérivent également de Dieu, & elles ont l'une & l'autre, quoique d'une maniere tout-à-fait différente, leurs myfteres & leur incompréhenfibilité; & par la même raifon qu'on ne nie pas l'exiftence de la nature, quoique fes opérations nous foient

(*) Alors je connoîtrai Dieu comme je ferai moi-même connu de lui.

souvent cachées, on ne peut ni on ne doit nier celle de la religion, malgré ses obscurités.

Il n'y a rien ici qui n'ait un côté ténébreux, parce que notre ame appesantie par un corps qui l'offusque & qui l'aggrave, ne seroit pas capable de tout voir. Elle est ici-bas dans une espece d'enfance, & il lui faut des jours proportionnés à la foiblesse de sa vue, jusqu'à ce que la mort la dégage du poids qui l'accable. C'est comme un tendre oiseau qui palpite & qui crie dans son nid, jusqu'à ce qu'il puisse s'élancer dans les airs, & voler.

Les gradations de la religion sont admirables aux yeux du vrai philosophe. Il la voit d'abord comme un crépuscule qui sort du sein du chaos, ensuite comme l'aurore qui annonce le jour; enfin il apperçoit ce jour, mais environné de nuages, & il sent qu'il ne sera parfaitement serein & dans son midi, qu'au moment où les cieux nous seront ouverts.

L'incrédule, qui ſans principe fronde la révélation, en a-t-il donc une particuliere qui lui aſſure que celle que nous croyons eſt abſolument chimérique? Mais dans quel tems & dans quel lieu cette lumiere ſecrete eſt-elle venue l'éclairer? Eſt-ce au moment où ſes paſſions le dominent & l'abſorbent? eſt-ce au milieu des ſpectacles & des plaiſirs où il paſſe ordinairement ſa vie?

Il eſt étonnant, milord, comment des hommes abandonnent toute l'autorité de la tradition, éludent toute la force des plus grands témoignages, pour s'en rapporter aveuglément à deux ou trois perſonnes qui leur donnent des leçons d'incrédulité. Ils ne veulent aucune inſpiration, & ils les regardent comme des gens inſpirés: d'où il eſt aiſé de conclure qu'il n'y a que les paſſions qui attachent à l'incrédulité. On abhorre une religion qui gêne, quand on veut ſuivre le torrent des vices, quand on veut nager au milieu des flots d'un monde couvert de vagues & d'écume.

Le chriſtianiſme eſt un ſuperbe tableau tracé de la main de Dieu, & qu'il préſenta lui-même aux hommes, lorſqu'il n'étoit encore qu'ébauché, juſqu'au moment où Jéſus-Chriſt vint l'achever, en attendant qu'il lui donne le luſtre & le coloris qu'il doit avoir dans l'éternité.

Alors la religion ſera le ſeul objet qui fixera nos regards, parce qu'elle ſera dans l'eſſence de Dieu même, faiſant un tout avec lui, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin.

Cette marche eſt conforme au tems qui conſtirue cette vie, & qui n'exiſte que par ſucceſſion. Ainſi Dieu a varié les formes de la religion, parce que nous ſommes dans un monde qui varie ; & il la fixera d'une maniere immuable dans le ciel, parce qu'on n'y connoît point le changement. Ce ſont ces combinaiſons & ces proportions qui font éclater la ſageſſe de l'Être ſuprême. La religion étant pour l'homme, il a voulu

qu'elle suivit les progressions de l'homme, selon ses différentes manieres d'exister.

On ne voit rien de tout cela, lorsqu'on est terrestre ; & vous en jugeriez comme moi ; si vous étiez dégagé de tous ces plaisirs, de toutes ces richesses qui vous matérialisent malgré vous. Le christianisme est esprit & vie ; & l'on s'en éloigne prodigieusement, lorsqu'on ne s'occupe que de ce qui est corporel. Les ames ne deviennent lumineuses à la mort, que parce qu'elles n'ont plus de corps qui les assiegent & qui les offusquent. La vraie philosophie fait ce que la mort fera, en dégageant l'homme de tout ce qui est charnel ; mais ce n'est pas la philosophie moderne, qui ne connoît d'existence que celle de la matiere, & qui regarde la métaphysique comme une science purement chimérique, quoiqu'elle soit plus certaine que la physique même, qui n'est appuyée que sur les sens.

Je n'entre point dans les preuves de la religion, parce qu'elles ont été si souvent & si bien exposées dans des ouvrages immortels; que je ne ferois que répéter. Jésus-Christ est le principe & la fin de toutes choses, la clef de tous les mysteres de la grace & de la nature; de sorte qu'il n'est point surprenant qu'on s'égare dans mille systèmes absurdes, lorsqu'on n'a point cette sublime boussole. Je ne puis vous rendre raison de rien dans le physique comme dans le moral, écrivoit le célebre cardinal Bembo à un philosophe de son tems, si vous n'admettez Jésus-Christ. La création de ce monde même est inexplicable, incompréhensible, même impossible; s'il n'a pas été fait pour le Verbe incarné: car Dieu ne peut avoir d'autre objet dans tout ce qu'il opere, que ce qui est infini. Voilà pourquoi Jésus-Christ est appellé par S. Jean, l'*alpha* & l'*omega*, & que l'apôtre nous dit que les siecles ont été faits par lui. *Per quem fecit & sæcula.*

Etudiez à fond cet Homme-Dieu, autant qu'une créature en est capable ; & vous trouverez en lui tous les trésors de la science & de la sagesse, & vous l'appercevrez comme le premier anneau de la chaîne qui lie toutes les choses visibles & invisibles, & vous le reconnoîtrez pour ce souffle divin qui fait germer dans les cœurs la justice & la sainteté.

L'incrédule ne pourra jamais répondre d'une maniere satisfaisante, quand on lui demandera ce que c'est que Jésus-Christ ; cet homme tout à la fois si simple & si divin, si sublime & si abject, si pur dans tout le cours de sa vie, si grand au moment de sa passion, si magnanime à sa mort. Il faut cependant ici répondre sans tergiverser. Si ce n'est qu'un homme, il n'est plus qu'un imposteur ; car il a dit qu'il étoit Dieu. Et dès-lors que deviennent ses sublimes vertus ? que devient son évangile, qui défend d'employer jusqu'à la moindre équivoque ? & comment rendre raison

de ses victoires & de celles de ses disciples dans toutes les parties du monde? Et si c'est un Dieu, que doit-on penser de sa religion, & de ceux qui osent la combattre?

Ah! milord, voilà ce qu'il faut connoître, ce qu'il faut approfondir, plutôt que toutes les sciences profanes auxquelles vous vous livrez. Les sciences finiront: *linguæ cessabunt, scientia destruetur* (*); & il n'y aura que la connoissance de Jésus-Christ qui surnagera sur l'abyme où les tems & les élémens iront s'engloutir.

Considérez-vous vous même, & cette vue vous conduira nécessairement à la vérité. Le plus petit mouvement de votre doigt vous indique l'action de Dieu sur votre personne, cette action vous annonce une providence, cette providence vous avertit que vous êtes cher au Créateur, & cet avertissement

(*) Les langues cesseront, & la science sera abolie.

vous conduira de vérités en vérités, jusqu'à celles qui sont révélées.

Si vous n'êtes ni le créateur de vous-même, ni votre derniere fin, vous devez nécessairement chercher celui qui renferme ces deux qualités. Eh! que peut-il être, s'il n'est Dieu?

La religion sera toujours sûre de gagner son procès aux yeux de tous ceux qui auront des principes. Il suffit de remonter à sa source, de l'analyser & de la suivre jusqu'où elle doit aboutir, pour connoître sa véracité; mais on la défigure, on la déshonore, & ce n'est plus qu'un squélette que les impies mettent à sa place. Je ne suis donc plus surpris si ceux qui ne sont pas instruits, & qui jurent sur la réputation des esprits à la mode, en ont peur.

J'attends, milord, de la droiture de votre ame & de l'étendue de votre esprit, un jugement plus solide que celui que vous avez porté jusqu'ici du christianisme. Défaites-vous de tous les systêmes

& de toutes les opinions dont vous vous êtes malheureusement rempli. Entrez comme un homme tout nouveau dans le chemin que la tradition vous ouvrira, & vous jugerez tout différemment. Appellez de vos préventions à vous-même ; car ce n'est pas vous jusqu'ici qui avez prononcé. Pour moi, j'agis réellement d'après ce que me disent mon cœur & mon esprit, quand je vous assure de toute l'affection avec laquelle je serai toute la vie votre serviteur, &c. *Le cardinal Ganganelli.*

Rome, ce 29 novembre 1768.

LETTRE XL.

A M. le comte ***.

Les réflexions que vous faites, monsieur le comte, sur l'état présent des différentes cours de l'Europe, sont très-judicieuses. On voit que vous les connoissez parfaitement, & que, sans être dans les cabinets des princes, vous

ſavez au mieux ce qui s'y paſſe.

Il eſt beau d'être au niveau de ſon ſiecle, pour bien le connoître, & pour appercevoir les reſſorts qui font agir les perſonnages qui brillent ſur la ſcene du monde.

L'homme dont vous me parlez, eſt un homme de laine, ſans conſiſtance & ſans fermeté, ſur lequel par conſéquent on ne peut abſolument compter. Il eſt une autre perſonne que vous connoiſſez, zélée, comme on doit l'être, pour l'auguſte maiſon de Bourbon; mais elle part de ſon palais avec la réſolution la plus ferme de parler fortement au ſaint Pere pour l'affaire de Parme; & à peine eſt-elle devant lui, qu'elle n'oſe plus rien dire. Quant au petit prélat qui devoit agir & ſe conſtituer médiateur, c'eſt une ame indéciſe, qui remet toujours les choſes au lendemain, & qui n'a point d'autre réponſe que, *vederemo; nous verrons.*

On pourroit bien en dire un mot au

général des * * *; mais il n'eſt pas à propos de le compromettre, & ſur-tout aujourd'hui que le ſecret même impoſé par le ſaint-office n'eſt pas gardé. Quant à ſon aſſiſtant, c'eſt bien un bon homme.

La France & l'Eſpagne ont ici beaucoup de grands, qui avec raiſon leur ſont attachés; mais ils ſont tourmentés par tant de perſonnes qui les aſſiegent, & qui font parler le ciel comme elles veulent, qu'ils n'oſent s'expliquer.

La dévotion peu éclairée, & qui malheureuſement n'eſt que trop en uſage, ſouffle à tout moment qu'on doit tout ſacrifier pour ſoutenir les intérêts de Dieu: comme ſi Dieu exigeoit que ſon premier miniſtre ſur terre ſe brouillât avec toutes les puiſſances catholiques, pour ſoutenir des droits ſeigneuriaux; & pour conſerver bon gré mal gré un corps qui ne peut plus faire du bien, dès qu'on eſt prévenu contre lui. Car, ſuppoſons pour un moment que ce ne fuſſent que des préventions, il eſt toujours

jours vrai qu'on ne peut plus être utile quand on eſt en butte à des princes puiſſans ; mais il eſt impoſſible de faire entendre raiſon ſur cet objet à ceux qui ont adopté une maniere de penſer conforme à leurs opinions.

Tout çela forme un labyrinthe où l'on ne voit point d'iſſue ; & le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt de garder le ſilence, & d'attendre les momens de Dieu. Il ſaura bien, quand il voudra, éclairer les eſprits, & leur faire connoître ſes deſſeins.

Le mal eſt que, plus on attend, & plus on s'aigrit. Je ſuis perſuadé, monſieur le comte, malgré tout le talent que je vous connoîs, que vous ne voyez pas de moyens faciles pour nous tirer d'embarras. Nous avons affaire à des gens qui jettent les hauts cris, quand on parle d'accommodement ; & il eſt impoſſible de leur rien dire, parce qu'ils ſe croient inſpirés.

Cela n'empêche pas que je ne ſois

indigné de certains propos qu'on tient contre Clément XIII, d'autant plus qu'il n'eſt jamais permis de parler contre le grand-prêtre, & que nous liſons dans l'épître de S. Jude, que S. Michel n'oſa pas proférer des imprécations contre le démon même, mais qu'il ſe contenta de lui dire, que Dieu te réprime. *Non eſt auſus judicium inferre blaſphemiæ, ſed dixit : imperet tibi dominus.*

D'où je conclus que la plupart des hommes, de quelque maniere qu'ils penſent, font plier la religion devant leurs préjugés. Les uns ſont exceſſivement amis du corps religieux qui fait aujourd'hui le ſujet des conteſtations; les autres, exceſſivement ennemis; & il en réſulte qu'on ne voit point les choſes comme elles doivent être vues, & que ce n'eſt plus la vérité qu'on écoute, mais la paſſion. Pour moi, qui tins toujours le milieu entre les partis extrêmes, & qui déteſtai toujours les cabales & les préjugés, je penſe qu'un pape n'a rien

de mieux à faire que d'examiner ſous les yeux de Dieu toutes les pieces pour & contre, ainſi que tous les inconvéniens qui réſultent d'un côté ou de l'autre; & c'eſt alors qu'il peut & doit prononcer: car il eſt juge, & je n'ai jamais prétendu qu'il fût le ſimple exécuteur des volontés des princes. Il n'y a que celui qui a établi un ordre religieux, qui puiſſe le détruire; mais il en a tellement le droit, qu'il faudroit être inſenſé pour le lui conteſter.

Ce qui me raſſure au milieu de tous ces maux, c'eſt que, quoique la barque de ſaint Pierre doive toujours être agitée, le Seigneur doit auſſi toujours la ſoutenir au milieu même des plus grandes tempêtes. Vous en êtes perſuadé mieux que perſonne, vous, monſieur, qui toujours appliqué à méditer les vérités éternelles, ne voyez tout ce qui a rapport à la religion qu'avec les yeux de la foi.

Ce ſont ces yeux bien différens des

yeux philoſophiques, qui nous élevent au-deſſus de ce monde, & qui nous répandent dans l'immenſité de Dieu. Auſſi n'y a-t-il rien de plus abſurde que de dire avec les philoſophes modernes, que le chrétien n'a que des vues exceſſivement bornées. Une ame qui s'étend juſques dans l'éternité, & qui s'éleve au-deſſus de l'univers, pour arriver juſques à Dieu, eſprit purement immatériel, peut-elle être une ame rétrécie dans ſes idées?

Quand on voudra faire le parallele de la religion avec la philoſophie, on ne tardera pas à s'appercevoir que l'une étend immenſément toutes les facultés de l'eſprit, & que l'autre les reſſerre dans un cercle extrêmement étroit. Ce monde eſt le *nec plus ultra* pour un philoſophe du tems, & ce monde n'eſt qu'un atome pour le chrétien. L'un en fait ſon bonheur & ſa fin; l'autre ne le regarde que comme une figure qui paſſe, & n'y donne qu'un ſimple coup-d'œil. L'un

l'adore, parce qu'il eſt ſon tout & ſon dieu ; l'autre ne l'enviſage que comme une vapeur qui va bientôt ſe diſſiper.

Ne comptez point ſur le prélat *** ; il eſt trop occupé.

S'il arrive ici quelque changement, je ſerai prompt à vous en avertir. Mais il faut une terrible ſecouſſe pour que cela ait lieu. J'ai l'honneur d'être, monſieur le comte, &c.

Mes complimens à M. l'abbé.

LETTRE XLI.

A un prélat.

Vous m'avez obligé ſenſiblement d'avoir rendu ſervice au révérend pere Aimé de Lamballe. C'eſt un capucin que j'affectionne ſinguliérement, à raiſon de ſes bonnes qualités. Il a les vertus de ſon état ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt humble, doux, zélé, & fort appliqué à maintenir la regle dans toute ſa vigueur.

J'atteuds avec impatience votre re-

tour, d'autant mieux que nous aurons à parler sur ce qu'on dit beaucoup, & sur ce qu'on ne fait rien.

Chaque jour nous apporte les nouvelles les plus extraordinaires, & chaque jour les détruit. Quand les esprits fermentent, & qu'il y a de grandes affaires à traiter, chacun s'érige en politique & en nouvelliste, sur-tout dans Rome, où nous avons un monde de spéculateurs & d'oisifs.

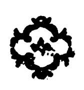
Les uns craignent, les autres espèrent ; cette vie n'étant qu'une succession d'inquiétudes & de desirs. On débitoit hier que le roi de Naples faisoit défiler des troupes jusqu'à nous. S. Ignace, qui fut enflammé de la gloire de Dieu, ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ses enfans. On dit néanmoins qu'il demanda pour eux à Dieu, qu'ils fussent toujours souffrans. En ce cas il a été sûrement exaucé ; car il faut convenir que depuis quelque tems ils ont essuyé bien des calamités.

J'ai été réellement très-touché de leurs maux ; ils ſont doublement mes freres, à titre d'hommes & de religieux ; & ſi l'on traite ainſi le bois verd, que ſera-ce du bois ſec ? *Quid in arido fiet ?*

Vous ne trouverez plus ici votre directeur. Nous l'avons enterré. Cette mort, qui vient toujours ſe préſenter ſans qu'on l'appelle, ne nous donne point de relâche. Elle fait ſa ronde jour & nuit, & l'on vit avec autant de ſécurité que ſi l'on étoit ſûr qu'elle ne dût jamais paſſer.

Je me flatte que vous m'apporterez le petit tableau que je vous ai demandé. Comptez toujours ſur mon eſtime & ſur mon amitié ; c'eſt tout ce que je puis vous donner, mais je vous les donne amplement, étant, &c.

A Rome, ce 23 avril 1768.



LETTRE XLII.

Au marquis Caraccioli.

Je vous rends mille actions de graces, monsieur, pour l'ouvrage que vous avez bien voulu me faire passer, & qui a pour titre : *Les derniers adieux de la maréchale à ses enfans.* C'est le livre du sentiment, & qui agit si fortement sur le cœur, que j'en ai été vivement attendri : vous devriez nous le donner en italien, d'autant plus que je le regarde comme un traité d'éducation parfaitement complet.

Je suis fâché de ce qu'on ne vous a pas fourni dans le tems toutes les anecdotes intéressantes sur la vie de Benoît XIV : vous vous y êtes pris trop tard pour les avoir. Lorsqu'on veut mettre au jour l'histoire d'un souverain pontife, il faut recueillir des mémoires pendant qu'il vit : chacun s'empresse alors d'en donner ; au lieu qu'après sa mort,

il est promptement oublié, & souvent même de la part de ceux qui lui doivent tout ce qu'ils sont.

Je vous exhorte, monsieur, à continuer toujours vos travaux littéraires, si utiles au public, pourvu que ce ne soit pas au détriment de votre santé, & à me croire encore mieux que je ne puis dire, votre affectionné serviteur, *le cardinal Ganganelli.*

A Rome, ce 13 septembre 1768.

LETTRE XLIII.

*A M. l'ambassadeur de***.*

(*) SI l'affaire de Parme, comme celle

(*) Ce qui précédoit ce premier *alinea* dans l'édition précédente, étoit une lettre d'un ambassadeur, à laquelle celle-ci est la réponse. Un copiste, par erreur, avoit confondu les deux lettres ensemble, & n'en avoit fait qu'une. On supprime donc ici ce qui formoit la lettre de l'ambassadeur, pour ne laisser que la réponse du cardinal Ganganelli, par la raison qu'il n'y a dans ce recueil aucune lettre étrangere.

des jésuites, intéressoit la foi, alors il ne pourroit y avoir ni temporisation, ni accommodement, ni capitulation, parce que la réponse des pontifes à celui qui voudroit altérer la foi, c'est de se laisser égorger.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que je crains que les souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira, & qu'on ne soit obligé de céder dans un tems où l'on rejetera toute soumission.

Rome n'est plus dans ces tems, où des hommes de tout rang venoient lui apporter des offrandes & des vœux. Et quand elle y seroit, pourroit-elle consciencieusement blesser les droits des couronnes ? Un pape doit sans doute conserver les immunités; mais ce n'est pas quand cela occasionne une scission; d'autant plus que Rome est le centre d'unité, & qu'elle ne peut pas, pour des articles qui ne touchent ni la morale ni le dogme, exposer ceux qui vivent dans son sein, à s'en séparer.

Si, lorsque les souverains commencerent à se plaindre des jésuites, le général eût lui-même écrit aux monarques pour fléchir leur courroux, pour leur demander qu'on punît sévérement ceux qui avoient pu les offenser; si le saint Pere lui-même eût suivi ce plan, les monarques auroient pu s'appaiser; & je pense réellement qu'ils l'eussent fait, pourvu toutefois qu'on eût offert une réforme. Mais on s'est obstiné, & l'on s'obstine encore à soutenir la société: & voilà ce qui souleve tous les esprits.

Le général des carmes, le P. Pontalti, fut un excellent politique, lorsqu'il écrivit lui-même au roi de Portugal, pour le supplier d'empêcher ses religieux de commercer au Brésil. Il conseilla au R. P. Ricci de faire la même démarche; mais celui-ci ne voulut pas s'y prêter.

Quel est le souverain qui ne soit pas maître de conserver dans ses états, ou d'en expulser ceux qui lui déplaisent?

J'ose dire que le ministre actuel n'a pas bien saisi cette affaire, & qu'il n'en a pas vu toutes les suites : *il a de beaux yeux qui ne voient rien.*

Avignon, Bénévent & Porto-Corvo nous annoncent que, si on ne s'accommode promptement, on prendra encore d'autres pays ; & voilà comment on perd insensiblement des domaines, dont une longue jouissance rend la possession très-légitime.

Benoît XIV, quoique timide, auroit satisfait les souverains dans cette crise, & il est fâcheux que Clément XIII, dont nous respectons tous la piété, ainsi que celle du cardinal son neveu, apperçoive les choses sous un autre point de vue. J'ai osé lui en parler, & il en a paru frappé ; mais aussi-tôt les gens intéressés à l'entretenir dans la façon de penser qu'ils lui ont suggérée, se présentent, & lui font des raisonnemens spécieux, pour qu'il persiste dans ses sentimens. On lui dit qu'un corps religieux, qui

a rendu les plus grands ſervices dans les deux mondes, qui fait un vœu d'obéiſſance expreſſe au ſaint-ſiege, doit être abſolument conſervé, & que ce n'eſt qu'en haine de la religion qu'on cherche à le détruire; mais on ne lui dit pas que le pere commun des fideles ne doit point irriter les princes les plus religieux & les plus obéiſſans au ſaint-ſiege; mais on ne lui dit pas qu'il en peut réſulter une ſciſſion entre le ſaint-ſiege & le Portugal, & qu'un chef de l'égliſe doit trembler, quand il s'agit d'une ſéparation qui peut avoir les ſuites les plus funeſtes.

Ce n'eſt rien quand on ne perd que quelques portions de terre, en comparaiſon des ames qui ſe perdroient par le ſchiſme. Quel tableau que l'Angleterre pour Clément VII, s'il vivoit aujourd'hui! On en frémit d'horreur. Certainement les ſouverains qui regnent actuellement, ne penſeront jamais à ſe ſéparer; mais peut-on répondre de

ceux qui leur ſuccéderont ? Ce n'eſt pas toujours ce qui ſe préſente ſous un air de piété, qui eſt le plus expédient. Un pape eſt établi chef de l'égliſe, pour arracher comme pour planter : les bons livres qu'auront laiſſé les jéſuites, ſubſiſteront après eux. Les ordres religieux n'ont reçu en partage, ni l'infaillibilité, ni l'indéfectibilité. S'ils venoient tous à s'éteindre aujourd'hui, ce ſeroit ſans doute une grande perte ; mais l'égliſe de Jéſus-Chriſt n'en ſeroit ni moins ſainte, ni moins apoſtolique, ni moins reſpectable. Les ſociétés religieuſes ſont ſur le pied des troupes auxiliaires ; & c'eſt au grand paſteur à examiner quand elles ſont utiles, & quand elles ne le ſont plus.

Les humiliés, les templiers même, firent du bien pendant quelque tems, parce qu'il n'y a point d'ordre qui n'édifie, ſur-tout dans les commencemens de ſon inſtitution ; & ils ont été éteints, quand les rois & les papes l'ont jugé à propos.

Certainement je regretterai le bien que les jésuites pouvoient opérer ; mais je regretterois encore davantage les royaumes qui pourroient se séparer. Ces peres doivent sentir eux-mêmes la justesse de mes raisons ; & j'ai la présomption de croire que je les en ferois convenir, si j'avois une conférence avec eux, & s'ils vouloient bien se dépouiller des préjugés attachés à toutes les conditions. Si le P. Timoné, mon ami, avoit été leur général, ils n'auroient pas subi les orages qu'ils ont essuyés.

C'est ainsi que je pense, quoique religieux ; & j'en dirois autant de mon ordre même, si (à Dieu ne plaise) il devenoit en butte aux princes catholiques.

Il est certaines dévotions, qui heureusement ne m'ont jamais ébloui. Je pese les événemens selon la religion & l'équité ; & comme ce sont deux lumieres sûres, je me détermine d'après leur jugement.

S'il n'y avoit pas dans l'église d'autre

parti que celui de Jésus-Christ, chaque fidele attendroit en paix les événemens marqués par la Providence, sans se passionner pour Céphas & pour Apollon. Mais on ne se laisse plus conduire que par des affections sensibles ; & parce qu'on aura connu un religieux qui a édifié par sa conduite, & qui n'a enseigné que de très-bonnes choses, on en conclura qu'on ne peut ni ne doit éteindre l'ordre dont il est membre. Ce n'est ni bien juger, ni bien raisonner.

Quand on n'a vu, ni l'instruction d'une affaire, ni les raisons sur lesquelles on doit juger, il est absurde de vouloir prononcer. Voilà un grand procès entre les souverains & un corps religieux, célebre par ses talens & par son crédit; & si l'on n'en connoît pas les motifs, on ne peut ni on ne doit en parler. Je ne prétends point, encore une fois, qu'on doive détruire les jésuites ; mais je pense qu'on doit écouter les plaintes des souverains, & supprimer ces religieux, s'il

y a de fortes raiſons pour le faire.

On ne ſait point encore préciſément pourquoi les templiers furent détruits, & l'on veut déjà ſavoir pourquoi les jéſuites pourroient l'être. Je ſouhaite de tout mon cœur qu'ils ſe juſtifient, & qu'il n'y ait ni diviſion, ni deſtruction ; car j'ai l'ame vraiment pacifique, & incapable de haïr perſonne, encore moins un ordre religieux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Rome, ce 29 octobre 1768.

LETTRE XLIV.

*A M. le marquis de ***.*

Nous voilà dans la plus grande criſe qu'il y eut jamais. Toute l'Europe tonne contre nous, & malheureuſement nous n'avons rien à oppoſer à cette bruyante tempête. Le pape ſe confie à la Providence ; mais Dieu ne fait pas des miracles toutes les fois qu'on en deſire ; &

d'ailleurs opéreroit-il des prodiges, pour que Rome jouisse d'un droit seigneurial sur le duché de Parme ?

Rome n'a qu'une administration purement spirituelle dans tous les royaumes catholiques, & son autorité temporelle n'existe que pour l'état ecclésiastique ; & encore est-ce par la concession des souverains auxquels on veut résister.

La cour de Rome ne peut oublier qu'elle doit à la France presque toutes ses richesses & toute sa splendeur ; & si elle s'en souvient, comment ne pas déférer aux volontés de Louis XV, d'autant plus qu'il ne demande que des choses qu'il a droit d'exiger ?

Je compare les quatre principaux royaumes qui soutiennent le saint-siege, aux vertus cardinales, la France à la force, l'Espagne à la prudence, &c.

Le saint-siege ainsi environné, se montre redoutable à ses ennemis ; & c'est alors qu'on peut lui dire : *cadent à latere tuo mille, & decem millia à dextris tuis* ;

ad te autem non appropinquabit (*).

Je gémis, je vous l'avoue, mon très-cher monsieur; à la vue des maux que tout cela nous prépare; & je dirois volontiers que ce calice d'amertume s'éloigne de nous, non parce qu'on nous ôte notre manteau, & qu'on peut nous ôter notre robe, mais parce que je crains une rupture. Et combien de malheurs n'entraîneroit-elle pas, quoique la religion ne puisse jamais périr!

Si le saint Pere, dont le cœur est la pureté même, vouloit seulement se faire représenter les actes de bienfaisance des monarques françois envers le saint-siege, il n'hésiteroit pas de déférer aux desirs de Louis XV, touchant le duché de Parme; mais vous savez que chaque chose a deux faces, & que l'aspect sous lequel on présente celle-ci au saint Pere, est absolument contraire aux vues des souverains.

(*) Il en tombera mille à votre droite, & dix mille à votre gauche, & le mal n'approchera point de vous.

On sentira la nécessité de revenir sur ses pas ; & si ce n'est pas ce pape-ci, ce sera son successeur : chose d'autant plus fâcheuse, que Clément XIII est un pontife digne des premiers siecles de l'église par sa piété, & qu'il mérite d'être béni par tous les royaumes qui reconnoissent son autorité.

Le sacré college pourroit lui faire des représentations ; mais, outre qu'il est partagé de sentimens sur l'affaire de Parme & sur celle des Jésuites, le pape n'en feroit toujours que ce que lui diroit son conseil.

Je ne suis point étonné de ce que M. le cardinal * * * s'intéresse vivement à la société & à son général ; il a des raisons toutes naturelles pour lui être attaché : mais je suis surpris de ce qu'on l'a consulté de préférence sur cet objet, tout le monde sachant quelle est sa maniere de penser. On ne doit jamais, dans les circonstances critiques, prendre conseil que de ceux qui sont entiérement désin-

téreſſés ; autrement on devient, ſans le vouloir, & même ſans s'en défier, un homme de parti.

Il eſt beau de n'aimer que la vérité, & de la connoître telle qu'elle eſt. Tant d'illuſions en prennent l'apparence, qu'on y eſt ſouvent trompé. Quand on veut la voir ſans nuage dans une affaire qui ſe préſente, il faut ſe dénuer de tout ce qu'on ſait, s'inſtruire comme ſi l'on ne ſavoit rien, enfin prendre conſeil des perſonnes qui voient & qui jugent ſans préoccupation.

Il faut, outre cela, avoir une droiture d'intention qui nous mérite d'obtenir des lumieres ſurnaturelles ; car le Seigneur ſonde nos cœurs & nos reins ; & ſi ce n'eſt pas l'amour de la juſtice qui nous anime dans nos recherches, il nous abandonne à nos propres ténebres.

Je ſuis de toute la plénitude de mon cœur, &c.

A Rome, ce 7 janvier 1769.

LETTRE XLV.

A un religieux de ſon ordre.

La Providence, en m'élevant au cardinalat, ne m'a point fait perdre de vue l'endroit d'où je ſuis ſorti : c'eſt une perſpective qui m'eſt toujours préſente, & que je trouve admirable pour écarter l'amour-propre. La dignité que je poſſede, & pour laquelle je n'étois pas né, a plus d'épines que de roſes, & en cela elle reſſemble à toutes les places éminentes.

Je ſuis ſouvent obligé d'être d'un avis contraire à celui de la perſonne du monde que je reſpecte le plus, & qui mérite davantage toute ma reconnoiſſance. C'eſt le plus cruel combat que puiſſe éprouver mon cœur.

La charité, inſéparable de la vérité, n'a pas toujours des choſes gracieuſes à dire : mais bien des perſonnes prennent le change ſur cet objet, s'imaginant que la

charité eſt toujours douce & toujours complaiſante : en ce cas elle reſſembleroit à la flatterie. Il y a des circonſtances où la charité s'enflamme, où elle éclate, où elle tonne. Les peres de l'égliſe, qui en furent remplis, ne parloient que par ſon organe, & lors même qu'ils exprimoient le plus vivement leur zele.

Quand vous écrirez à l'évêque de ***, vous lui ferez mes complimens ſinceres : vous lui direz qu'on a tout employé pour pacifier les choſes, & que tout eſt inutile. Dieu tôt ou tard manifeſtera ſes volontés; car c'eſt toujours lui que nous devons avoir en vue.

Vous me rendez la vie, en m'apprenant que notre ami commun n'en mourra pas. Ses lumieres ſont d'un grand ſecours pour ceux qui le conſultent. Il a le ſuprême talent de conduire, ſans avoir les petiteſſes de la plupart des directeurs : car il faut convenir que bien des hommes qui dirigent, auroient eux-mêmes beſoin d'être dirigés ; & ce ſont

presque toujours les femmes qui les perdent, en ayant pour eux des attentions qu'on ne doit qu'à Dieu. Il leur semble, lorsqu'elles voient celui en qui elles ont mis leur confiance, que c'est au moins l'archange Gabriel. Il est sans doute à propos qu'on ait une véritable estime pour ceux qu'on consulte, & qu'on écoute comme les oracles de la loi; mais cela ne doit pas aller à l'excès.

Toute personne qui est dans un continuel enthousiasme de son directeur, peut se persuader qu'il y a beaucoup de motifs humains dans un tel attachement.

Quelle surprise pour une multitude de dévotes qui, croyant être sincérement à Dieu, ne sont qu'à leur directeur, & qui, au moment de leur mort, entendront de la bouche suprême qui prononcera les derniers arrêts : Comme ce n'est pas moi que vous avez aimé, retirez-vous, je ne vous connois pas. *Discedite, nescio vos.*

C'est

C'est ce qui m'a long-tems fait trembler sur le chapitre des directeurs. J'aurois bien souhaité que celui qui fut jadis le mien à Rome, & qui est mort en odeur de sainteté, eût rendu publique sa maniere de diriger. C'étoit un homme céleste, qui élevoit au-dessus de l'humanité, & qui vouloit absolument qu'on l'oubliât ; pour qu'on ne s'attachât qu'à Dieu seul.

Il nous manque en Italie un bon livre sur la direction. Nous en avons une multitude qui ne contiennent que des lieux communs. Mais il faudroit, pour le composer, premiérement l'esprit de Dieu ; secondement, une grande connoissance du cœur humain : car on ne peut croire avec quelle adresse l'amour-propre & mille affections sensibles vont s'y placer, tandis qu'on se persuade que ce sont des sentimens sublimes & dignes des regards de l'Eternel. Voilà pourquoi il est si difficile de nous juger.

Je vous souhaite ce que vous pouvez

desirer, parce que je sais que vous ne desirez que d'excellentes choses ; & je suis votre très-cher & très-affectionné serviteur, *le cardinal Ganganelli.*

Au couvent des SS. Apôtres.

LETTRE XLVI.

Au comte de ***.

Nous sommes enfin convoqués pour un consistoire qui doit terminer de grandes choses. On s'y occupera des malheureuses affaires qui nous ont brouillés avec les puissances depuis du tems. Il paroît que le saint Pere se sentant enfin hors d'état de résister, acquiescera aux desirs de la maison de Bourbon. Il mettra du moins en délibération les causes de son mécontentement, & chacun donnera son avis.

Plût à Dieu qu'on eût suivi ce plan dès le commencement ! Mais on ne voit souvent les suites d'une fâcheuse affaire, que lorsqu'on s'y est engagé.

Je vous conseille d'en conférer avec...
Rome, quoique renommée pour sa politique, n'est pas toujours....... Vous m'entendez.

Les ministres continuent de porter les plaintes les plus ameres ; & les parties intéressées à ne rien terminer, forment des circonvallations, des obsessions, & .... Votre esprit vous dira le reste.

Il y a tout lieu de présumer que la France, l'Espagne & le Portugal auront, &c.

Je ne vous dirai rien, si l'on m'impose silence ; & certainement vous m'approuverez. Je ne veux pas m'exposer aux mêmes reproches que le petit homme en question, pour avoir trahi le secret.

Outre la probité cardinaliste, j'ai la probité naturelle, qui fait l'essence de l'honnête homme ; & c'est un double engagement pour être discret : mais nous ne le ferons point assez pour que la

chofe ne fe divulgue pas fur-le-champ ; & je ne ferois même pas furpris que les gazetiers de Hollande en fuffent inftruits.

Je ne puis rien favoir d'avance, parce qu'on ne dit rien. La vie que je mene, eft auffi rembrunie que mon habit ; & je ne me trouve pas conféquemment dans les cercles brillans, où l'on débite les grandes nouvelles. Je n'apprends les chofes que par la voie de notre cher abbé...... Mais fait-il tout, & dit-il toujours vrai ? Ce n'eft pas qu'il veuille tromper ; mais fon imagination, mais fa vivacité, &c.

J'ai revu le poftillon ailé ... il m'a remis les lettres que j'attendois, & qui ne contiennent que de fages réflexions fur ce que je voulois favoir. Adieu fans cérémonie, comme vous me l'avez ordonné.

A Rome, ce 31 janvier 1769.

LETTRE XLVII.

Au même.

VOICI bien une autre révolution que le consistoire dont je vous ai parlé. Le saint Pere, en se mettant au lit hier au soir, éprouva une violente convulsion, jeta un grand cri, & expira. C'étoit aujourd'hui même que nous devions nous rassembler pour tirer à l'alambic ce qui tient toutes les cours catholiques en suspens, & ce qui nous met mal avec elles. Chacun raisonnera diversement sur cette mort arrivée fort extraordinairement dans la circonstance présente.

Je regrette sincérement le feu pape, à raison de ses excellentes qualités, & de la reconnoissance que je lui dois. La religion doit faire son éloge, & le pleurer. Il la rendit vraiment respectable à tous ceux qui l'approcherent, par des mœurs d'or, aussi pures que ses intentions, & par un zele à toute épreuve;

mais je dirai toujours : c'eſt dommage qu'il n'ait pas ſaiſi les choſes comme il devoit les enviſager.

Il laiſſe des neveux recommandables par leurs excellentes qualités, & ſur-tout le cardinal, qui a la plus belle ame qu'on puiſſe voir.

La grande difficulté ſera maintenant de ſavoir qui l'on choiſira. Je le plains d'avance ; & je ne m'aviſerai point de vous dire, c'eſt tel ou tel ; car c'eſt toujours celui auquel on ne penſoit pas. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ne donnerai ma voix qu'à celui qui joindra le ſavoir à la piété. Un pape, comme vicaire de Jéſus-Chriſt, doit avoir une vraie dévotion ; & comme prince temporel, beaucoup de connoiſſances & de ſagacité. Heureuſement le ſacré college nous offre dans ſes membres de quoi choiſir avec facilité.

Priez pour que le Seigneur nous inſpire, & qu'il nous donne un chef ſelon ſon cœur, & ſelon celui des rois.

J'ai vu depuis peu monſignor Mareſchi : c'eſt un prélat admirable pour la ſcience & pour la candeur.

Le conclave ſera plus ſupportable qu'en été. Cela ne changera guere mon genre de vie.

Je vais tout ſimplement quitter une cellule, pour paſſer dans une autre ; & ſi l'on intrigue, je vous proteſte que je n'en ſaurai rien, étant l'homme qui ſe mêle le moins de faire des partis.

Vous connoiſſez mon cœur ; & je n'ai pas beſoin de vous dire que je ſuis, &c.

A Rome, ce 13 février 1769.

LETTRE XLVIII.

A un religieux de ſes amis.

J'ENTRE au conclave ; priez le Seineur qu'il béniſſe nos intentions, & qu'il nous donne le calme après une ſi longue tempête.

On m'a préſque engagé à prendre un conclaviſte François. Outre que j'aime

infiniment sa nation, il a d'excellentes qualités : d'ailleurs je m'en rapporterai à moi-même, pour n'avoir rien à craindre de son indiscrétion, au cas qu'il voulût parler : *secretum meum mihi.* (*)

Vous direz à notre prélat que je n'ai pu répondre à sa lettre, & que je l'attends lui-même au couvent des SS. Apôtres, dès le jour même que le conclave finira. Les esprits sont divisés ; mais Dieu peut tout sur les cœurs, & c'est son ouvrage dont nous allons nous occuper.

Tâchez de me procurer, au moment de ma liberté, le livre dont je vous ai parlé. Adieu. Je suis toujours votre serviteur & votre ami, *le cardinal Ganganelli.*

A six heures du matin.

LETTRE XLIX.

A monsignor ***.

VOILA quatre mois que je ne suis plus,

(*) Mon secret est pour moi.

ni à moi ni à mes amis, mais à toutes les différentes églises, dont, par la permission divine, je suis devenu le chef; & à toutes les cours catholiques, dont plusieurs, comme vous savez, ont avec Rome de grandes affaires à régler.

On ne pouvoit pas devenir pape dans des tems plus litigieux; & c'est précisément sur moi que la Providence a fait tomber un poids si accablant. J'espere qu'elle me soutiendra, & qu'elle me donnera cette prudence & cette force, tout à la fois si nécessaires pour gouverner selon les regles de la justice & de l'équité.

Je travaille à prendre la connoissance la plus exacte des affaires que m'a laissé mon prédécesseur, & qui ne peuvent se déterminer qu'après un long examen.

Vous me ferez un véritable plaisir de m'apporter ce que vous m'avez écrit sur des choses qui ont rapport à cet objet, & de ne les confier qu'à moi seul.

Vous me trouverez comme vous m'a-

vez toujours connu, aussi étranger aux grandeurs qui m'assiegent, que si je n'en savois pas même le nom, & vous pourrez me parler avec la même franchise que vous me parliez auparavant, parce que la papauté m'a encore donné un nouvel amour pour la vérité, & une nouvelle conviction de mon propre néant.

A Rome, ce 21 septembre.

LETTRE L.

A un seigneur Portugais.

Vous ne devez pas douter, monsieur, que je n'aie tout l'empressement possible pour resserrer plus que jamais les nœuds qu'on a voulu rompre entre la cour de Rome & celle de Portugal. Je n'ignore point quelle fut de tout tems la liaison intime qui régna entre ces deux puissances, & je serai charmé de remettre les choses sur l'ancien pied; mais comme pere commun des fideles, comme chef de tous les ordres religieux, je ne serai

rien que je n'aie examiné, pesé & jugé selon les loix de la justice & de la vérité.

A Dieu ne plaise qu'aucune considération humaine puisse me décider !

J'aurai déjà un compte assez rigoureux à rendre à Dieu, sans charger encore ma conscience d'un nouveau péché ; & c'en seroit un énorme, de proscrire tout un ordre, sur des rumeurs, sur des préventions, & même sur des soupçons. Je n'oublierai point, qu'en rendant à César ce qui appartient à César, je dois rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu.

J'ai déjà chargé quelqu'un de parcourir les archives de la Propagande, & de me procurer la correspondance de Sixte-Quint, mon illustre confrere & mon prédécesseur, avec Philippe II. J'exige, outre cela, qu'on me remette les chefs d'accusation, appuyés de témoignages qu'on ne puisse rejeter. Je deviendrai secrétement l'avocat de ceux dont on me demande la ruine, afin de chercher en moi-même tous les moyens de les

justifier, avant de rien prononcer.

Le roi de Portugal est trop religieux, ainsi que les rois de France, d'Espagne & de Naples, pour ne pas approuver mon procédé.

Si la religion exige des sacrifices, toute l'église m'entendra, &. . . .

Je voudrois bien que la Providence ne m'eût pas réservé pour des tems aussi calamiteux; car, de quelque maniere que j'agisse, je ferai des mécontens, j'occasionnerai des murmures, & je me rendrai odieux à une multitude de personnes, dont j'envie l'estime & l'amitié.

Je me regarde comme ces prophetes que Dieu suscitoit au milieu des tempêtes, & comme ces hommes que leur rang expose au combat, quoiqu'ils n'aient que des vues de paix; mais qui par leur poste, se trouvent nécessairement obligés d'agir.

Tout est entre les mains de Dieu; qu'il dirige ma plume, ma langue, & mon cœur; je me soumettrai à tout, &

je ferai tout ce qu'il faudra faire, sans en redouter les suites, &c.

LETTRE LI.

A un religieux de ses amis.

Si vous me croyez heureux, vous vous trompez. Après avoir été agité tout le jour, je me réveille souvent au milieu de la nuit, & je soupire après mon cloître, ma cellule & mes livres. Aussi puis-je dire que je regarde avec envie votre position. Ce qui me rassure, c'est que le ciel lui-même m'a placé sur la chaire de de S. Pierre, au grand étonnement du monde entier; & que s'il me destine à quelque œuvre importante, il me soutiendra.

Je donnerois tout mon sang, Dieu le sait, pour que tout fût pacifié, pour que tout le monde rentrât dans son devoir, pour que ceux qui ont déplu voulussent se réformer, & qu'il n'y eût ni division, ni suppression.

Je n'en viendrai aux dernieres extrêmités, que pressé par de puissans motifs, afin que la postérité me rende au moins justice, au cas que mon siecle vînt à me la refuser. Ce n'est pas là ce qui m'occupe, mais bien l'éternité, redoutable pour tout le monde, & sur-tout pour les papes.

Je vous ferai rendre ma réponse sur ce que vous me demandez : vous saurez que je n'oublie point mes amis, & que si je ne les vois pas aussi souvent qu'autrefois, c'est que les affaires & les sollicitudes me servent de sentinelles : on les trouve à ma porte, dans ma chambre, dans mon cœur.

Faites mention de moi à mes vieilles connoissances : je pense quelquefois à l'étonnement où elles ont dû être en apprenant mon élévation.

Vous direz sur-tout à celui avec qui j'ai étudié, qu'il n'avoit pas bien prophétisé, quand il disoit à nos camarades que j'irois sûrement finir mes jours

en France. Il n'y a pas d'apparence que cela se réalise, ou je serois donc destiné pour des choses bien extraordinaires. Je suis toujours votre affectionné, &c.

A Castelgandolfe.



LETTRE LII.

Au R. P. Aimé de Lamballe, général des capucins.

Je vous suis sincérement obligé des prieres que vous adressez au ciel pour ma conservation. J'en ai doublement besoin, comme particulier, & comme chef de l'église. Je m'unis à toutes vos peines, à tous vos travaux, bien convaincu que vous souffrez en esprit de pénitence, & d'une maniere agréable à Dieu.

Si vous restez long-tems à Paris, comme je le crains, à raison de votre incommodité, vous aurez occasion d'y voir monsignor Doria, que j'aime de toute la plénitude de mon cœur, comme un

prélat qui ſera un jour la joie & l'honneur de l'égliſe. Je vous vois au milieu d'un monde où il y a de grands vices & de grandes vertus, & où, par une providence toute particuliere, le zele du roi très-chrétien & de toute la famille royale pour la religion,& la grande piété du prélat qui occupe le ſiege de Paris, arrêtent les progrès de l'incrédulité.

Amenez avec vous quelque religieux François qui, par ſa ſcience, honore ici ſa nation. Les dominicains penſerent ſagement, quand ils appellerent à la Minerve le P. Fabrici, votre digne compatriote, qui perpétue la gloire de ſon ordre par ſon érudition.

Si votre maladie ne vous empêche point d'aller rendre vos hommages à madame Louiſe, je vous charge de lui dire que je ſuis toujours dans l'admiration du ſacrifice qu'elle a fait. Aſſurez tous vos confreres que je les aime ſincérement dans notre Seigneur, que je les

exhorte à vivre toujours d'une maniere digne de notre fondateur.

Je parlerai au cardinal de Bernis sur ce que vous desirez. On vous demande souvent en France de ses nouvelles; car je sais qu'il est aussi cher aux François qu'aux Italiens.

Je souhaite vous revoir en bonne santé; & je suis tout à vous comme par le passé, &c. *A Rome, ce 2 avril 1773.*

BREF

A notre cher fils Boddaert, prieur général de l'ordre des guillelmites.

CLÉMENT XIV.

NOTRE cher fils, salut & bénédiction apostolique. La joie que vous nous témoignez de notre avénement au souverain pontificat, répond à l'attachement que votre ordre avoit pour nous depuis long-tems. Nous ne doutons point qu'à ces marques extérieures de zele, vous

ne joigniez auprès de Dieu le ſecours de vos prieres, pour qu'il daigne ſoutenir notre foibleſſe; & en conſéquence nous vous en demandons inſtamment la continuation, comme un effet de votre charité pour nous. Quant à nos ſentimens à votre égard, les preuves que nous vous avons déjà données ci-devant de notre bienveillance, vous montrent aſſez ce que vous pouvez en attendre. Soyez ſûr que notre nouvelle dignité, bien loin d'affoiblir cette bienveillance, n'a fait que l'accroître & l'augmenter, ſur-tout d'après le témoignage que vous nous rendez, qu'ayant viſité avec ſoin les monaſteres de votre ordre, vous les avez trouvés fideles aux regles de leur inſtitut. Cette aſſurance de votre part nous a fait le plus grand plaiſir, elle redouble la tendreſſe que nous avions pour vous; & afin de vous en donner un gage, nous vous accordons, notre cher fils, & à tout l'ordre confié à vos ſoins, de toute l'effuſion de notre cœur,

notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 9 *juillet* 1769, *la premiere année de notre pontificat.* BENOÎT STAY.



BREF

A notre cher fils Pierre-François Boudier, alors supérieur général des bénédictins de la congrégation de S. Maur, & actuellement grand-prieur de l'abbaye royale de Saint-Denis.

CLÉMENT XIV.

NOTRE cher fils, salut & bénédiction apostolique. Votre lettre, dictée par le respect, l'attachement & l'amour le plus tendre, fait bien voir toute la joie que vous avez ressentie vous & votre congrégation, à notre élévation au souverain pontificat. Mais vos sentimens pour le siege apostolique nous étoient déjà connus; & les nouveaux témoignages que

vous nous en donnez, ont moins servi à nous prouver ces sentimens qu'à nous en assurer de plus en plus.

Aussi avons-nous été fort sensibles à ces démonstrations de zele, auxquelles vous & votre congrégation ajoutez un nouveau prix, en suppliant, comme vous faites, le Pere des miséricordes, que dans l'administration d'un si important emploi, il soutienne & fortifie lui-même notre foiblesse par son puissant secours.

Quant au jugement que vous portez de notre personne, nous n'y voyons que votre indulgence, votre amour filial, & le zele ardent dont vous êtes animé pour nous. De notre côté, nous desirons fort avoir quelque occasion de vous témoigner officieusement toute la bienveillance que nous avons pour vous & pour ceux qui vous sont soumis. Cependant, pour gage de notre tendresse paternelle, nous vous donnons, notre cher fils, & à vos freres, de toute l'effu-

ſion de notre cœur, notre bénédiction apoſtolique.

Donné à Rome, à Sainte-Marie majeure, ſous l'anneau du pêcheur, le 11 *août* 1769, *la premiere année de notre pontificat.* BENOÎT STAY.

LETTRE CIRCULAIRE

A tous les patriarches, primats, archevêques & évêques, au ſujet de ſon exaltation.

CLÉMENT XIV.

A nos vénérables freres, ſalut & bénédiction apoſtolique. Quand nous conſidérons les devoirs du ſuprême apoſtolat, dont nous avons été revêtus, le poids d'un ſi grand fardeau nous accable; & il nous ſemble que, tirés du repos d'une vie tranquille, nous avons été jetés en pleine mer, où nous ſommes preſque ſubmergés par la violence des flots.

Mais c'eſt l'ouvrage du Seigneur, &

nos yeux le voient avec admiration. Les jugemens impénétrables de Dieu, & non les conseils humains, nous ont chargés des plus redoutables fonctions de l'apostolat, lorsque nous étions bien éloignés d'y penser. Cette conviction nous donne une pleine confiance que celui qui nous a appellés aux soins pénibles du suprême ministere, viendra calmer nos craintes, aider notre foiblesse, & nous exaucer. Pierre, qui doit être notre modele, fut rassuré par le Seigneur, qui lui reprocha son peu de foi, lorsqu'il croyoit enfoncer dans la mer. Il n'y a pas de doute que notre divin Chef, qui, dans la personne du prince des apôtres, nous a confié les clefs du royaume des cieux & nous a commandé de paître ses brebis, n'ait voulu que nous éloignassions de nous toute incertitude d'obtenir du secours. Nous nous soumettons donc sans réserve à celui qui est notre force & notre soutien, nous abandonnant à sa puissance & à sa fidélité. Il achevera en

nous, par sa bonté, l'œuvre qu'il a commencée; & notre bassesse même ne servira qu'à faire briller sa miséricorde, aux yeux de tous les hommes, avec plus d'éclat; car s'il a résolu d'accomplir, dans ces tems malheureux, quelque chose pour l'utilité de son église, par le ministere d'un serviteur aussi inutile que nous, tous les hommes verront évidemment qu'il en est seul l'auteur & le consommateur, & que c'est à lui seul que la gloire en doit être rapportée. Mais plus le secours sur lequel nous comptons est puissant, plus nous voulons faire d'efforts pour y coopérer : plus l'honneur auquel nous avons été élevés est sublime, plus nous devons apporter de soins pour en remplir dignement les fonctions.

A mesure que nous jetons les yeux sur toutes les contrées du monde chrétien, nous vous appercevons, nos vénérables freres, comme partageant avec nous nos glorieux travaux; & cet aspect

nous remplit de consolation. Nous reconnoissons en vous, avec la plus grande joie, de dignes coopérateurs, des pasteurs fideles, des ouvriers évangéliques. Aussi est-ce à vous que nous nous empressons d'adresser la parole dès le commencement de notre apostolat. C'est dans votre sein que nous voulons répandre les sentimens les plus intimes de notre ame ; & s'il paroît que nous vous fassions quelque exhortation, & que nous vous donnions quelque avis, ne les attribuez qu'à la défiance de nous-même, & pensez qu'ils sont les effets de la confiance que nous inspirent vos vertus, & votre amour filial envers nous.

D'abord nous vous prions & supplions, nos vénérables freres, de demander continuellement à Dieu, qu'il fortifie notre foiblesse ; c'est un retour de tendresse que nous avons droit d'attendre de vous. Priez pour nos besoins, comme nous prions pour les vôtres, afin que, soutenus mutuellement, nous puissions

poissions être plus fermes & plus vigilans. Nous prouverons, par l'union des cœurs, cette unité par laquelle nous ne faisons tous qu'un seul & même corps; car toute l'église n'est qu'un seul édifice, dont le prince des apôtres a posé les fondemens. Beaucoup de pierres ont été liées ensemble pour sa construction; mais toutes sont appuyées sur une seule qui est Jésus-Christ même.

Chargés, comme son vicaire, de l'administration de sa puissance, nous sommes élevés par sa volonté à la place la plus éminente; mais unis avec nous, comme avec le chef visible de l'église, vous êtes les principales parties de ce même corps. Il ne peut rien arriver aux uns, que les autres n'en soient affectés; de même qu'il n'est rien de tout ce qui peut vous intéresser, qui ne soit un objet de notre sollicitude. C'est pourquoi, dans un parfait accord, animés du même esprit qui, émané du Chef suprême, & répandu dans tous les mem-

bres, leur donne la vie, nous devons principalement travailler pour que tout le corps de l'églife foit fain & entier, & que, ne contractant ni rides ni taches, il fleuriffe par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. On peut y réuffir avec le fecours divin, fi chacun felon fon pouvoir s'enflamme de zele pour la garde du troupeau qui lui eft confié, fi chacun s'applique avec foin à le garantir de toute féduction, & à lui procurer des inftructions folides, & des moyens propres à le fanctifier.

Il n'y eut jamais un tems où il fût plus néceffaire de veiller au falut des ames. Chaque jour voit les opinions les plus capables d'ébranler la religion, fe répandre de toutes parts, & des hommes en foule fe laiffer féduire par l'appas de la nouveauté. C'eft un poifon mortel qui s'infinue dans toutes les conditions, & qui caufe les plus cruels ravages.

Nouveau motif, nos vénérables fre-

res, pour travailler avec plus d'ardeur que jamais à réprimer la fureur qui ose attaquer les loix les plus saintes, & outrager la Divinité même.

Vous réussirez dans cette généreuse entreprise, non par les secours de la sagesse humaine, mais par la simplicité de la parole de Dieu, plus perçante qu'une épée à deux tranchans. Vous repousserez sans peine toutes les attaques de l'ennemi; vous émousserez aisément tous ses traits, lorsque vous ne présenterez dans tous vos discours que Jésus-Christ, & Jésus-Christ crucifié. Il a bâti son église, cette cité sainte, & l'a munie de ses loix & de ses préceptes. Il lui a confié la foi qu'il est venu établir, comme un dépôt qu'elle doit garder religieusement & dans toute sa pureté. Il a voulu qu'elle devînt le rempart inexpugnable de sa doctrine & de sa vérité, & que les portes de l'enfer ne prévalussent jamais contre elle. Préposés au gouvernement & à la garde de cette cité

ſainte, conſervons donc ſoigneuſement, nos vénérables freres, le précieux héritage de la foi de notre ſaint fondateur & divin maître, que nos peres nous ont tranſmis dans toute ſon intégrité, afin que nous le tranſmettions de même à nos deſcendans. Si nos actions & nos conſeils ſont conformes à cette regle conſignée dans les livres ſaints, ſi nous marchons ſur les traces de nos peres qui ne peuvent nous égarer, aſſurons-nous que nous ſerons aſſez forts pour éviter toute fauſſe démarche, capable d'affoiblir la foi du peuple chrétien, ou d'entamer en quelque point l'unité de l'égliſe. Ne puiſons que dans l'écriture & dans la tradition ce qu'il nous importe de connoître & d'obſerver; ce ſont les ſources ſacrées de la divine ſageſſe, & c'eſt là qu'on trouve tout ce qu'on doit croire & pratiquer. Ce qui concerne le culte, la diſcipline, la maniere de bien vivre, eſt renfermé dans ce double dépôt. Nous y verrons la profondeur de

nos ſublimes myſteres, les devoirs de la piété, les regles de la juſtice & de l'humanité. Nous nous y inſtruirons de ce qu'on doit à Dieu, à l'égliſe, à la patrie, au prochain; & nous reconnoîtrons qu'il n'y a point de loix qui établiſſent mieux que la vraie religion le droit des nations & des ſociétés. Auſſi n'a-t-on jamais attaqué la doctrine de Jéſus-Chriſt, ſans troubler la tranquillité des peuples, ſans altérer l'obéiſſance due aux ſouverains, & ſans répandre de toutes parts le trouble & la confuſion.

Il y a une telle liaiſon entre les droits de la Majeſté divine & ceux des princes de la terre, que, lorſqu'on obſerve les loix du chriſtianiſme, on obéit aux ſouverains ſans réſerve, on reſpecte leur puiſſance, & l'on chérit leur perſonne.

Nous vous exhortons en conſéquence, nos vénérables freres, autant qu'il eſt en nous, à bien inculquer dans l'eſprit des peuples qui vous ſont confiés, l'obéiſſance & la ſoumiſſion envers les

ſouverains ; car parmi les commandemens de Dieu, celui-ci eſt ſpécialement néceſſaire pour maintenir l'ordre & la paix. Les rois n'ont été élevés au rang éminent qu'ils occupent, que pour veiller au ſalut & à la ſûreté publique, que pour contenir les hommes dans les bornes de la ſageſſe & de l'équité. Ils ſont les miniſtres de Dieu pour faire obſerver la juſtice, & ils ne portent le glaive, que pour exécuter la vengeance de Dieu, en puniſſant quiconque s'écarte de ſon devoir. Ils ſont encore outre cela les enfans les plus chéris de l'égliſe, & ſes protecteurs ; & c'eſt à eux qu'il appartient de maintenir ſes droits, & de défendre ſes intérêts. Ayez donc ſoin qu'on faſſe comprendre aux enfans même, dès qu'ils ſeront ſuſceptibles de raiſon, que la fidélité envers les ſouverains doit être inviolablement gardée ; qu'on doit ſe ſoumettre à leur autorité, obſerver leurs loix, non-ſeulement par la crainte du châtiment, mais encore

par le devoir de la conſcience.

Quand vous aurez, par votre application & par votre zele, ainſi diſpoſé l'eſprit des ſujets à obéir aux rois, à les reſpecter & à les aimer de toute la plénitude de leur cœur, alors vous aurez travaillé efficacement à la tranquillité des citoyens, & à l'avantage de l'égliſe ; car l'un eſt inſéparable de l'autre. Mais pour vous acquitter de ce devoir avec un ſuccès infaillible, vous joindrez aux prieres que vous faites journellement pour les peuples, des prieres particulieres pour les rois, afin d'obtenir de Dieu leur conſervation, leur proſpérité, & la grace qui leur eſt néceſſaire pour gouverner ſelon la ſageſſe & avec équité.

C'eſt ainſi qu'en travaillant au bonheur de tous les hommes, vous remplirez dignement les fonctions de votre ſaint miniſtere ; car il eſt juſte & convenable que les pontifes qui ont été établis pour les hommes, dans ce qui concerne le culte de Dieu, préſentent à

Dieu les vœux de tous les fideles ; suppliant sans cesse le Seigneur qu'il soutienne & qu'il affermisse celui qui veille à la tranquillité publique & à la conservation de tous les citoyens.

Il seroit sans doute superflu de rappeller ici toutes les autres obligations que vous impose la dignité pastorale. Vous êtes pleinement instruits de tous les devoirs qu'exige la religion chrétienne, vivant dans l'heureuse pratique de toutes les vertus : car vous ne manquez pas d'avoir continuellement sous les yeux Jésus-Christ même notre chef, le prince de tous les pasteurs, & d'exprimer en vous le parfait modele de charité, de saintéte & d'humilité. Nos travaux, nos pensées ne peuvent avoir un objet plus glorieux & plus excellent que celui qui, la splendeur de la gloire de son Pere, & le caractere de sa substance, a bien voulu nous élever à la qualité d'enfans de Dieu par adoption, & nous faire ses cohéritiers. C'est le moyen de conserver l'union & l'alliance des hommes

avec Jésus-Christ, & d'imiter ce divin modele de patience, de douceur & d'humilité. C'est pourquoi il est dit : *montez sur une haute montagne, vous qui annoncez l'évangile à Sion.*

Si vous avez un desir ardent de vous conformer à ces devoirs, il n'est pas possible que cette sainte ardeur ne passe de votre cœur dans celui de tous les peuples, & qu'ils n'en soient vivement enflammés : car l'exemple du pasteur a une vertu & une force étonnante, pour remuer l'ame des fideles qui lui sont confiés. Lorsqu'ils appercevront que toutes ses pensées & toutes ses actions sont réglées sur le modele de la vraie vertu, lorsqu'ils le verront éviter tout ce qui pourroit ressentir la dureté, la hauteur, la fierté ; ne s'occuper que des œuvres qu'inspirent la charité, la douceur, l'humilité : alors ils se sentiront vivement animés à suivre des exemples si admirables & si édifians.

Quand on est convaincu qu'un pas-

teur s'oublie ſoi-même pour ſe rendre utile aux autres, qu'il ſe plaît ſingulié-rement à ſoulager les indigens, qu'il aime à conſoler les affligés, à inſtruire les ignorans, qu'il fait ſes délices de les aider de ſes bons offices & de ſes conſeils, qu'enfin tout annonce en lui une parfaite diſpoſition à donner ſa vie pour le ſalut de ſon peuple: alors chacun, frappé de ſes vertus, touché de ſes exemples, rentre en ſoi-même, & ſe corrige de ſes défauts. Mais ſi un paſteur, au contraire, uniquement attaché à ſes propres intérêts, préfere les biens de la terre à ceux du ciel, comment pourra-t-il engager ſes ouailles à n'aimer que Dieu, & à ſe rendre ſervice les uns aux autres? S'il ſoupire après les richeſſes, après les plaiſirs, après les honneurs, comment pourra-t-il leur en inſpirer le mépris? S'il eſt faſtueux, enflé d'orgueil, comment perſuadera-t-il la douceur & l'humilité?

Puis donc que vous êtes chargés, nos vénérables freres, de former les peuples

ſelon les maximes de Jéſus-Chriſt, votre premier devoir eſt de vivre dans la ſainteté, la douceur, l'innocence des mœurs, dont il nous a donné l'exemple : aſſurez-vous bien que vous ne ferez un digne uſage de votre autorité, qu'en aimant mieux donner des preuves de modeſtie & de charité, qu'en faiſant oſtentation des marques de votre dignité. Ayez pour principe que, ſi vous vous acquittez ſcrupuleuſement des devoirs qui vous ſont impoſés, vous ſerez comblés de gloire & de bonheur ; & qu'au contraire, ſi vous les négligez, vous vous couvrirez de honte, & vous vous préparerez les plus grands malheurs. Ne deſirez donc point d'autres richeſſes que de gagner à Dieu les ames qu'il a rachetées de ſon propre ſang : ne recherchez point d'autre gloire que celle de vous conſacrer totalement au Seigneur, pour travailler ſans relâche à étendre ſon culte, à relever la beauté de ſa maiſon, à extirper les vices, à cultiver les vertus. Tel doit être le ſeul

objet de vos penſées, de vos deſirs, de vos actions, de votre ambition. Et ne penſez pas, nos vénérables freres, qu'après avoir paſſé long-tems dans ces pénibles travaux, il ne vous reſtera plus de quoi exercer votre vertu. Telle eſt la nature de notre miniſtere, telle eſt la condition d'un évêque, c'eſt qu'il ne doit jamais voir de terme à ſes ſollicitudes & à ſes ſoins; c'eſt qu'il ne peut jamais ſe permettre de repos; car ceux dont la charité ne doit point connoître de bornes, n'en doivent pas mettre à leur activité. L'attente d'une récompenſe éternelle eſt bien capable d'adoucir toutes les peines.

Eh! qu'eſt-ce qui pourroit paroître difficile à ceux qui ne perdent point de vue ce bonheur ineffable que le Seigneur partagera avec tous ceux qui auront fidélement gardé & multiplié ſon troupeau, quand il viendra leur demander compte de leur adminiſtration? Outre cette eſpérance ſi précieuſe & ſi

douce, vous éprouverez dans les travaux même de la vie épiscopale, des joies & des consolations qu'on ne peut exprimer. Quand Dieu seconde nos efforts, nous voyons les peuples s'unir étroitement par le lien d'une charité réciproque, se distinguer par leur innocence, par leur candeur, par leur piété; nous voyons une multitude d'excellens fruits que nos veilles, nos fatigues, nos sueurs, font croître dans le champ de l'église.

Puissions-nous, par un concert unanime de volonté, de zele, d'application, puissions-nous, nos très-chers & vénérables freres, faire revivre dans le tems de notre apostolat, cet état florissant de la religion, & lui rendre toute la beauté de son premier âge! Puissions-nous vous en féliciter, & nous en réjouir avec vous dans le Seigneur! Qu'il daigne, ce Dieu de miséricorde, nous soutenir par le secours de sa grace, & remplir nos cœurs de tout ce qui lui est agréable.

En gage de notre charité, nous vous donnons avec toute l'affection possible, & à tous les fideles de vos églises, la bénédiction apostolique.

A Rome, à Sainte-marie majeure, le douzieme jour de décembre, l'an 1769, & le premier de notre pontificat.

LETTRE

A Louis XV, roi très-chrétien, sur l'irréligion.

NOUS ne connoissons rien de plus propre à enflammer votre zele, que le motif qui nous engage à vous écrire. Il ne s'agit point ici de nos intérêts personnels; mais de ceux même de la religion. Si nous sommes assurés de votre royale protection pour nous-mêmes, nous avons bien plus lieu de croire que vous l'accorderez à des instances qui n'ont d'autre objet que les avantages de l'église.

C'est la cause commune de Dieu, &

du christianisme, que nous vous déférons, notre très-cher fils en Jésus-Christ. Nous ne voyons qu'avec la plus profonde douleur le culte établi par le Législateur suprême, attaqué depuis long-tems par des hommes impies, qui ne cessent de diriger contre lui les traits sacrileges de leur esprit pervers. On diroit qu'ils ont fait une conspiration générale, pour renverser de fond en comble, par les efforts les plus audacieux, ce qu'il y a de plus vénérable & de plus sacré. Ils ne rougissent pas de produire chaque jour une foule d'écrits, monument éternel de leur folie, pour détruire jusqu'aux premiers principes des bonnes mœurs, pour rompre les liens de toutes les sociétés, & pour séduire les ames simples, par le funeste talent qu'ils ont de semer avec intérêt leurs dogmes pervers.

L'étonnante rapidité de leurs progrès nous persuade qu'il n'y a pas d'affaire plus importante & plus pressée, que

d'oppofer une digue à ce torrent.

Il ne fuffit pas d'ôter des mains des lecteurs tous les ouvrages empoifonnés qui fortent de cette horrible école, il faut encore que le zele des évêques nos vénérables freres, vienne à notre fecours, afin que, réuniffant nos forces, nous puiffons combattre d'un commun accord les différens ennemis de la religion, & la venger des outrages qu'on lui fait journellement.

Nous voyons à cette occafion, avec une joie inexprimable, que les prélats du vafte & floriffant empire de votre majefté, maintenant affemblés à Paris pour les affaires du clergé, entrent parfaitement dans nos vues, & que leur follicitude paftorale les engage à mettre tout en œuvre pour arrêter les ravages de l'incrédulité. Nous avons une ferme confiance, qu'en travaillant comme ils vont faire pour la caufe de Dieu, ils recevront abondamment l'efprit de confeil & de force. Ce n'eft pas une petite

consolation pour nous, de les voir se porter d'eux-mêmes avec la plus vive ardeur à remplir un devoir aussi intéressant.

Mais s'ils ont besoin de la protection du Très-haut, ils ont aussi droit d'attendre de vous, notre très-cher fils, les secours nécessaires pour seconder & couronner leurs travaux. Aussi vous prions-nous, autant qu'il est en nous, de les favoriser dans tout ce qu'ils feront pour la religion, & de les soutenir avec vigueur. Alors ils donneront efficacement des preuves du zele qui les anime, non seulement pour le salut des fideles, mais pour l'avantage temporel de leur patrie, ainsi que pour votre personne sacrée; car la religion étant le plus ferme appui des trônes, on contient facilement dans l'obéissance due aux rois, les peuples qui obéissent à Dieu.

D'où il est facile de voir que nos soins & nos sollicitudes ne tendent pas moins à affermir votre autorité royale, qu'à

maintenir les intérêts de Dieu. Les sociétés humaines sont bien plus redevables de leur conservation & de leur sûreté à l'exercice du vrai culte & à la stabilité de la doctrine révélée, qu'à la force des armes, ou à l'abondance des richesses.

Le vrai moyen d'attirer sur votre personne sacrée, sur les princes & princesses de votre sang, les effets les plus précieux de la miséricorde divine, c'est de maintenir publiquement la foi & la piété dans leur intégrité. En cela vous posséderez éminemment l'art de régner, cet art par lequel vos ancètres se montrerent toujours rois très-chrétiens; & vous soutiendrez votre gloire & la leur, ajoutant sans cesse à leur exemple les marques les plus éclatantes de votre religion.

Cet objet exigeroit sans doute que nous en traitassions plus amplement; mais la haute opinion que nous avons de votre piété vraiment royale, nous fait regarder comme superflu un plus

long difcours fur ce fujet.

Dans la ferme confiance que votre majefté nous accordera ce que nous lui demandons avec autant de zele que de juftice, nous prions le Tout-puiffant par qui vous régnez, qu'il vous conferve long-tems, ainfi que votre augufte famille; & nous vous donnons, avec toute la tendreffe dont nous fommes capables, notre bénédiction apoftolique. Puiffe-t-elle être un heureux préfage de la grace & de la félicité que nous vous fouhaitons!

A Rome, ce 21 mars 1770.

LETTRE

A madame Louife de France.

CLÉMENT XIV.

NOTRE très-chere fille en Jéfus-Chrift, falut. Il nous femble que les travaux les plus pénibles de l'apoftolat, dont nous avons été revêtus, n'ont plus rien que de doux & de léger, depuis que nous

avons appris votre ſainte & généreuſe réſolution. Vous ne pouviez rien entreprendre de plus grand, rien de plus ſublime, que d'échanger la pompe d'une cour royale pour l'abjection d'une maiſon religieuſe. Soit que nous conſidérions la pieuſe condeſcendance de notre très-cher fils en Jéſus-Chriſt, Louis, votre auguſte pere le roi très-chrétien, qui vous permet d'accomplir un pareil ſacrifice; ſoit que nous enviſagions les précieux avantages qui doivent en réſulter pour le bien de l'égliſe: nous ne pouvons contenir notre joie & notre admiration.

Graces ſoient à jamais rendues à Dieu, l'auteur de tout bien, de ce qu'il a voulu donner dans votre perſonne un exemple auſſi frappant à tous les princes & à toutes les nations; de ce qu'il a daigné conſacrer notre pontificat par une époque auſſi glorieuſe. C'eſt un ſujet de félicitation pour nous-mêmes comme pour vous. Eh! comment ne ſerions-

nous pas ravis à la vue des abondantes richesses dont le Seigneur vient de vous combler, & de cette force toute divine qui, après les plus mûres réflexions, vous fait embrasser un genre de vie qu'on peut appeller une ébauche du ciel! Il n'y a que Dieu lui-même, qui ait pu vous inspirer un si généreux dessein. Vous avez compris, à la faveur de sa lumiere, que toutes les grandeurs du monde ne sont que de foibles vapeurs; tous ses plaisirs, que des illusions; toutes ses promesses, que des mensonges; que l'ame enfin ne peut trouver sa paix que dans le doux exercice de l'amour de Dieu, & que vous ne régneriez qu'en servant lui seul.

C'est maintenant, dans le port où vous êtes, qu'à l'abri des écueils & des naufrages vous allez jouir de la plus délicieuse tranquillité, goûter plus que jamais les saintes & divines voluptés, qui sont le partage des amis de Dieu. Quand on sait triompher du monde, on possede

les plus grandes richesses au milieu de l'indigence. On trouve dans le renoncement à soi-même, la vraie liberté ; la grandeur & la gloire, dans les abaissemens de la plus profonde humilité. Rien n'est comparable au bonheur de concentrer toutes ses pensées, tous ses desirs dans le sein de Dieu ; de vivre avec lui seul, de s'enflammer de son amour, de n'avoir d'autre espérance que celle de le posséder pour toujours.

Que votre courage augmente, notre très-chere fille, à proportion des graces que le Seigneur verse sur vous à pleines mains. Persévérez de toutes vos forces dans le noble dessein que vous avez formé de tendre & de parvenir à la sainteté. Occupez-vous continuellement de celui que vous vous êtes proposé d'aimer & de servir tous les jours de votre vie ; pensez que la récompense qui fait l'objet de vos desirs est infinie, & que les fruits que vous attendez sont incorruptibles. Par-là vous changerez vos tra-

vaux en délices, & vous goûterez par avance les doûceurs de la céleste patrie.

Plus nous réfléchissons sur la généreuse démarche que vous venez de faire, plus nous nous réjouissons, dans l'espoir que ce magnifique exemple fera naître chez plusieurs personnes l'envie de l'imiter. Vous ne manquerez pas de vous rappeller que le roi votre tendre pere ayant sacrifié jusqu'au plaisir qu'il avoit de vivre avec vous, pour ne pas s'opposer à votre vocation, vous devez mettre tout en œuvre afin de lui témoigner un juste retour. Le seul moyen de vous en acquitter, sera de demander continuellement à Dieu, qu'il le rende heureux dans cette vie & dans l'autre.

Votre zele pour l'église, qui nous est très-connu, ainsi que votre respectueux attachement pour le saint-siege, sont de nouveaux motifs de joie & de consolation : car nous sommes persuadés que vous présenterez continuellement à Dieu & nos besoins particuliers & ceux

de la religion. Nous vous offrons, en reconnoiſſance de ces bons offices, tous les avantages que vous pouvez attendre de notre tendreſſe paternelle. Rien ne peut répondre à l'extrême deſir que nous avons de ſeconder vos pieuſes intentions, & de favoriſer la ferveur avec laquelle vous marchez dans les ſentiers de la vertu. Ainſi, quoique nous ſoyons intimement convaincus de votre zele & de votre perſévérance, nous donnons volontiers à votre confeſſeur, préſent & futur, le pouvoir d'adoucir votre regle, & même de vous en diſpenſer, dans tous les cas où votre foibleſſe ne pourroit correſpondre à votre courage. Nous vous accordons outre cela, en vertu de notre autorité apoſtolique, une indulgence pleine & entiere, toutes les fois que vous approcherez de la table ſacrée; &, pour vous témoigner encore plus notre affection, nous concédons la même grace à nos ſaintes filles en Jéſus-Chriſt, vos dignes compagnes, & nous les ren-

dons

dons participantes, ainsi que vous, de notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, ce 9 mai 1770, la premiere année de notre pontificat.

PREMIERE LETTRE

A Louis XV, roi très-chrétien, touchant la prise d'habit de madame Louise.

Notre très-cher fils en Jésus-Christ, salut. Il est juste qu'en même tems que nous écrivons à notre très-chere fille en Jésus-Christ, la princesse Louise-Marie, pour la féliciter sur la grandeur de son sacrifice, nous répandions notre joie dans le sein paternel de votre majesté. Vous nous causez des transports d'allégresse d'autant plus vifs, que vous avez la plus grande part à une action si éclatante & si admirable; mais ce qui remplit notre ame d'une satisfaction infinie, c'est qu'après avoir applaudi à la généreuse démarche de votre auguste fille, vous avez encore montré un cou-

rage extraordinaire, en vous séparant d'elle, malgré ses précieuses qualités qui vous la rendoient si chere. Dès que vous avez cru entendre la voix de la religion, vous avez étouffé le cri de la nature, & vous n'avez plus vu qu'une future épouse de Jésus-Christ dans celle qui étoit votre fille bien-aimée. Ainsi vous avez ouvert vous-même le chemin du ciel à une pieuse princesse qui desiroit y entrer avec ardeur, & vous avez contribué par votre généreux consentement à la mettre à l'abri des dangers qui environnent la vie humaine, & des flots tumultueux qui l'agitent.

Je la vois, dans la sainte retraite qu'elle s'est choisie, apprendre au monde entier, qu'il n'y a rien de plus fragile & de plus vain que toutes les délices & toutes les grandeurs de cette vie ; qu'il est nécessaire de ne les regarder que comme des écueils, d'autant mieux qu'elles deviennent les causes lamentables d'une multitude de maux, en mettant obstacle à l'acquisition d'un bonheur éternel.

La part que vous avez à une si belle action, doit vous donner la plus grande confiance dans les prieres de votre illustre fille. Elle ne cessera de recommander au Seigneur votre auguste personne, votre famille royale, votre royaume entier, &, ce qui doit singuliérement intéresser votre majesté, le salut de votre ame. C'est une puissante intercession que vous vous êtes ménagée auprès du Tout-puissant. Ainsi il vous importe extrêmement de retirer tout le fruit possible d'un événement que la Providence a permis pour votre propre bien.

Nous souhaitons de toute la plénitude de notre cœur, que vous receviez ici les témoignages de notre affection, comme les doux épanchemens d'un pere qui vous aime tendrement, & qui n'est pas moins jaloux de votre gloire & de votre félicité, que de la sienne propre. Pour vous en convaincre, nous vous donnons le plus affectueusement qu'il est possible, notre très-cher fils en

Jésus-Christ, notre bénédiction apostolique, comme une preuve indubitable de l'amour singulier que, &c.

Donné à Rome le 9 mai 1770, la premiere année de notre pontificat.



SECONDE LETTRE

A Louis XV, roi très-chrétien, sur le même sujet.

APRÈS avoir félicité votre majesté par notre lettre du 9 mai dernier sur le courage héroïque avec lequel la princesse Louise, votre auguste fille, devoit embrasser la vie religieuse; après lui avoir témoigné toute la plénitude de notre joie à ce sujet, nous ne pouvons nous empêcher de vous exprimer encore aujourd'hui quelle est notre allégresse, & quels sont nos transports à l'approche d'un pareil sacrifice. Son zele est si ardent, qu'il ne peut plus souffrir aucun délai, & qu'elle se sent embrasée du desir de se voir revêtue du saint habit

des carmélites, des mains de notre vénérable frere Bernardin, archevêque de Damas, notre nonce ordinaire auprès de votre majesté.

Dès la premiere nouvelle que nous eûmes de son généreux dessein, nous reconnûmes que l'esprit de Dieu agissoit d'une maniere toute merveilleuse sur l'ame de cette auguste princesse, & nous nous sentîmes pressés du plus grand desir d'aller faire nous-mêmes en personne la cérémonie de la vêture, dont notre nonce doit s'acquitter, & d'augmenter par-là l'éclat & la célébrité d'un aussi grand jour. Mais la distance des lieux nous rendant la chose impossible, nous accomplissons nos desirs en partie, en chargeant le nonce, notre susdit frere, de cette auguste fonction. Nous paroîtrons y assister en quelque sorte nous-mêmes, & conduire notre très-chere fille en Jésus-Christ aux noces de son divin Epoux. Nous vous prions d'agréer les lettres que nous avons adres-

sées à ce sujet au nonce qui nous représentera ; & nous nous persuadons que vous y acquiescerez d'autant plus volontiers, que ces dispositions n'ont pas d'autre principe que notre zele & notre affection pour votre majesté.

Recevez comme un gage certain de ces sentimens, & comme le présage heureux des bénédictions divines, notre bénédiction apostolique. Nous vous la donnons avec toute la tendresse d'un pere, ainsi qu'à tous vos augustes enfans ; & sur-tout à la pieuse princesse qui fait le sujet mémorable de notre commune allégresse.

Donné à Rome, le 18 juillet 1770, la seconde année de notre pontificat.



LETTRE

A monseigneur Bernardin Girault, archevêque de Damas, nonce auprès de S. M. très-chrétienne.

VÉNÉRABLE frere, salut & bénédiction apostolique. Nous avons appris que la princesse Louise-Marie de France, notre très-chere fille en Jésus-Christ, retirée au monastere des carmélites déchaussées de Saint-Denis, desire avec la plus vive ardeur embrasser leur saint institut, & que pour satisfaire plus pleinement sa dévotion, elle doit recevoir l'habit de vos mains, comme étant supérieur de l'ordre.

Quand je me représente cette princesse, née au milieu des délices & des grandeurs, enfin à la cour la plus brillante de l'univers, se dévouer à la vie la plus austere & la plus retirée, je ne puis qu'admirer & reconnoître en même tems l'impression de l'Esprit saint, qu'on

doit appeller un miracle du Très-haut. Nous en sommes si vivement pénétrés, que pour répondre aux sentimens inexprimables du zele qui nous anime, & de la joie qui nous transporte, nous vous chargeons de faire cette cérémonie en notre nom.

Ainsi, pour donner à cette sainte & célebre fonction tout l'éclat qu'elle mérite, & toute la solemnité dont elle est susceptible, nous vous députons spécialement, notre vénérable frere, & nous vous commettons pour vous en acquitter en notre place.

Cela nous intéressera d'autant plus vivement, que nous croirons y être présens, & voir de nos propres yeux les saints transports avec lesquels notre très-chere fille en Jésus-Christ s'unira de tout son cœur au céleste Epoux.

Desirant outre cela augmenter la joie commune de l'ordre, & la rendre plus complete, en faisant part à toutes celles qui le composent, des trésors spiri-

tuels de l'église, par un effet de notre bienveillance, nous accordons les indulgences plénieres à toutes les carmélites déchaussées du royaume de France, qui, au jour même de la prise d'habit, participeront aux sacremens de pénitence & d'eucharistie, imploreront la clémence du Tout-puissant, pour l'exaltation de la sainte église catholique, pour notre très-cher fils en Jésus-Christ, Louis roi de France très-chrétien, pour ses enfans, pour la famille royale, & particuliérement pour la princesse qui fait aujourd'hui le sujet de notre joie, & qui va commencer le noviciat de l'état le plus austere & le plus sacré; afin que, comblée de jour en jour de nouvelles graces, elle soit encore plus l'ornement de son ordre par la régularité de sa vie, que par la splendeur de son nom. Et vous, notre vénérable frere, nous vous mandons d'informer en diligence toutes les personnes qui y sont intéressées, de la faveur salutaire dont nous voulons

bien les gratifier ; & pour marque de notre bienveillance pontificale, nous vous donnons, &c.

A Rome, ce 18 juillet 1770, la deuxieme année de notre pontificat.

DISCOURS

Prononcé par CLÉMENT *XIV dans le consistoire secret, tenu le 24 septembre 1770, au sujet de la réconciliation du Portugal avec la cour de Rome.*

Il semble, nos vénérables freres, que la Providence ait choisi ce jour, 24 de ce mois, pour que je vous notifie le grand événement qui nous rassemble dans ce lieu. Ce même jour est l'anniversaire de mon arrivée à Rome & de mon élévation à la pourpre, quelqu'indigne que je fusse de cet honneur; est enfin celui où je vous annonce une réconciliation pleine & entiere avec le Portugal.

Nous venons de recevoir des preuves

les plus ſinceres & les plus éclatantes de la ſoumiſſion & du zele de ſa majeſté très-fidelle à notre égard ; elles ont même ſurpaſſé notre attente. Non ſeulement les anciennes coutumes & les anciens égards qui ſubſiſtoient entre nous & cette couronne ſont renouvellés, mais encore confirmés de maniere qu'ils ont acquis une nouvelle force.

Quand nous prédiſions ce qui vient d'arriver, nous fondions notre eſpoir ſur la foi & ſur la piété de notre très-cher fils en Jéſus-Chriſt, qui donna dans tous les tems les marques les plus ſûres de ſon zele pour la vraie religion. Le jour où nous avons été inſtruits de ſa réconciliation, a augmenté la gloire & les avantages du ſaint-ſiege, en nous rempliſſant de conſolation & de joie. Auſſi n'y a-t-il rien que nous ne devions entreprendre, pour témoigner toute notre reconnoiſſance à ſa majeſté très-fidelle, & n'y a-t-il point de ſouhaits que nous ne devions former pour ſa

conſervation, & pour celle de Marie-Anne-Victoire, ſon auguſte & chere épouſe, qui s'eſt rendue ſon émule, en travaillant elle-même avec le plus grand zele à cét accommodement. Le comte d'Oyeras, ſecretaire d'état, eſt auſſi digne de notre reconnoiſſance & de nos éloges, ſans oublier le commandeur d'Almada, miniſtre plénipotentiaire auprès de notre perſonne, & que nous avons ſouvent entendu avec la plus grande joie, nous déclarer les ſentimens pieux & magnanimes du roi très-fidele. Comme il n'y a pas de moyen plus propre à nous acquitter de notre gratitude envers un prince ſi digne de nos éloges, que de prier Dieu pour qu'il le comble de ſes proſpérités, ſupplions-le ſans interruption, de nous accorder cette inſigne faveur, &c.



SECONDE LETTRE

A madame Louiſe de France.

NOTRE très-chere fille en Jéſus-Chriſt, ſalut. Enfin il approche ce jour, de votre vie le plus glorieux & le plus fortuné; jour où, par les liens les plus intimes & les plus ſacrés, vous allez devenir l'épouſe de Jéſus-Chriſt même, & lui dévouer toutes vos actions, tous vos deſirs & toutes vos penſées.

Nous fûmes tranſportés de joie, & nous applaudîmes à votre magnanimité, dès l'inſtant que, foulant aux pieds les vanités du ſiecle, vous renonçâtes aux délices de la cour la plus brillante, pour vous confiner dans l'obſcurité du cloître, & pour y faire l'apprentiſſage de la vie la plus humble & la plus mortifiée. Mais votre profeſſion publique, par laquelle vous allez rendre le ciel & la terre témoins de votre généreux ſacrifice, met le comble à notre joie. N'ou-

bliez jamais que le Seigneur, en vous appellant du ſein des grandeurs, pour vous faire vivre à l'ombre de la croix, vous avoit marquée du ſceau des prédeſtinés. Plus vous occupiez dans le monde un rang éminent, plus ce bienfait eſt ſignalé, & plus votre ame doit être pénétrée d'amour & de reconnoiſſance.

Toutes les fêtes du ſiecle n'ont rien de comparable avec ce grand jour, où, docile aux inſpirations de la grace, vous allez vous abandonner toute entiere à la conduite de Dieu, & le prendre ſolemnellement pour votre héritage.

Plût au ciel, notre très-chere fille, qu'il nous fût poſſible d'aſſiſter en perſonne à cette auguſte cérémonie, & d'être non ſeulement le témoin, mais encore le miniſtre d'un ſacrifice auſſi héroïque! Cependant, quoique ce bonheur nous ſoit refuſé, nous ne laiſſerons pas d'en jouir autant qu'il nous ſera poſſible, en nous faiſant repréſenter

par notre vénérable frere l'archevêque de Damas, notre nonce ordinaire. Ce fut déjà par ses mains que nous vous revêtîmes de l'habit sacré ; ce sera encore par les siennes que nous recevrons vos vœux ; & pour que rien ne manque à la solemnité d'un si grand jour, nous le chargeons de vous faire part de tous les trésors de l'église.

Nous ne doutons pas que vous ne répondiez à toutes les marques de notre tendresse paternelle, en avançant de plus en plus dans la carriere où vous êtes entrée, par la pratique constante de toutes les vertus, & sur-tout celle de l'humilité. C'est elle qui vous apprendra que vous ne pouvez vous glorifier de rien ; que vous tenez tout de Dieu ; que vous devez vous défier continuellement de vos propres forces, ne point vous appuyer sur vos mérites, mais uniquement sur sa grace toute-puissante, & vous croire en même tems capable de tout en celui qui vous fortifie, ne cessant

jamais de recourir à sa miséricorde infinie.

Ces sentimens, profondément gravés dans votre ame, répandront la modestie chrétienne sur tout votre extérieur ; & à l'ombre de cette humilité, l'amour divin s'enracinera dans votre cœur, & fera germer les fruits les plus utiles & les plus abondans.

Ce n'est point en forme d'avis que nous vous parlons de la sorte, pensant que vous n'en avez pas besoin ; mais pour vous rendre encore plus précieux le genre de vie auquel Dieu vient de vous appeller.

Vous vous ferez sûrement un devoir capital de témoigner en toute occasion la plus vive reconnoissance à votre auguste pere, lui qui vous aime si tendrement, & qui a tout fait pour vous ; vous ne cesserez de demander à Dieu qu'il le conserve, qu'il fasse prospérer son royaume, ainsi que son auguste famille ; & qu'il lui accorde sur tout l'éternelle félicité.

Quant à nous, s'il nous est permis de réclamer les droits que nous donne notre tendresse, nous vous conjurons d'attirer sur notre personne, comme étant votre pere en Jésus-Christ, les regards favorables du Seigneur, & de le prier sans cesse pour l'église confiée à notre sollicitude & à nos soins. Maintenant que vous lui êtes plus intimement attachée, vous devez vous intéresser plus que jamais à tout ce qui concerne son avantage & sa gloire. Soyez persuadée de votre côté, que nous demanderons continuellement à Dieu qu'il bénisse vos pieuses résolutions, & qu'il vous fasse croître de plus en plus dans son saint amour.

Recevez pour gage de notre affection paternelle, notre bénédiction apostolique ; nous vous la donnons de tout notre cœur, ainsi qu'à tout l'ordre des carmélites, auquel vous allez être pour toujours associée.

Donné à Rome, à Sainte-marie majeure, sous l'anneau du pécheur, le 14

août 1771, la troisieme année de nôtre pontificat.

LETTRE

Au roi très-chrétien.

NOTRE très-cher fils en Jésus-Christ, salut. Toutes les fois que nous pensons à votre illustre fille, Louise-Marie de France, qui, en Jésus-Christ, est aussi la nôtre, nous bénissons Dieu de ce qu'il l'a si saintement inspirée. Nous avons continuellement devant les yeux le grand exemple qu'elle donne à l'univers; exemple qui fait l'honneur de ce siecle, & qui fera l'admiration de la postérité. Plus le moment du sacrifice approche, plus nous redoublons nos prieres, & plus nous desirons épancher dans votre cœur les sentimens qui nous attachent à votre personne, en vous rendant le tribut de louanges qui vous est dû, pour la part que vous avez au grand

événement dont l'église va être le témoin.

Vous ne pouviez sans doute mieux faire, que de vous assurer un appui dans les prieres & les vœux de celle qui est totalement dévouée à votre personne, & entiérement agréable à Dieu. C'est en cela que votre sagesse éclate autant que votre religion ; & c'est ce qui nous persuade en même tems que la bonté divine vous fera recueillir les plus grands avantages d'un aussi favorable événement. Nous vous en félicitons de tout notre cœur, & nous applaudissant nous-mêmes de ce que notre liaison avec notre très-chere fille en Jésus-Christ va devenir plus étroite que jamais. Notre plus grand desir seroit de resserrer encore davantage ces nœuds, en présidant à la cérémonie dont nous voyons les approches, & en recevant entre nos mains les vœux solemnels que la piété la plus tendre va prononcer.

Nous en sommes d'autant plus pénét

trés, que ce seroit la plus heureuse occasion de vous entretenir, de vous embrasser, de vous montrer sur notre visage même, & dans nos yeux, les sentimens que vous nous inspirez. Alors notre tendresse paternelle, notre charité pastorale venant à éclater, vous assureroient de la maniere la plus forte de notre affection. Mais hélas! nous sommes malheureusement réduits à n'avoir cette satisfaction qu'en idée.

Quant aux autres avantages, nous avons tâché de nous les procurer, malgré notre absence, ayant choisi, pour nous suppléer, notre vénérable frere l'archevêque de Damas, lui ayant même donné à cet effet le pouvoir le plus spécial & le plus étendu, ainsi que nous en avons déjà usé lorsque nous le chargeâmes de nous représenter à la cérémonie de la prise d'habit.

Instruits comme nous sommes que votre majesté fut alors satisfaite de la maniere dont nous avions disposé les

choses pour la vêture de notre auguste princesse, nous nous flattons que vous approuverez également aujourd'hui les mêmes dispositions.

Ainsi nous vous prions instamment de vous prêter à nos vues avec la bonté qui vous est ordinaire, en nous laissant la consolation de nous voir encore suppléer par celui qui nous représente. Recevez comme la meilleure preuve que nous puissions vous donner de notre attachement, notre bénédiction apostolique, qui, comme le gage de toutes les bénédictions du ciel, s'étendra sur toute votre auguste race, & sur tout votre royaume, si nos vœux sont exaucés.

Donné à Rome à Sainte-Marie majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 14 août 1771, la troisieme année de notre pontificat.



CLÉMENT XIV. (*)

A notre cher fils George Alary ſalut & bénédiction apoſtolique. On nous a informés, notre très-cher fils, qu'en revenant au ſéminaire de Paris, vous vous étiez retiré au monaſtere de la Trappe, & que vous y aviez déjà embraſſé la vie cénobitique. Comme cela nous apprend que votre eſprit eſt entiérement dégagé des affections terreſtres, & qu'il ne ſouhaite plus que les choſes du ciel, c'eſt une raiſon pour nous, à qui le ſalut des ames eſt confié, de deſirer encore plus ardemment, que vous veniez rejoindre les directeurs du ſéminaire, qui ont beſoin & de vos bons exemples & de votre ſecours.

Vous comprenez parfaitement, notre très-cher fils, qu'ils vous attendoient avec la plus vive ardeur, & que, pour l'utilité des miſſions, ils eſpéroient tirer

(*) Ajouté à cette nouvelle édition.

le plus grand fruit de vos conſeils. Ils gémiſſent de voir que leur eſpérance eſt vaine, & nous ſommes vivement touchés du deſir qu'ils ont de vous avoir, & de la perte qu'ils font en ne vous ayant pas.

C'eſt pourquoi nous avons réſolu de vous adreſſer cette lettre, dans ce tems où vous n'avez point encore fait votre profeſſion, pour vous conjurer inſtamment de revenir à votre premier état, de vous ſanctifier dans la route que vous aviez priſe, qui, en vous fourniſſant les moyens d'être utile à votre prochain, ne peut que vous être très-utile à vous-même. Nous ne doutons pas que ce retour ne ſoit très-agréable à Dieu, qu'il ne vous rappelle lui-même dans le premier poſte, où il vous avoit placé, & qu'il ne veuille que vous conſacriez votre piété, votre zele & vos talens à lui gagner des ames. Prenez donc courage, & rappellez-vous, notre cher fils, qu'il faut perſévérer dans la ferme réſolu-

tion de travailler au bien des missions, comme vous avez fait jusqu'ici, d'une maniere aussi louable qu'édifiante.

Pensez qu'il n'y a rien de plus propre que les fonctions apostoliques, pour obtenir de Dieu une couronne de gloire, & rien qui enflamme plus l'ame du divin amour.

Nous desirons, notre très-cher fils, que vous receviez cette exhortation, comme venant de celui qui exerce le ministere de Jésus-Christ sur la terre, & à qui l'on doit obéir, puisque le soin de paître le troupeau du Seigneur lui a été confié. Nous avons une ferme espérance que vous serez touché de notre zele & de notre affection pour vous, & que vous reviendrez au plus tôt au séminaire. Par là vous mériterez de plus en plus notre bienveillance paternelle : recevez notre bénédiction, comme en étant le gage. Nous vous l'envoyons, notre cher fils, de toute la plénitude de notre cœur. *A Rome, près Sainte-Marie majeure,*

jeure, ſous l'anneau du pêcheur, ce 22 décembre 1773.

Par notre très-ſaint pere le pape Clément XIV. Benoit Stay.

BULLE

Pour le jubilé univerſel de l'année 1775.

Clément, évêque, ſerviteur des ſerviteurs de Dieu, à tous les fideles en Jéſus-Chriſt, qui ces préſentes lettres verront, ſalut & bénédiction apoſtolique. L'auteur de notre ſalut, Jéſus-Chriſt notre Seigneur ne s'eſt pas contenté de procurer aux hommes, par ſa paſſion & par ſa mort, la délivrance de l'ancienne ſervitude du péché, le retour à la vie & à la liberté, l'élévation au titre ſublime de cohéritiers de ſa gloire & d'enfans de Dieu : mais à toutes ces faveurs, il en a ajouté une infiniment précieuſe, & deſtinée pour ceux qui, entraînés par la foibleſſe humaine & par leur propre perverſité, auroient le mal-

sieur de décheoir du droit qu'ils avoient à l'héritage divin. Dans le pouvoir qu'il a donné au prince des apôtres de remettre les péchés, lorsqu'il lui confia les clefs du royaume céleste, il a procuré aux pécheurs un moyen d'expier leurs crimes, de recouvrer la premiere justice, & de recevoir les fruits de la rédemption. Comme c'est là le seul parti que puissent prendre ceux qui se sont écartés de la loi du Seigneur, pour rentrer dans l'amitié de Dieu, & pour arriver au salut éternel; les successeurs de S. Pierre, les héritiers de son pouvoir n'ont jamais rien eu de plus à cœur, que d'appeller tous les pécheurs à ces divines sources de miséricorde, que d'offrir & de promettre le pardon aux vrais pénitens, & d'inviter enfin à l'espérance de la rémission, ceux même qui seroient retenus dans les plus pesantes chaînes du crime.

Quoique dans l'exercice d'une fonction de cette importance, si nécessaire au salut des hommes, ils n'aient jamais

interrompu les sollicitudes de leur ministere apostolique, ils ont néanmoins jugé à propos de choisir & de fixer dans la suite des siecles, certaines époques remarquables, où ils engageroient les pécheurs à fléchir la colere divine, à embrasser la pénitence, comme la seule planche qui reste après le naufrage, & cela par l'espérance d'une plus ample moisson de graces & de pardons, & par la liberté publique & générale de participer aux trésors des indulgences dont ils sont les dépositaires; & afin qu'aucune génération ne fût privée des précieux avantages attachés à ce tems de relaxation, ils ont fait revenir tous les vingt-cinq ans celui du jubilé, l'année sainte, l'année par excellence, de grace & de rémission, dont ils ont ordonné l'ouverture dans la ville regardée comme le centre & le siege de la religion.

Nous conformant donc à une coutume si salutaire, & touchant presque à une de ces années privilégiées, nous

nous empressons de l'annoncer à vous tous, nos chers enfans, qui êtes unis dans la profession d'une même foi avec nous & avec l'église sainte, catholique & romaine; & nous vous exhortons à travailler au salut de vos ames, & à profiter des moyens de sanctification qui peuvent être pour vous les plus efficaces. Nous vous ferons part de tout ce qui nous a été confié des richesses de la clémence & de la miséricorde divine; & d'abord de celles qui tirent leur origine du sang de Jésus-Christ. Nous vous ouvrirons ensuite toutes les portes du riche réservoir de satisfactions, qui dérivent des mérites de la très-sainte Mere de Dieu, des saints apôtres, du sang des martyrs, & des bonnes œuvres de tous les saints, tant est vif & sincere le desir que nous avons de vous faciliter le recouvrement de la paix & de la réconciliation.

Or rien n'y contribue davantage que la multitude des secours qu'on peut attendre de la communion des saints.

Unis à leur auguste société, nous composons tous ensemble le corps de l'église, qui est un, indivisible; & celui de Jésus-Christ lui-même, dont le sang nous purifie, nous vivifie tous, & nous met en état d'être utiles les uns aux autres. Car pour donner plus d'éclat à l'immensité de son amour & de sa miséricorde; pour rendre plus sensibles la force & l'efficace infinie de sa passion & de ses mérites, le Rédempteur des hommes a voulu en faire rejaillir les effets sur tous les membres de son corps mystique, afin qu'ils eussent toutes les facilités de s'entr'aider mutuellement, par la communication de leurs secours & de leurs avantages réciproques. Son intention fut, dans cette association si sagement ménagée, dont son sang précieux est le principe, & l'union des cœurs toute la force, de porter la tendresse du Pere éternel à user de clémence envers nous, en lui présentant les motifs les plus capables de l'y déterminer,

le prix ineffable du ſang de ſon Fils, les mérites des ſaints, & le pouvoir de leurs ſuffrages.

Nous vous invitons donc à puiſer dans ce vaſte canal d'indulgences, à vous enrichir dans ces inépuiſables tréſors de l'égliſe; & d'après l'uſage & l'inſtitut de nos ancêtres, du conſentement de nos vénérables freres les cardinaux, &c.

O vous, qui êtes les enfans de l'égliſe, ne laiſſez donc pas échapper cette occaſion ſi précieuſe, ce tems ſi favorable, ces jours ſi ſalutaires, ſans les employer à appaiſer la juſtice de Dieu, & à obtenir votre pardon : n'allez pas apporter, pour excuſes à vos retardemens, les fatigues du voyage, les embarras du tranſport. Quand il s'agit pour vous d'être comblés des largeſſes de la grace céleſte, d'être introduits dans les tabernacles du Seigneur, ſeroit-il convenable de vous laiſſer abattre par des incommodités, par des obſtacles qui

n'effraient jamais ceux que la curiosité & l'envie de s'enrichir conduisent tous les jours dans les régions les plus lointaines ? Ces travaux même que vous pourriez redouter, entrepris par un si noble motif, vous aideront infiniment à vous faire retirer de votre pénitence les fruits les plus abondans. Aussi l'église a-t-elle toujours regardé comme singuliérement utile, l'ancienne pratique des pélerinages ; persuadée que les désagrémens & les ennuis qui les accompagnent nécessairement, sont autant de compensations pour les péchés passés, & de preuves convaincantes d'un sincere repentir. Que si l'activité de votre zele, l'ardeur de votre amour pour Dieu venoient à s'enflammer au point de vous faire oublier tout-à-fait vos fatigues, ou à les diminuer, ne vous alarmez pas pour cela : au contraire, cette sainte allégresse accélérera votre réconciliation, & sera même une portion principale de la satisfaction dont vos péchés vous ren-

doient redevables, *puisqu'il sera beaucoup remis à celui qui aura beaucoup aimé.*

Accourez donc à la cité de Sion ; venez donc vous rassasier de l'abondance qui regne dans la maison du Seigneur. Tout ici vous portera à la pénitence ; l'aspect même de cette ville, le domicile ordinaire de la foi & de la piété, le sépulcre des apôtres, les tombeaux des martyrs. Quand vous verrez cette terre qui fut arrosée de leur sang, quand les nombreux vestiges de leur sainteté s'offriront de tous côtés à vos yeux, il vous sera impossible de vous refuser au repentir amer dont vous vous sentirez pressés, pour vous être tant éloignés des regles & des loix qu'ils ont suivies, & que vous avez promis de suivre comme eux. Vous trouverez dans la dignité du culte divin, dans la majesté des temples, une voix puissante qui vous rappellera que vous êtes vous-mêmes le temple du Dieu vivant, & qui vous animera à l'embel-

ſir, avec d'autant plus d'ardeur, que vous aviez eu de penchant autrefois à le profaner, & à contriſter l'Eſprit ſaint. Ce qui ſoutiendra encore vos réſolutions, ce ſeront enfin les larmes & les gémiſſemens d'un grand nombre de chrétiens, à qui vous verrez déplorer leurs égaremens, & en ſolliciter le pardon auprès de Dieu. Bientôt les ſentimens de douleur & de piété dont vous ſerez témoins, paſſeront dans vos cœurs avec une facilité qui vous ſurprendra vous-mêmes.

Mais à cette ſainte triſteſſe, à ce deuil religieux, ne tardera pas à ſuccéder la plus tendre des conſolations, quand vous verrez une multitude de peuples & de nations accourir en foule pour pratiquer des œuvres de pénitence & de juſtice. En effet, pouvez-vous jamais eſpérer un ſpectacle plus agréable, plus raviſſant, que celui qui donne à toute la terre une image ſenſible du glorieux triomphe de la croix & de la

religion ? Du moins de notre côté serons-nous au comble de la joie, lors de la réunion presque universelle des enfans de l'église; persuadés que nous trouverons pour nous-mêmes dans les mutuels efforts de votre charité & de votre piété, une ample surabondance de secours & de ressources : car nous avons la pleine confiance que, quand vous aurez supplié avec nous le souverain distributeur des graces, pour la conservation de la foi, pour le retour des peuples qui se sont séparés de son unité, pour la tranquillité de l'église & le bonheur des princes chrétiens, vous voudrez bien auprès de Dieu vous ressouvenir de votre pere commun, qui vous porte tous dans son cœur, & procurer par vos vœux & vos instances les forces nécessaires à notre foiblesse, pour soutenir le poids immense qui lui fut imposé.

Pour vous, nos vénérables freres, patriarches, primats, archevêques, évê-

ques, entrez dans notre sollicitude; chargez-vous en même tems de nos fonctions & des vôtres; annoncez aux peuples qui vous sont confiés, ce tems de pénitence & de propitiation; employez tous vos soins & toute votre autorité à faire fructifier le plus qu'il est possible, pour le salut des ames, cette occasion favorable d'obtenir le pardon que notre amour paternel fait naître pour tout le monde chrétien, conformément à l'ancienne pratique de l'église. Qu'ils vous entendent expliquer quelles œuvres d'humilité & de charité chrétienne il leur faudra pratiquer, pour être mieux disposés à recevoir les fruits de la grace céleste qui s'offre à leurs besoins; qu'ils comprennent & par vos préceptes & par vos exemples, que c'est sur-tout aux jeûnes, aux prieres & aux aumônes, qu'il leur faudra recourir.

S'il en est parmi vous, nos vénérables freres, qui veulent prendre, pour

furcroît de leurs fatigues pastorales, celle de conduire eux-mêmes une partie de leur troupeau vers la ville qui est comme la citadelle de la religion, & d'où sortiront les sources d'indulgences, ils peuvent se promettre que nous les recevrons avec toute la sensibilité du plus tendre des peres. Indépendamment du lustre qu'ils procureront à notre solemnité, ils seront eux-mêmes à portée, après de si nobles fatigues, après des travaux si méritoires, de faire la plus ample moisson des largesses de la miséricorde divine ; & de retour avec le reste de leur troupeau, ils auront la consolation de lui distribuer cette précieuse récolte.

Nous ne doutons pas non plus que nos très-chers fils, l'empereur, les rois, & tous les princes chrétiens, ne nous aident de leur autorité dans les vœux que nous formons pour le salut des ames, afin qu'ils aient les heureux succès que nous en attendons. Ainsi nous les exhor-

tons de toute notre ame de concourir d'une maniere qui réponde à leur amour pour la religion, au zele de nos vénérables freres les évêques, de favoriser leurs entreprises, & de procurer aux pélerins sûreté & commodité sur les routes. Ils n'ignorent pas que de pareils soins ne peuvent manquer de contribuer beaucoup à la tranquillité de leur regne ; & que Dieu leur sera d'autant plus propice & favorable à eux-mêmes, qu'ils se montreront plus attentifs à augmenter sa gloire pour les peuples.

Mais afin que ces présentes parviennent, &c.

Donné à Rome, à Sainte-marie majeure, &c. l'an de notre Seigneur 1774, le douzieme jour de mai, & la cinquieme année de notre pontificat.

DISCOURS

Prononcé par CLÉMENT XIV, dans le consistoire secret, tenu le 6 juin 1774, sur la mort de Louis XV.

VÉNÉRABLES freres. Si quelque chose pouvoit nous consoler au milieu de nos pénibles travaux, c'étoit de savoir que Louis le roi très-chrétien avoit les meilleures intentions & le plus grand attachement pour la religion, ainsi que pour notre personne ; mais hélas ! cette consolation devient aujourd'hui le sujet de la plus vive douleur. Notre vie est remplie d'amertume depuis le funeste événement de sa mort arrivée à la suite de la plus cruelle maladie. Nous en sommes d'autant plus fortement consternés, que nous l'avons perdu au moment qu'il venoit de nous donner des preuves les plus éclatantes de sa justice, de sa magnanimité & de sa tendre affection envers nous & le saint-siege apostolique.

Ce qui nous afflige encore plus, c'eſt que nous ne pouvons maintenant nous acquitter envers lui, que par des larmes & par des regrets.

Adorons néanmoins les décrets de la divine Providence; & en nous ſoumettant aux ordres du Tout-puiſſant, de qui dépend abſolument la deſtinée des rois, reconnoiſſons que tout eſt dirigé par ſa ſageſſe & pour ſa plus grande gloire.

Il n'y a que cette réſignation à la volonté divine qui puiſſe diminuer notre douleur. A peine eûmes-nous appris les dangers dont la vie du roi étoit menacée, que nous adreſſâmes au ciel les plus ferventes prieres pour obtenir ſa guériſon. Toute la France éplorée s'uniſſoit alors à nous, & toute la famille royale verſant des torrens de pleurs, s'acquittoit du même devoir, & particuliérement notre très-chere fille en Jéſus Chriſt, Marie-Louiſe de France, qui de ſa ſainte retraite, élevoit les mains vers le ciel, & pouſſoit les plus profonds ſoupirs.

Si nos vœux n'ont pas été exaucés, nous avons du moins une vive eſpérance que nos prieres pourront été utiles au repos de ſon ame, & lui procurer une gloire éternelle.

Notre eſpoir eſt fondé ſur l'amour qu'il eut toujours pour la religion catholique, ſur ſon attachement au ſaint-ſiege, ſur ſes bonnes intentions pour nous, & dont il nous a donné des marques juſqu'au dernier ſoupir; enfin ſur le repentir ſincere qu'il a témoigné en préſence de toute ſa cour, demandant pardon à Dieu & à ſon royaume des égaremens de ſa vie, & ne deſirant plus vivre que pour les réparer.

Les mêmes prieres que nous avons faites en ſecret pour le repos de ſon ame, nous les ferons en public, ſans que cela nous empèche de nous ſouvenir de lui devant Dieu, juſqu'à la derniere heure de notre vie.

Nous devons vous déclarer à cette occaſion, nos vénérables freres, que

Louis-Auguste, notre très-cher fils en Jésus-Christ, petit-fils du feu roi, succede aux états & royaumes de son aïeul, ayant en même tems hérité de toutes les vertus héroïques de l'auguste maison des Bourbons.

Nous connoissons déjà parfaitement son zele & son attachement pour la religion, ainsi que son amour filial envers nous. Ses lettres touchantes & remplies d'affection, jointes à sa renommée qui publie déjà de toutes parts ses rares qualités, en font la preuve la plus convaincante. Aussi n'avons-nous rien plus à cœur que de répondre, le plus qu'il nous sera possible, à de si louables sentimens.

Nous devons pareillement vous informer que notre vénérable frere François Joachim, cardinal de Bernis, ci-devant ministre du feu roi auprès de notre personne, a été confirmé en cette qualité par des lettres de créance qu'il nous a présentées. En vous marquant

à ce ſujet notre pleine ſatisfaction, nous voyons éclater la vôtre, ſachant que vous êtes auſſi perſuadés que nous, qu'il eſt le plus fidele interprete des intentions de ſon roi & des nôtres, pour entretenir la plus heureuſe harmonie.

Conjurons, par les plus ardentes prieres, le Tout-puiſſant, de qui les rois tiennent leur couronne & leur empire, de répandre ſes plus abondantes bénédictions ſur notre très-cher fils en Jéſus-Chriſt, Louis-Auguſte de France; afin que dans le cours de ſon regne, il jouiſſe de toutes les proſpérités, & qu'il vive d'une maniere auſſi utile au bien de la religion, qu'avantageuſe à l'illuſtre nation Françoiſe.

PREMIERE LETTRE

Au duc de Parme.

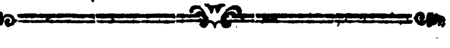
Il nous ſeroit difficile de bien vous rendre toute la joie que nous a cauſé votre lettre, où nous avons trouvé les

ſentimens de la plus tendre affection.
Nous ſommes d'autant plus charmés de recevoir aujourd'hui des marques de votre amitié, que nous vous avons toujours été ſinguliérement attachés, & que nous n'avons pas ceſſé de nous intéreſſer à tout ce qui vous concerne.

Nous nous félicitons en même tems de ce que vous avez reçu avec toute la bienveillance poſſible les témoignages de notre amitié, au ſujet de l'illuſtre rejeton qui ſera un jour l'héritier de vos vertus, & les marques de notre reconnoiſſance pour l'ardeur avec laquelle vous avez travaillé à notre réconciliation avec le roi très-chrétien. Par-là vous avez mis le comble à votre piété envers le ſaint-ſiege, & vous avez fait une démarche auſſi glorieuſe que méritante. La médiation que vous devez employer auprès de nos chers fils en Jéſus-Chriſt, les rois très-vertueux, vos aïeul, oncle & couſin, pour les engager à effacer juſqu'aux moindres traces des an-

ciennes mésintelligences, & à nous remettre les domaines d'Avignon, de Bénévent & de Porto-Corvo, ne peut manquer d'être très-efficace. Vous nous avez rendu justice, en paroissant convaincu de notre amour extrême pour la paix & pour la concorde, particuliérement avec les augustes souverains de la maison de Bourbon, qui ont toujours si bien mérité de nous, de la chaire de S. Pierre, & de toute l'église en général. Nous n'avons jamais douté que la religion & la sagesse de ces mêmes souverains ne leur inspirassent des sentimens aussi pacifiques que les nôtres. Nous concevons les plus fortes espérances de votre médiation, à raison de vos vertus royales, & de l'amour que vous portent avec raison vos augustes parens. Ils se prêteront avec d'autant plus d'empressement à seconder vos bons desseins, qu'ils seront charmés de voir renaître la paix & l'harmonie de la source même d'où procédoit le sujet de la mésintelligence & de la désunion. Nous fai-

ſirons en revanche toutes les occaſions de vous prouver de la maniere la plus éclatante notre gratitude & notre affection. Nous vous donnons avec toute la tendreſſe d'un cœur paternel notre bénédiction apoſtolique, ainſi qu'à votre vertueuſe épouſe, & à votre cher fils nouveau né ; & nous prions le Dieu tout-puiſſant d'accroître de jour en jour vos vertus, & de vous faire acquérir la gloire qu'il réſerve à ſes élus.



SECONDE LETTRE

Au duc de Parme.

Aussi-tôt que vous nous eûtes informés des ſoins que vous preniez pour nous réconcilier avec les monarques, nos très-chers fils en Jéſus-Chriſt, & pour faire rentrer le ſaint-ſiege dans ſes anciennes poſſeſſions, nous réſolûmes de vous en rendre les plus ſinceres actions de graces. Maintenant, que par votre ſageſſe vous avez achevé ce grand

ouvrage, nous ferons éclater notre reconnoissance & notre joie; nous vous assurons que nous n'oublierons jamais cette généreuse démarche, qui nous a procuré les bienfaits les plus signalés, & que la tendresse paternelle que nous vous portons, égale vos rares vertus. Aussi desirons-nous de toute la pénitude de notre ame, tout ce qui peut contribuer à votre gloire & à votre félicité. Le marquis de Lano, auquel nous sommes tendrement attachés, à raison de son mérite & des services qu'il nous rend, a dû vous marquer quels sont nos sentimens à votre égard. C'est pour les cimenter de plus en plus, que nous prions continuellement le Seigneur de seconder par l'abondance de ses dons célestes la bénédiction apostolique dont nous vous gratifions, comme du gage le plus certain de notre affection, &c.

EXTRAIT d'une lettre de Rome en date du 18 janvier 1774, sur l'origine de CLÉMENT XIV. (*)

LA famille Ganganelli, noble & patricienne de S. Angelo in vado, paroît remonter à l'an 1566.

L'aïeul du feu pape quitta S. Angelo, & vint demeurer à S. Archangelo, diocese de Rimini. Le pape eut trois sœurs, l'une mariée à Pesaro avec un gentilhomme nommé Tebaldi, l'autre avec M. Fabri de Verruchio; & la troisieme, qui vit encore, est religieuse à Fossombrone.

Le pape étoit tout jeune lorsqu'il perdit son pere, & il ne se fit religieux qu'après avoir obtenu le consentement de sa mere avec beaucoup de difficulté.

Il eut l'avantage d'avoir à Rome pour directeur le P. Ange Sandreani, pour professeur le P. Antoine Lucci, & à Bo-

(*) Ajouté à cette nouvelle édition.

logne pour diſciple le P. Marc Giannechini, tous trois morts en odeur de ſainteté, & dont on doit inſtruire la cauſe à deſſein de les béatifier.

Leurs bons exemples firent ſur le P. Ganganelli une telle impreſſion, qu'il ſe les propoſa pour modeles dans tout ce qu'il entreprit.

Son directeur lui pronoſtiqua en quelque ſorte ſa future élévation, en le retenant à Rome, lorſqu'il en vouloit ſortir, & en lui diſant que *Dieu avoit de grands deſſeins ſur ſa perſonne.*

Benoît XIV (Lambertini), mettant un jour la main ſur la tête du pere Ganganelli, dit au général des mineurs conventuels, dits cordeliers : tenez grand compte de ce petit frere. Je vous le recommande fortement : *Fate conto di queſto fratellucio. Vi le raccommendo fortemente.*

Etant procureur-général des miſſions, il fit tranſporter à Rome le college que ſon ordre avoit à Aſſiſe, pour former

les

les religieux aux missions étrangeres.

Il avoit une grande délicatesse de conscience. Il se confessoit fréquemment, il disoit la messe presque tous les jours, & il a persévéré dans cet usage, presque jusqu'au moment de sa mort.

Il prioit souvent & avec la plus grande ferveur; mais ses prieres étoient courtes, conformément à ce que nous prescrit le divin Législateur, en nous recommandant de ne pas prier comme les païens, qui s'imaginent qu'à force de parler ils seront exaucés. Lorsqu'il fut nommé cardinal, il eut le titre de saint Laurent *in pane, è perna*, & ensuite celui *di sancti apostoli*. Il continua de vivre en religieux, & d'habiter le même couvent où il demeuroit depuis long-tems.

Il étoit d'un caractere enjoué, disant souvent de bons mots, mais ne blessant jamais personne. *Je ne suis point surpris*, disoit-il un jour, *que M. le cardinal de Bernis ait beaucoup desiré de me voir pape. Ceux qui cultivent la*

poésie, aiment les métamorphoses.

Il craignoit de faire trop pour ses amis, & il avoit toujours peur de n'avoir pas fait assez pour ses ennemis. C'étoit un titre pour avoir part à ses bonnes graces, que de l'avoir désobligé, ou de lui avoir manqué.

Il eut tellement horreur du népotisme, qu'il ne voulut jamais permettre à son neveu qui étudioit la jurisprudence, de venir lui baiser les pieds, & qu'il ne fut pas possible de le faire consentir à envoyer quelques petits présens à ses nieces, & à sa sœur: *Non*, dit-il à un chanoine de Fossombrone & au pere Buontempi, qui l'engageoient à leur donner cette consolation; *quand on m'aura demandé des bagatelles, on me demandera des choses plus importantes, & insensiblement je prendrai l'habitude de ne pouvoir refuser.*

Il fut toujours extrêmement laborieux, & c'étoit pour s'entretenir dans l'amour du travail, qu'il jouoit de tems

en tems à la boule, au billard, & qu'il se promenoit au moins une heure chaque jour.

Il n'étoit ni l'ennemi des jésuites, ni leur partisan. Il y avoit des choses qu'il approuvoit parmi eux, & d'autres qu'il désapprouvoit. En 1743, il fit soutenir une these dédiée à S. Ignace de Loyola, par le pere Martinelli, & il dit à cette occasion des choses flatteuses pour les jésuites. Il étoit lié avec le pere Timone, qui fut vicaire-général avant l'élection du pere Ricci, & qui auroit occupé sa place, s'il n'eût pas pensé que la compagnie ne pouvoit se soutenir, qu'en changeant de systême, & en subissant une réforme.

C'étoit l'opinion du cardinal Ganganelli, qui auroit beaucoup mieux aimé voir les jésuites réformés, qu'anéantis.

Lorsqu'il eut signé le fameux bref d'extinction, il dit, étant appuyé sur son bureau. *Ecco la dunque fatta questa suppressione* : La voilà donc faite cette suppression. *Non me repento* : Je ne m'en

repens pas. *Non mi son determinato che doppo aver tutto esaminato, e ponderato :* Je ne m'y suis déterminé qu'après avoir tout examiné & tout pesé. *E perche l'ho judicata utile, e necessaria per il bene della chiesa :* Et parce que je l'ai jugé utile & nécessaire pour le bien de l'église. *Ho creduto dovere far la :* J'ai cru devoir la faire. *E la farei ancora, se non fosse fatta :* Et je la ferois encore, si elle n'étoit pas faite. *Ma questa suppressione mi dara la morte :* Mais cette suppression me donnera la mort.

Lorsqu'on l'engagea à faire un testament, il se contenta de répondre, les choses iront à qui elles appartiennent : *La roba andera a chi toccbera.* Sa succession est modique, & annonce moins un pape qu'un religieux.

On peut compter sur ces faits, comme venant d'un homme en place, ami du feu pape, témoin de la plupart des choses qu'il écrit, & qui n'a d'autre intérêt que l'amour de la vérité.

FIN du second & dernier Volume.

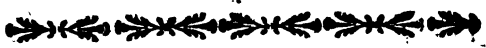


TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce second volume.

TABLE.

TABLE.

FIN de la Table.

Fin de la Table.





